

Jennifer J. Davis, *Defining culinary authority. The transformation of cooking in France, 1650-1830*, Baton Rouge, Louisiana State UP, 2013, x + 246 p., 8 ill. E. C. Spary, *Eating the Enlightenment. Food and the Sciences in Paris, 1670-1760*. Chicago, U. of Chicago Press, 2012, xi + 366 p., 20 ill.

Béatrice Fink

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE** 2014/1 n° 46 , PAGES XLIX À XLIX
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707182043

DOI 10.3917/dhs.046.0709aw

Date de mise en ligne : 27/10/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2014-1-page-XLIX?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



NOTES DE LECTURE

sous la direction de Gérard Laudin

ÉDITIONS DE TEXTES

Marquis de BOMBELLES, *Journal*, tome VIII et dernier 1815-1822, texte établi, présenté et annoté par Jeannine CHARON-BORDAS. Genève, Droz, 2013, 311 p. (Histoire des idées et critique littéraire, vol. 467).

Voici que s'achève cette entreprise éditoriale commencée en 1977 et dont *DSH* a rendu compte dès ses débuts (XV, 477 pour les deux premiers volumes). Ce dernier tome couvre les ultimes années de la vie de Bombelles, rentré d'exil et nommé évêque d'Amiens en 1819. Chronologiquement, il est donc en dehors du champ de *DHS*. Mais il porte témoignage de la survie de l'Ancien Régime sous la Restauration. Bombelles est un émigré qui n'a rien oublié et dont l'idéal est la résurrection de la monarchie telle qu'elle existait au siècle précédent, versaillaise, de droit divin, catholique, intolérante, nobiliaire. Autant dire qu'il exècre la politique de compromis et de réconciliation de Louis XVIII, roi fantoche livré à un indigne entourage. Ses héros sont Monsieur, comte d'Artois, futur Charles X, le duc de Berry assassiné en 1820, pourtant assez triste personnage, et son épouse Marie-Caroline, « ma princesse », dont il est aumônier. Le souvenir des épreuves et la rancœur semblent altérer tout jugement chez ce désenchanté qui voit s'écrouler autour de lui, en France mais aussi en Allemagne, au Portugal ou au Piémont, l'univers politique et social auquel il voue une fidélité sans faille. L'accompagnement critique est à l'image des volumes précédents, digne d'éloges.

CLAUDE MICHAUD

Jean-Baptiste de BOYER D'ARGENS, *Lettres chinoises*, choisies et présentées par Lu Wan Fen.

Avec la collaboration de Jean-Yves CALVEZ, Paris, Desclée de Brouwer, 2011, 376 p.

Boyer d'Argens, l'auteur des *Lettres juives*, publia de 1739 à 1756 une série d'éditions de ses *Lettres chinoises*, un roman épistolaire, inspiré par les *Lettres persanes* qui avait connu le succès que l'on sait. Bâti sur le même modèle, l'ouvrage est constitué de lettres échangées entre plusieurs lettrés chinois, parfaitement initiés aux langues classiques et à la culture européenne. Ayant parcouru le monde, ils sont en mesure d'évoquer aussi bien la Chine, le Japon et l'Inde que plusieurs pays européens, en multipliant les comparaisons et les points de vue. Lu Wan Fen, responsable de l'édition, a su sélectionner dans cette anthologie, les lettres les plus significatives de l'œuvre. Dans une introduction très suggestive, elle montre comment l'auteur aixois, issu d'« une impressionnante lignée de noblesse de robe », a finalement opté pour le libertinage érudit. L'éditrice ne prétend pas produire une édition savante comme celle publiée par Jacques Marx en 2009 aux éditions Champion, mais use avec profit de ses connaissances de la Chine ancienne pour montrer combien d'Argens était informé du confucianisme antique qu'il savait distinguer de celui en vigueur au temps des Song. Par l'entremise des épistoliers, d'Argens compare la métaphysique néo-confucéenne à la philosophie occidentale, en s'interrogeant sur le sens d'un certain nombre de mots confucéens. Il évoque aussi la mission chrétienne en Chine, notamment celle des jésuites à la cour des Ming jusqu'à la mort de l'empereur Kangxi. Dans une optique baylienne, Boyer d'Argens s'oppose à l'intolérance religieuse, critique les « fables chrétiennes », dénonce la

persécution dont les juifs ont été victimes en Europe. L'ouvrage, étonnamment ouvert et nuancé, traite de multiples questions historiques, géographiques, culturelles sans jamais s'enfermer dans un système de pensée rigide. Il témoigne à plusieurs reprises d'une réelle profondeur métaphysique et d'un étonnant cosmopolitisme, qui est un peu la marque de ce milieu du siècle. Il faut saluer cette anthologie des *Lettres chinoises*, dotée par ailleurs d'une couverture suggestive et élégante.

DIDIER MASSEAU

Jean-Baptiste de BOYER, marquis d'ARGENS, *Lettres juives*, édition établie et présentée par Jacques MARX, Paris, Champion, 2013, 3 vol., 1757 p.

Après les *Lettres chinoises* de d'Argens (Champion, 2009), Jacques Marx publie les *Lettres juives* du marquis. Ce libertin converti à la philosophie fréquente en Hollande le milieu intellectuel du Refuge, où il reçoit l'influence des hétérodoxies amstelo-damoises (judaïsme, déisme, spinozisme). Il en résulte ces *Lettres juives*, parues de 1736 à 1738 à La Haye, qui forment avec les *Lettres cabalistiques* (1737-1738) et les *Lettres chinoises* (1739-1740) un ensemble intitulé *Correspondance philosophique, historique et critique* (1736-1740). L'auteur entend « donner une critique générale des mœurs et des coutumes des peuples anciens et modernes » en faisant « voyager un Juif dans toute l'Europe et dans les principales parties de l'Afrique, un Chinois dans l'Asie et dans les pays septentrionaux ».

Sorte de machine de guerre philosophique, les *Lettres juives* s'inscrivent donc dans le sillage des *Lettres persanes* de Montesquieu, tout en s'en démarquant par leur ton très direct, leurs préoccupations particulières et la longueur de leurs digressions. Le philosophe Aaron Monceca débarque de Constantinople à Paris, d'où il entretient une double correspondance avec Jacob Brito, qui parcourt l'Europe, et avec Isaac Onis, resté à Constantinople puis rendu au Caire après sa conversion à la religion des caraïtes. À son tour, Monceca séjournera en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, où il goûte la liberté religieuse et la philosophie. C'est l'occasion pour les épistoliers d'échanger, au long des sept volumes, des réflexions mi-plaisantes mi-sérieuses sur toutes sortes de questions religieuses, mais aussi politiques, le thème dominant de leurs propos étant l'imposture des religions. Une leçon de tolérance s'en dégage au fil des pages. Néanmoins la présentation que d'Argens donne du monde juif, fondée à la fois sur une fréquentation réelle et sur une connaissance livresque, ne se démarque guère, selon J. Marx, des préjugés antisémites de son temps.

Le succès des *Lettres juives* fut considérable, sans doute grâce à l'agréable mélange d'anecdotes et de discours philosophiques, ainsi qu'à la forme journalistique qui permettait d'offrir au lecteur des commentaires sur l'actualité. Pour toutes ces raisons, on ne peut que saluer l'important travail d'érudition de Jacques Marx, qui met à la disposition du lecteur un monument de la pensée militante des Lumières, tout en nous conduisant à travers les milieux juifs ou protestants d'Amsterdam et en nous renvoyant à une sorte d'internationale des esprits. Bayle, Prosper Marchand et Orobio de Castro ou encore Toland, Collins et Voltaire trouvent en effet leur place dans l'ouvrage, aussi bien que Descartes et Malebranche, jansénistes et jésuites. Et ce n'est pas le moindre intérêt de cette publication que de faire revivre le bouillonnement culturel qui caractérise la période et les lieux. On pourra ne pas tomber d'accord avec l'éditeur sur tel ou tel point d'histoire ou de controverse, mais la rigueur scientifique et l'honnêteté intellectuelle avec laquelle il soutient la moindre affirmation, loin de verrouiller le débat, l'ouvrent de manière passionnante pour le chercheur.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Étienne Bonnot de CONDILLAC, *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Vrin, 2012, 647 p.

Cet ouvrage, rédigé à destination de l'enfant Ferdinand, duc de Parme et petit-fils de Louis XIV, est demeuré manuscrit jusqu'en 1951. D'après Jean-Christophe Abramovici,

qui en fait l'édition, la présente et l'annote, il est possible de concevoir que cet ouvrage faisait partie d'un ensemble comprenant le *Cours d'étude* et la *Grammaire*, comme une sorte d'introduction. L'objectif de Condillac est ici de désobscurcir l'histoire de la langue, donc de se détacher des préjugés pour apprendre la clarté de la langue française. Manuel d'instruction civique, ce dictionnaire est également rédigé sur un fond de relative désespérance par rapport à l'exercice du pouvoir, ainsi de la formule « la couronne est souvent un *embaras* pour celui qui la porte ». Cependant, au-delà de cet exercice pédagogique, l'héritage de l'œuvre lexicographique du grand siècle, en particulier le *Dictionnaire de l'Académie* dans sa version de 1694, confère à la recherche de la clarté de la langue une valeur universelle. Quant à l'idéal condillacien bien connu d'une « langue bien faite », il se double par le jeu des renvois, qui corrige en partie l'artificialité de l'ordre alphabétique, d'une recherche de la généalogie de langue selon une méthode analytique bien précise. Il s'agit ici de circonscrire plusieurs configurations d'énoncés dans la transition d'une série synonymique à l'autre. C'est là où intervient, dans son travail de définition, l'état historique du français sous ses diverses formes en usage. Et Jean-Christophe Abramovici d'en conclure que « Plus qu'une histoire authentique des mots, le *Dictionnaire des synonymes* vise à retrouver des traces d'un fonctionnement analogique de la langue capable d'expliquer le passage naturel d'une expérience sensible à un mot, l'enchaînement du sens propre au sens figuré, du sens figuré au sens abstrait » (page 12). La série synonymique est donc bien au centre de cet ouvrage. Nous comprenons mieux alors comment se situe Condillac dans les débats de son époque sur l'utilité des synonymes. La question centrale est la suivante : la raison analytique peut-elle se satisfaire des doublons sémantiques sous la forme de synonymes ? Condillac y répond par la claire distinction des champs discursifs concernés. Ce qui l'incite par ailleurs à allonger la liste d'une même série au titre de la richesse de la langue, à la différence de Girard (1736, *Synonymes français*) plutôt soucieux d'entrer dans des nuances subtiles. Reste à expliquer l'inachèvement de ce manuscrit, d'autant qu'il nous manque les derniers cahiers. Jean-Christophe Abramovici y voit une certaine lassitude au regard de la pesanteur des usages et aux abus de langage qu'ils engendrent. À vrai dire, sous ce regard lassé sur les usages de langue, se révèle une critique politique de la sociabilité de cour et des salons propre à engendrer de multiples jargons.

JACQUES GUILHAUMOU

Benjamin CONSTANT, *Œuvres complètes. Correspondance générale IX* (1813-1815), Berlin, De Gruyter, 2013, 722 p., 10 ill.

Benjamin CONSTANT, *Œuvres complètes*, vol. XXVI, *Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri*. Volume dirigé par Kurt Kloocke et Antonio Trampus, Berlin, De Gruyter, 2012, x + 495 p., 13 ill.

Les années en question sont parmi les plus agitées de la vie de Constant côté aspirations politiques et passion amoureuse, sans parler de la parution d'ouvrages de la plus haute importance, dont *De l'esprit de conquête et de l'usurpation* (1814) et les *Principes de politique* de 1815, ou de ses rapports avec Napoléon. On est donc surpris de trouver en tête de l'introduction que ces années « marquent [...] une période sombre, dans l'isolement et la monotonie de la vie conjugale à Göttingen » (p. 5). Si cela est vrai pour certains mois de 1813 et de l'hiver 1814, ce ne l'est certes pas des rebondissements qui marquent la Restauration et les Cent Jours. Laisant de côté les lettres à sa famille et les travaux sur la religion (qui occupent BC quasiment toute sa vie), il y a deux vecteurs qui émergent au fil des 416 lettres – sans compter les 8 en annexe – de 61 correspondants : les tractations politiques et la crise sentimentale. Le désir de se forger un espace dans l'arène politique est une constante qui pousse BC vers de (vains) efforts à placer Bernadotte sur le trône de France en 1814, puis, l'année d'après, à se rallier à Napoléon, alors préférable à Louis XVIII selon BC. Un retournement qualifié de palinodie par certains. Le nombre de lettres se rapportant à ces sujets est pourtant relativement

restreint. Ce qui singularise le contenu du volume est la place qu'y occupe le sentimental, à savoir, l'amour obsessionnel de BC pour « l'imprenable coquette » qu'est Juliette Récamière et, dans son sillage, les rapports avec la mysticiste Julie de Krüdener. Sur l'ensemble des lettres, 135, soit près d'un tiers, ont Juliette Récamière comme destinataire, 22 autres sont adressées à l'exotique Julie. Si les lettres de BC à JR sont connues pour avoir été publiées par d'autres au préalable, en voici enfin le jeu complet. Il n'en est pas de même de l'inverse, celles de JR à BC étant introuvables. On discerne difficilement le philosophe et l'historien dans ce gabarit épistolaire mais on peut mieux le situer en creusant un peu. Dans son *Journal intime* (1811-1816; *Œuvres* VII, surtout pour 1814 et 1815), BC analyse son état d'âme en pleine lucidité tout en faisant état de événements politiques du jour. Une lettre à Jacques Récamière (#2554, p. 372-73), époux – peut être père – de JR et royaliste convaincu comme son épouse, éclaire les raisons pour lesquelles BC a joué la carte royaliste en 1814 et montre comment stratégie politique et stratégie amoureuse s'entrecroisent. C'est encore plus vrai dans le cas de JK, amie de JR et fervente royaliste. Voilà pourquoi l'historien des religions s'est soumis aux séances de mysticisme de l'étrange amie. Une lettre contemporaine à sa cousine Rosalie (#2559, p. 379-381), insérée par erreur dans celles à JR, témoigne toutefois de préoccupations financières et mondaines bien éloignées d'un mal d'amour. Il n'y a que 31 lettres de Germaine de Staël, aucune que lui adresse BC. À cette époque leur liaison est remplacée par des tractations financières. Quant à l'apparat critique, il suit le format exigeant qu'on trouve dans les autres volumes de la correspondance. C'est dire qu'il est aussi détaillé qu'excellent. Entre index, répertoire biographique et tables chronologiques ou alphabétiques, sans parler des très abondants renvois et notes qui suivent chaque lettre, tous les découpages et repérages sont possibles. Dans le répertoire, la biographie de Julie de Krüdener donne à cette personne hors série tout son relief.

Pour s'attaquer au *Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri* (1822-1824) il faut du courage. Les directeurs du volume ont affaire à des textes en deux langues différentes, rédigés dans deux pays différents, à deux époques différentes, parus en plusieurs étapes, et à un historique du texte de BC d'une rare complexité. Vu ces facteurs parmi d'autres, un écart de points de vue entre BC et Gaetano Filangieri ne peut guère surprendre. Afin d'orienter le lecteur, les mises en contexte se multiplient. Au premier volet d'une riche introduction de 100 pages, Trampus trace un tableau biographique de GF encadré d'un grand nombre de précisions sur la fortune de *La Science de la législation* (1780-1791) et sur l'histoire du royaume de Naples tout en analysant ce qui distingue la pensée du Napolitain centrée sur la législation de celle du Français centrée sur la constitution. Les mêmes précisions (traductions, recensions, réception...) existent pour l'écrit de Constant, paru presque un demi-siècle plus tard, et débordent même dans les *Annales Benjamin Constant* (n° 37 et 38) sous forme de deux articles de taille due à Trampus et Kloocke. Pour combler le vide dû au peu de présence du texte de GF dans *Commentaire*, Kloocke fournit en annexe le texte du plan raisonné de *Science*, ainsi qu'un extrait du « Livre cinquième » du même ouvrage qui porte sur la religion (nous y reviendrons plus loin). Le volume contient en outre une chronologie comparative GF-BC.

Repérage précieux, les textes que reprend BC de ses ouvrages antérieurs dans *Commentaire* sont indiqués en note. La majorité provient des *Principes de politique* de 1815. Pourquoi? Dans l'un des volets de l'introduction, M. Lutfalla se demande si *Science* n'est pas un prétexte pour reformuler le credo de BC à un moment où la conjoncture politique en France bascule (assassinat du duc de Berry, domination politique des Ultras, atteintes à la liberté de la presse...). Il met en perspective la disparité des idées de GF et BC en accentuant les raisons économiques. Prétexte, mais en même temps repoussoir. Pour BC, GF représente l'esprit des Lumières tel qu'il s'exprime dans les écrits de Rousseau, un esprit qualifié de révolu auquel BC s'attaque depuis longtemps. *Commentaire* serait donc, selon plus d'un spécialiste, l'ultime expression du constitutionnalisme de l'auteur. Mais le texte

intéresse aussi parce qu'il rehausse deux composantes de la pensée constantienne : l'économique (alors en pleine évolution) et la religieuse. La seconde partie de *Commentaire*, chapitres 8 à 15, donne une vue d'ensemble des idées de BC sur la propriété, le commerce, l'industrie et leurs interdépendances. Si celles-ci se profilent depuis un certain temps, elles surgissent à part entière à un moment où l'auteur constate qu'industrie et propriété industrielle jouent et joueront un rôle de plus en plus décisif dans la société contemporaine. *Science* est donc le repoussoir idéal car les vues de GF en matière d'économie sont bien moins libérales que celles de BC. Quant à la pensée religieuse, BC insère aux chapitres 2 à 5 de la dernière partie de *Commentaire* l'essence de sa conception de la religion. Kloocke la caractérise comme étant anthropologique plutôt qu'historique et ayant la nature d'une « théorie cohérente de la religion comme une partie essentielle de l'homme » (p. 75). Afin de donner du poids à la confrontation des idées de BC avec celles de GF, Kloocke ajoute en annexe un fragment du « Livre cinquième » de *Science* (1791, publié posthument). On n'aurait su mieux faire face au défi d'éditer un ouvrage à la fois trop peu connu, d'une grande complexité, et d'une importance insoupçonnée.

BÉATRICE FINK

Abbé EDGEWORTH DE FIRMONT, *Correspondance, récits, lettres inédites (1771-1806)*. Édition établie, présentée et annotée par Augustin PIC, o.p. Paris, Les Éditions du Cerf, 2013, 589 p.

L'abbé Edgeworth confessa Louis XVI dans la soirée du 20 janvier 1793, célébra au Temple la messe de communion le lendemain matin, et accompagna le roi jusqu'en haut de l'échafaud. Le souvenir qu'on garde de ce prêtre, bien évidemment réfractaire, est le fameux « Fils de Saint Louis, montez au ciel », phrase dont on ne sait pas si elle a été vraiment proférée. L'ouvrage, dans une volumineuse introduction (p. 9-170) un peu profuse, fait le point sur la vie et surtout les écrits de l'abbé grâce à de nouvelles lettres retrouvées qui s'ajoutent aux documents plus anciennement publiés, dont la très connue relation des derniers instants du roi. Né en 1745 en Irlande d'une famille anglicane convertie au catholicisme, installé en France dès 1749, après des études à Toulouse et à Paris qui le conduisirent à la licence de théologie, il devint en 1791 confesseur de Madame Élisabeth. C'est Malesherbes, à qui Louis XVI avait demandé un prêtre insermenté, qui introduisit l'abbé auprès du roi. Obligé de se cacher, il réussit à quitter la France en 1796, gagna l'Angleterre et fut alors à la suite du futur Louis XVIII : il séjourna à Mittau où il mourut en 1807, ayant contracté le typhus en apportant secours et soins aux soldats français prisonniers des Russes. L'éditeur fait le point sur les différentes éditions anglaises et françaises, tâche de tirer au clair la question de la nomination de l'abbé comme vicaire général de l'archidiocèse de Paris par le dernier titulaire de l'Ancien Régime Leclerc de Juigné, dresse le portrait politique et humain d'un émigré assez proche des thèses conspirationnistes sur la Révolution, mettant toute sa confiance dans la Providence et ne craignant pas l'hyperbole pour célébrer la sainteté de Louis XVIII. L'édition copieusement annotée, identifie les correspondants et les personnages cités, explicite le contexte, accompagne les écrits de l'abbé de textes annexes, témoignages sur et après sa mort, avertissement et introduction aux diverses éditions, lettres adressées à Moysan, évêque de Cork, le correspondant principal de l'abbé. L'éditeur ne cache pas sa « sympathie doctrinale » à son égard (p. 15). Un point de détail, p. 223, note 1 : François 1^{er} est empereur d'Autriche dès 1804 et non 1806.

CLAUDE MICHAUD

Henry FIELDING, *Histoire de Tom Jones, ou l'Enfant trouvé*, adaptation de Pierre-Antoine de LA PLACE, éditée par Édouard LANGILLE, Paris, Classiques Garnier, 2013, 674 p.

Tom Jones est un excellent témoignage de la circulation des idées et des textes entre la France et l'Angleterre au 18^e siècle. Fielding lit manifestement les romans français des

années 30 : *Le Paysan parvenu* de Marivaux l'a en partie inspiré. En juste retour, *Tom Jones*, qui connaît dès sa parution en 1749 un grand succès à Londres en partie alimenté par un certain parfum de scandale, est traduit en français moins d'un an plus tard par Pierre-Antoine de La Place, fin connaisseur de la littérature anglaise et plus particulièrement du théâtre. Cette traduction est, conformément aux habitudes du temps, une adaptation au goût français, qui se marque par la suppression de la plupart des digressions réflexives, abondantes dans le texte anglais en particulier au début de chaque livre, par l'élimination de tout ce qui peut porter atteinte aux bienséances (le langage est châtié et les situations sont gazées) et par une homogénéisation des registres de langue. De manière générale, La Place raccourcit assez souvent le texte anglais. Ce faisant, cet *Enfant trouvé* rhabillé à la française – qui se lit toujours très agréablement – connaît un succès remarquable pendant tout le siècle et dans toute l'Europe : la version de La Place est à son tour traduite en italien, en espagnol, en portugais, en russe, etc. C'est à travers La Place que roman de Fielding a été lu et commenté dans les Lettres françaises et qu'il y a exercé une indéniable influence, par exemple sur le *Candide* de Voltaire, comme le souligne la préface d'E. Langille. On ne peut que se réjouir de cette réédition. L'éditeur a pris le parti de moderniser l'orthographe et de corriger les fautes de langue, ce qu'on ne peut qu'approuver. En revanche, l'introduction de tirets pour séparer les répliques dans les parties dialoguées est peut-être contestable, d'autant qu'il y a quelques oublis manifestes dans l'application de ce choix (p. 500, p. 552). Mais enfin c'est un détail mineur dans un travail aussi globalement appréciable.

COLAS DUFLO

Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire*, tome VII (1760), édition critique par Sigun DAFGÅRD NORÉN sous la direction d'Ulla KÖLVING, Centre International d'Étude du 18^e siècle, Ferney-Voltaire, 2012, 396 p., 8,5 x 26,5 cm.

Après deux volumes parus en 2011 (*DHS* 44, p. 672), U. Kölvig continue à publier un volume par année de publication (seul le tome I comprenait les années 1753-1754). Ce tome VII commence au 1^{er} janvier 1760. Les mêmes principes d'édition des précédentes parutions sont suivis avec : une longue introduction très documentée, un index des titres cités, des incipit des pièces en vers et un index général des noms propres de personnes et de lieux. Ces index scientifiques sont importants pour faire de ces volumes de précieux outils de travail, ce qu'ils sont. Axée sur le personnage de Grimm, cette publication de la *Correspondance* reprend dans l'introduction la biographie du diplomate en 1760. Cela ne dura que cette année-là en raison du déficit de l'État, des affaires (La Valette), et autres conflits parlementaires dans un contexte de guerre internationale (Prusse, Canada, Inde, Grande-Bretagne, Irlande, etc.). Dans l'actualité littéraire, c'est aussi le chaos. L'*Encyclopédie* est interdite, tout comme les ouvrages d'Helvetius, aussi la diffusion de la *Correspondance* connaît-elle des difficultés avec les abonnements jusqu'à celui de la reine Louise-Ulrique. Notons, dans cette année mouvementée, le texte de Diderot sur le roman *Carite et Polydore*, la critique des *Philosophes*, les conversations de la Barre, l'*Encyclopédie*, les comédies de Voltaire mais surtout la présence fréquente de Hume qui fait de ce volume un livre important pour la philosophie des Lumières. Comme la Voltaire Foundation, l'éditeur a choisi de modifier l'orthographe de d'Alembert par rapport à l'original et donc sa place dans l'ordre alphabétique. Toutefois l'index, toujours précis, place le géomètre à deux endroits qui sont la lettre « A » (place de l'auteur) et la lettre « D » (fantaisie du 20^e siècle). La qualité de l'édition reste intacte.

MARTINE GROULT

Wilhelm von HUMBOLDT, *Journal parisien. 1797-1799*. Traduit de l'allemand par Élisabeth BEYER. Présentation et notes de Raymond TROUSSON, Paris, Honoré Champion, 2013, 419 p. [coll. « Tournant des Lumières », 4].

Wilhelm von Humboldt (1767-1835), frère d'Alexandre, l'explorateur et naturaliste, lui-même savant, diplomate et homme politique (il fut en particulier le concepteur du modèle universitaire associant enseignement et recherche, souvent mis à mal aujourd'hui), est demeuré célèbre pour des travaux qui font de lui un des pères de la linguistique générale et comparée, mais il a écrit aussi sur bien d'autres sujets, en particulier littéraires, historiques et politiques.

Son premier séjour à Paris, en août 1789, ne lui a pas arraché les même propos enthousiastes qu'à bon nombre d'Allemands venus comme lui assister aux événements. S'il salue l'avènement de la liberté, la réforme politique retient moins son attention que l'état de la société et la disparité entre pauvreté et richesse. Toutefois ce séjour a stimulé sa réflexion politique et lui a suggéré un *Essai sur les limites de l'action de l'État* dont une partie, *De l'éducation publique*, parut en 1792.

Son second séjour à Paris se situe approximativement entre le 18 Fructidor et le 18 Brumaire, alors que les spéculateurs règnent sur fond de misère populaire, que l'influence des généraux, parmi eux Bonaparte, croît et que la France ne cherche plus à exporter l'idéal révolutionnaire mais à s'enrichir par le pillage des pays conquis. Il en résulte, à Paris, une désaffection pour la Révolution que Humboldt note le 14 juillet 1798 : « Nulle part on n'entendit crier : *Vive la République!* »

Si son journal de voyage de 1789 ne comprenait guère qu'une vingtaine de pages publiées en 1916 (*Tagebuch der Reise nach Paris und der Schweiz*, traduction par M. Schaub, 1986, sous le titre *Août 1789*), celui de 1797 et 1799 est bien plus substantiel. Non destiné à la publication (il le sera pour la première fois dans ses *OC*, Berlin, 1904-36), conçu comme un aide-mémoire constitué de fiches juxtaposées, avec parfois de simples mentions de noms, il constitue avant tout une chronique des temps. Lecteur assidu et attentif du *Moniteur* (dont il lui arrive de critiquer les omissions dans le compte rendu des discussions), Humboldt rapporte, plus rarement commente les actes politiques. Il a ses entrées partout, dans les salons, à l'institut, dans les hôpitaux, il se rend à des séances du Directoire, il est régulièrement reçu chez M^{me} Condorcet, M^{me} Talma, M^{me} Vandeuil, il rencontre des savants et des artistes, avant tout des peintres, des médiateurs culturels comme Millin, ainsi que des Allemands de Paris comme Meister, Oelsner ou Schlabrendorf. Il se rend assez souvent au théâtre, mais cet admirateur d'Eschyle qui préfère Voltaire à Racine n'apprécie guère les pièces plus récentes et juge assez sévèrement aussi les représentations et les acteurs, à l'exception de Talma qui « joue remarquablement ». D'une façon générale, ses jugements sont peu amènes, ses comptes rendus le plus souvent très critiques et peu de textes lus ou d'hommes rencontrés trouvent grâce à ses yeux. Des expressions telles que « je n'y ai rien trouvé de remarquable » sont fréquentes (« rien de précisément intelligent » dans le compte rendu des débuts de la Révolution dans *Le Nouveau Paris* de Mercier). Parmi les penseurs, seul Sieyès l'enthousiasme (il avait admiré en 1789 Mirabeau) et, réciproquement, les Idéologues ne paraissent guère convaincus par ce kantien. On voit de nouveau les philosophes d'Allemagne et de France en désaccord sur les épistémologies et les objets qu'il y a lieu de juger pertinents. Ce n'est pas un hasard si, parmi ses assez rares notes de lecture précises sur des écrivains ou philosophes, Humboldt consacre un long compte rendu de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac (qui est à « l'origine de la métaphysique qui a encore cours en France », réduite à « une simple psychologie rationnelle ») et qui lui paraît faire obstacle à la réception de Kant. Ce n'est pas un hasard non plus s'il analyse longuement la *Doctrine de la science* de Fichte.

On relève aussi quelques beaux portraits, un de Sieyès, un autre de Bonaparte qu'il a vu à une séance de l'Institut national le 27 novembre 1797, un long compte rendu des *Confessions* et des *Rêveries*. On apprend qu'il consacre beaucoup de temps à la rédaction de son essai sur l'*Hermann und Dorothea* de Goethe (dont l'arrière-plan est la Révolution). Il s'intéresse aux édifices (Notre-Dame, le Dôme des Invalides...), à l'Institut des aveu-

gles travailleurs, rapporte parfois des scènes de rue et note de menus détails (comme la présence de chats comme animaux domestiques). Des anecdotes recueillies auprès des gens dont il est l'invité distraient le lecteur, ou encore le récit d'une rencontre fortuite avec Bonaparte, « devant les éléphants » du Jardin des plantes, accompagné du peintre David et de Joséphine, « fort polie », avec qui les Humboldt firent la causette, tandis que le général s'extasiait sur la blondeur de leur fille... Cette édition, on le devine, érudite et très soignée, est dotée d'une annotation en particulier prosopographique exemplaire, et l'introduction présente aussi l'essentiel des notes de 1789, non éditées ici.

GÉRARD LAUDIN

Correspondance de Valentin JAMEREY-DUVAL, bibliothécaire des ducs de Lorraine. Édition critique établie par André COURBET, tome I : 4 novembre 1722-21 décembre 1745, 650 p.

Valentin Jamerey-Duval (1695-1775), autodidacte devenu savant et bibliothécaire à la cour de Vienne, dont l'œuvre a été redécouverte par la communauté dix-huitémiste suite à la réédition critique de ses *Mémoires* en 1981 par Jean-Marie Goulemot (aux Éditions Le Sycomore, réédition en 2011 aux Éditions Minerve), occupe une place à la fois importante et originale dans le paysage culturel du 18^e siècle français et européen. La réédition critique de sa correspondance à travers le présent premier volume, édité par les soins d'André Courbet, nous fait découvrir les facettes multiples de ce personnage haut en couleur dont la carrière et l'aspect extérieur insolites fascinèrent aussi bien la cour de Lunéville que celles de Florence et de Vienne. Cette édition très soignée et érudite comporte une brève notice biographique sur Jamerey-Duval (p. 23-41), une « Chronologie de Valentin Jamerey-Duval de 1695 à fin 1745 » (p. 43-52), une liste avec de courtes notices biographiques de ses correspondants principaux (p. 53-66), des indications précieuses sur les principes de l'édition et les sources de la correspondance ainsi qu'une préface, assez brève, mais donnant l'essentiel des informations sur le personnage de Jamerey-Duval et l'intérêt qu'il a suscité dans la recherche ces trente dernières années. « Lire la *Correspondance* de Duval, c'est redécouvrir ce 18^e siècle, bouillonnant d'idées nouvelles et traversé de bouleversements culturels, sociaux, philosophiques et scientifiques, sur fond de terribles guerres européennes » (p. 22). Ses *Mémoires*, publiés seulement en 1785, dix ans après sa mort, et sa correspondance montrent en même temps le clivage éclatant entre les rares écrits *publiés* de son vivant par Jamerey-Duval, à contenu érudit et savant, et ses écrits *privés* et non-publiés (à l'époque) qui donnent à lire des réflexions et des positions non seulement souvent très originales, marquées par la trajectoire sociale et l'acculturation autodidactique de l'auteur, mais aussi parfois profondément critiques, voire subversives et radicales. Entre le publié et le non-publié s'ouvre ainsi chez lui l'espace de l'oralité, des propos qu'on lui prête et des rumeurs qui circulaient autour de lui, une dimension à laquelle la présente édition – à laquelle on souhaite une poursuite rapide de la publication – donne un accès intéressant (qu'il faudrait compléter encore par le recoupement avec d'autres sources). Signalons dans cette perspective aussi la parution d'une nouvelle traduction et édition critique, faite par Rolf Wintermeyer et enrichie d'un dossier sur le rôle de Jamerey-Duval à la cour de Vienne, sous le titre *Der Wilde Mann am Wiener Hof. Die Anti-Memoiren des Valentin Jamerey-Duval* (Vienne, Wieser, 2011, 524 pages).

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

Kelemen MIKES, *Lettres de Turquie*, édition établie sous la direction de Gabor TÜSKÉS. Avant-propos d'Antal SZERB. Préface de Jean Bérenger. Traduites du hongrois et annotées par Krisztina KALO et Thierry FOUILLARD. Avec des notes historiques de Ferenc TOTH. Édition revue et préparée par Michel MARTY. Paris, Honoré Champion, 2011, 384 p. (Bibliothèque d'études de l'Europe centrale, 7).

Les *Lettres turques*, publiées pour la première fois en 1794, sont l'œuvre d'un transylvain, Kelemen Mikes (1690-1786), qui accompagne en exil prince François II Rakoczi.

Après cinq années à Paris, ils partent en Turquie. Mikos passe le reste de sa vie à Rodosto, sur la mer de Marmara. Ces lettres, écrites à une cousine imaginaire, sont restées à l'état de manuscrit jusqu'à leur publication posthume. Il s'agit donc moins d'une description de l'empire ottoman que d'une œuvre littéraire très personnelle.

Cette nouvelle traduction française s'accompagne d'un avant-propos sur l'auteur et d'une longue introduction historique. Si cette introduction, ainsi que le glossaire linguistique et les glossaires des noms de personnes et de lieux sont utiles pour situer les lettres, on peut regretter que l'avant-propos ne fournisse pas plus de détails sur l'auteur et sur son œuvre, connus en Hongrie mais peu familiers du lecteur français. Ce dernier se trouve donc un peu démuné en l'absence des explications indispensables. On lit, par exemple, dès la première ligne que ces lettres « trouvent leur prélude naturel chez les autobiographes transylvains ». Par contre, la « Note des traducteurs » (p. 327-332) fournit des pistes pour comprendre les spécificités du texte en hongrois.

Malgré ces réserves, on ne peut que saluer ce travail collectif qui met ce texte à la portée du lecteur francophone, lui permettant ainsi de mieux connaître la littérature hongroise du 18^e siècle et les contacts avec l'empire ottoman.

ANN THOMSON

Pierre Simon LAPLACE, *Correspondance*, publiée et annotée par Roger HAHN, t. 1 et 2, Turnhout (Belgique), Brepols, 2013, 1416 p.

Ce sont deux impressionnants volumes qui clôturent l'œuvre de Roger Hahn disparu en 2011, sur Laplace. Pendant 50 ans, ce professeur exceptionnel d'Histoire des sciences de l'Université de Californie (Berkeley) a minutieusement rassemblé les lettres du sectateur de d'Alembert qui étaient éparpillées dans de multiples collections publiques et privées. Laplace, qui a été surnommé le « doyen des athées », a rapporté dans ses lettres la période de l'Ancien Régime à la Restauration tant du point de vue scientifique que politique. R. Hahn, conscient de l'ampleur des écrits, prévient qu'il ne s'agit pas de la correspondance complète. Il reste certainement des lettres chez des particuliers mais il y a surtout eu un incendie au château de Mailloc (Calvados en 1925) qui a emporté la bibliothèque de Laplace. Hors de la science, de nombreux documents personnels issus de la famille Colbert-Laplace remplacent ce manque. R. Hahn a pu déposer à la Brancroft Library une part importante des archives vendues en 1989. Signalons, avec plaisir, que le tome I commence avec une lettre de d'Alembert (avec la bonne orthographe) à Le Canu de 1769. Cette édition contient les années 1769 à 1802 pour le tome I et 1803 à 1827 pour le second tome. On aura compris que la richesse de l'époque traversée par ce scientifique, philosophe et homme politique fait de cette publication un document capital pour l'histoire des sciences. Enfin, les tomes listent dans une table générale toutes les lettres et documents, puis un précieux index des noms nous permet aussi de voir que l'*Encyclopédie méthodique* (1782-1832) est fort proche... Outre le fait de nous avoir procuré la possibilité de lire dans le travail et la vie de Laplace, Hahn a réalisé, avec ces tomes, un don magnifique pour plus juste connaissance du savoir.

MARTINE GROULT

MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois. Anthologie*. Choix de textes et présentation par Denis de CASABIANCA, avec la collaboration de Catherine VOLPILHAC-AUGER, Paris, GF Flammarion, 2013, 396 p.

Ce volume anthologique présente les extraits de 14 livres sur les 31 que compte *L'Esprit des lois* (1748). Sans ignorer l'une des premières recommandations formulées par Montesquieu, selon laquelle la compréhension de l'ouvrage requiert la lecture intégrale du livre, l'auteur de *Montesquieu. De l'étude des sciences à l'esprit des lois* (Champion, 2008, voir *DHS*, n° 44, 2012, p. 697-698) s'efforce néanmoins de dégager les enjeux philosophiques

essentiels de cette somme politique du siècle des Lumières, dont le but général est tout à la fois de proposer une manière nouvelle d'appréhender la réalité sociale, de constituer un « savoir des lois » (p. 9) susceptible d'éclairer l'intervention législative, et de cerner les multiples rapports liant les lois à la nature et au principe du gouvernement, au climat, à la religion, aux mœurs, au commerce, à l'économie de chaque peuple. Que le lecteur ne cherche pas pour autant dans cette anthologie les meilleurs pages de l'incontournable chef-d'œuvre de Montesquieu. Tel n'est pas l'objectif de l'éditeur. En effet, ce florilège savamment annoté est pensé moins pour servir de bréviaire aux spécialistes que pour guider « par les textes » (p. 16) les étudiants des classes terminales de philosophie. L'édition reproduit le texte de 1757. Elle est structurée en cinq parties, selon une répartition thématique qui ne suit pas toujours l'ordre choisi par Montesquieu : 1. « Le projet de *L'Esprit des lois* », autour de la préface et du livre premier ; 2. « Une réflexion politique » sur les types de gouvernement, autour des livres II, III, IV, V, VIII ; 3. « Une enquête sur les sociétés humaines » prenant en compte les causes physiques et morales de la diversité des institutions, autour des livres XIV et XIX ; 4. « La liberté », autour des livres XI, XV, XVI et XVII ; 5. « La justice », autour des livres VI et XII. Ainsi le choix est fait d'écartier, entre autres, les livres consacrés à l'économie politique, à la religion et à l'histoire de la féodalité (quelques pages y sont tout de même consacrées dans la présentation, p. 32-41). Assortie d'une introduction (p. 9-44), de notices « proposant un angle d'attaque pour une première lecture » (p. 18) et d'une chronologie, l'édition se termine par une note bibliographique qui recense des commentaires en langue française de *L'Esprit des lois*. Des indications sont également fournies sur le chantier des *Cœuvres complètes de Montesquieu*, dir. P. Rézat et C. Volpilhac-Auger, désormais publiées par ENS Éditions et Classiques Garnier.

LUIGI DELIA

Montedite : Édition en ligne des *Pensées* de MONTESQUIEU, dir. Carole DORNIER (Bibliothèque de Bordeaux, Université et MSH de Caen, CRHQ UMR 6583, Consortium CAHIER) ; <http://www.unicaen.fr/services/puc/sources/Montesquieu/>

On nous autorisera à nous placer, pour ce compte rendu, en marge des « remous » qui ont accompagné la mise à la disposition du public de l'édition électronique des *Pensées* de Montesquieu par une équipe de chercheurs réunie autour de l'Université de Caen. Les critiques qui ont émané du comité de direction des *Cœuvres complètes* de Montesquieu (publiées jusqu'en 2008 par la Voltaire Foundation – Oxford – et l'Istituto italiano per gli Studi Filosofici – Naples – et après cette date, par les Classiques Garnier et ENS Édition, Lyon) sont difficilement compréhensibles pour le néophyte. Par-delà ce qui se révèle là de la concurrence de fait entre deux modèles économiques (édition électronique/édition papier), des accusations graves regardant la propriété du travail intellectuel ont été portées, qui ne peuvent que blesser tout chercheur passionné (et bénévole). Le visiteur naïf et curieux de l'œuvre de Montesquieu trouvera quoi qu'il en soit avec le site Montedite un outil lui permettant de découvrir et de se familiariser avec le manuscrit complexe des *Pensées* de Montesquieu. De la transcription diplomatique (faisant apparaître biffures et ajouts, titres marginaux et hypothèses de lecture pour toutes les parties endommagées), on passe très aisément à l'image numérique du manuscrit, dotée d'un système de lecture par loupe qui permet au visiteur d'endosser le rôle de déchiffreur. Pour qui souhaite faire une lecture plus cursive des différents fragments des *Pensées*, il est cependant possible de masquer passages biffés, sauts de page et corrections du transcripteur. Sont également fournis, par un jeu de couleurs et de différents appels de notes, des renseignements sur les mains des différents secrétaires ayant (re)copié des pensées et des éclaircissements courts et précis. Les paratextes sont également nombreux : si la « Présentation du projet » peut apparaître un peu plate et techniciste (en particulier quand elle présente la TEI et les choix d'encodage), les « Introductions » rédigées par Carole Dornier replacent les *Pensées* dans l'œuvre

de Montesquieu et aident à cerner leur statut, entre recueil de lieux communs, notes de lecture et ébauches d'œuvres à venir. *Chantier* ou *miroir*, s'interrogeait à propos de ce texte Catherine Volpilhac-Auger dans les pages de cette revue il y a deux ans. Rétrospectivement, cet article paru dans les *Varia* peut apparaître comme une délimitation par anticipation de l'entreprise de Montedite. Il semble difficile cependant de nier que cette dernière ait pris en compte et fait justice à tous les éléments de complexité que relevait l'article. Quant à l'utilité de disposer des images d'un manuscrit aussi fragmentaire et complexe que celui des *Pensées*, on conviendra qu'elles ouvrent le chantier du texte ancien à toutes les étapes de son édition moderne : la génétique à l'ère du numérique est double et autoréflexive ; elle regarde autant l'objet d'études que le procès de sa mise à jour : le chercheur est nu. Avoir accès (plus aisément qu'à l'œil nu) au grain du papier, aux gestes de l'écriture, aux différentes épaisseurs d'encre reste par ailleurs une expérience émouvante. Sans parler de sa potentialité ludique : « Devenez transcritteur des manuscrits de Montesquieu », invite d'ailleurs, à propos de *L'Esprit des lois*, le site des *Œuvres complètes* (<<http://lire-montesquieu.ens-lyon.fr/a-vous-de-jouer-99506.kjsp?STNAV=&RUBNAV=>>)...

JEAN-CHRISTOPHE ABRAMOVICI

André MORELLET, *Mémoires sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution*, édition critique par Kathleen HARDESTY DOIG et Dorothy MEDLIN, Paris, Honoré Champion, « L'Âge des Lumières » 71, 2013, 672 p.

Rédigés entre 1796 et 1808 environ, les *Mémoires* de l'abbé André Morellet (Lyon, 1727-Paris, 1819) sont un écrit autobiographique du plus grand intérêt pour mieux apprécier la culture de la république des Lettres du second 18^e siècle et de la décennie révolutionnaire. Encyclopédiste, économiste, traducteur (du latin, de l'italien et de l'anglais), savant reçu à l'Académie française en 1785, professeur d'économie politique et de législation aux écoles centrales en 1795 et membre du Corps législatif de 1807 à 1814, Morellet fréquente les salons de Necker, de M^{me} Geoffrin et de d'Holbach. Il se raconte avec éloquence au fil de ses *Mémoires*, « sa seule œuvre personnelle si l'on met à part sa correspondance » (p.12). Remplies d'anecdotes mémorables sur le monde intellectuel de son temps et sur le microcosme parisien, composé de philosophes, poètes, musiciens, publicistes, peintres et hommes de lettres, les pages limpides des *Mémoires* concernent une période qui se prolonge de 1750 jusqu'à l'ère napoléonienne. Ces souvenirs revêtent un triple intérêt pour les chercheurs dix-huitiémistes : ils rendent compte de la vaste production littéraire et des idées libérales, tolérantes, réformatrices d'une figure marquante du mouvement des Lumières modérées ; ils offrent des aperçus intéressants sur tout un pan d'aspects de la société d'Ancien Régime et sur des personnalités de premier plan comme Beccaria, Buffon, Condorcet, Diderot, Franklin, les Helvétius, Hume, Malesherbes, Marmontel, Rousseau, Adam Smith, Turgot (la liste exhaustive est donnée en appendice, p. 605-608) ; enfin, ces *Mémoires*, œuvre d'un bourgeois qui défend avec courage l'autonomie intellectuelle, l'esprit critique, la liberté d'expression et le droit de propriété, portent un jugement rempli de ressentiment et de regrets vis-à-vis de la période révolutionnaire, où l'auteur, fortement atteint sur le plan financier, a dû lutter pour survivre. Morellet nie le rôle attribué aux écrits philosophiques dans l'origine du bouleversement social et politique provoqué par la Révolution, les causes de celle-ci étant à ses yeux plus profondes et à rechercher ailleurs : crises budgétaire, institutionnelle, sociale... Publiés après la mort de l'auteur, les *Mémoires* ont été édités en 1821 et en 1822. Après d'autres rééditions, une édition grand public a paru en 1988 (Paris, Mercure de France). Il faut donc saluer cet important et très érudit travail d'édition critique que deux spécialistes américaines de Morellet et de la culture littéraire et scientifique du siècle des Lumières ont mené à bien. Le texte utilisé est celui de 1821. Abondamment et précisément annoté, il est précédé d'une éclairante introduction qui replace l'ouvrage dans son contexte, précise les critères d'édition, donne une concordance des chapitres dans les différentes éditions et liste les « anomalies dans la première édition », que

les éditeurs ont rectifiées dans le texte (p. 11-35). Un index de quasi 1000 noms, assorti des dates de naissance et de mort, achève cette nouvelle édition qui offre un instrument fort utile et complet pour saisir l'esprit philosophique d'un observateur lucide, ironique et éclairé de l'âge des Lumières : « Mords-les », comme l'appelaient Voltaire et d'Alembert (p. 13).

LUIGI DELIA

Charles-Joseph PANCKOUCKE, *Prospectus et Mémoires de l'Encyclopédie méthodique*, vol. II – Représentations et lettres (1789-1792), suivies de l'inventaire de la Bibliothèque Mazarine de 1832, édition établie par Martine GROULT, Paris, Classiques Garnier, coll. « Lire le 18^e siècle », 2013, 581 p.

Depuis quelques années on assiste à un salutaire mouvement international de redécouverte de la colossale *Encyclopédie méthodique par ordre de matières* (1782-1832). En l'espace des trois dernières années, ont paru deux monographies (K. Hardesty Doig, *From Encyclopédie to Encyclopédie méthodique : Revision and Expansion*, SVEC, 2013 et M. Groult, *Savoir et Matières. Pensée scientifique et théorie de la connaissance de l'Encyclopédie à l'Encyclopédie méthodique*, CNRS Éditions, 2011), trois premiers volumes anthologiques, issus du projet *La vision nouvelle de la société dans l'Encyclopédie méthodique*, dir. Josiane Boulad-Ayoub aux PUL : la *Jurisprudence* et la *Police* (par L. Delia et E. Groffier), l'*Assemblée Constituante* (J. Ayoub) et l'*Économie politique et diplomatique* (par P. M. Verne), sans oublier la mise en ligne des dictionnaires d'*Architecture* et des *Beaux-arts* sur le site ARTFL de l'Université de Chicago, premier pas du projet de mise en ligne intégrale qui fait partie de l'Atelier Panckoucke du CNRS (<http://upr76.vjf.cnrs.fr>). La parution de ce beau vol. II des *Prospectus et Mémoires de l'Encyclopédie méthodique* fait suite, deux ans plus tard, à celui consacré au *Prospectus général* de 1782 (PU Saint-Étienne, 2011, voir *DHS*, n° 44, p.679). L'objectif général de ce travail est de réunir et contextualiser les documents clés pour comprendre la genèse intellectuelle et éditoriale du projet encyclopédique de Panckoucke (p. 9-27). Dans le second *Prospectus* de janvier 1789 ou *Représentations*, Panckoucke réaménage son projet initial en tenant compte de l'élargissement des matières. Il annonce alors une quarantaine de *Dictionnaires scientifiques*, suivis d'un *Vocabulaire encyclopédique* en plusieurs volumes. Il prévoit d'achever en 1795 une encyclopédie en 137 volumes. L'épisode révolutionnaire ainsi que le développement éclatant des sciences retarderont et transformeront en profondeur son projet : le nombre des volumes dépassera les deux cents et l'entreprise ne sera achevée qu'en 1832! L'apport de cette édition en deux volumes richement annotés des *Prospectus et mémoires* est considérable : d'un côté, la documentation rassemblée, vaste et peu connue, éclaire les différentes phases de la construction encyclopédique entre 1781 et 1792; d'un autre côté, toutes sortes de détails sont fournis pour mieux apprécier la structure d'ensemble et les intentions de programme des différents dictionnaires particuliers. L'éditeur a également inséré et annoté la liste des dictionnaires en 1832, selon l'édition princeps de la Bibliothèque Mazarine de Paris : « 40 dictionnaires scientifiques en 212 volumes comprenant 157 tomes de discours et 55 volumes de planches » (p. 517-552). Cette liste, établie par Denis Louis Goujon, genre de Palissot, d'après les 102 Livraisons commencées en novembre 1782 et achevées le mardi 25 septembre 1832, suit pour la première fois l'ordre alphabétique et non celui des matières. Une bibliographie et un *index nominum* général des vol. I et II achèvent cette enquête solide, soignée et savante sur les origines d'une encyclopédie gigantesque dont le concepteur, mort en 1798, n'a pas vu la fin.

LUIGI DELIA

Thomas REID, *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun* (1764), introduction, traduction et notes de Michel MALHERBE, Paris, Vrin, 2012, 272 p.

Éclipsé par Hume, d'un an son cadet, Thomas Reid (1710-1796) appartient à la philosophie écossaise en concurrence ou en harmonie avec la philosophie des Lumières, que M. Malherbe a eu l'heureuse idée de remettre sur le devant de la scène dans l'histoire de

la philosophie. Il connut le succès, en Écosse et en Europe, avec les *Recherches* qui eurent de nombreuses éditions (1765, 1769, 1785) et qui furent traduites en français dès 1768. L'ouvrage de M. Malherbe comprend sept chapitres. Le premier positionne le sujet et les moyens de le traiter par rapport à Descartes, Malebranche, Hobbes, Locke et Berkeley. Le deuxième aborde l'odorat, puis dans l'ordre jusqu'à la conclusion du chapitre 7, le goût, l'ouïe, le toucher, et la vue qui occupe une large place avec 24 sections pendant que les autres en comptent au maximum dix. À partir des cinq sens, il s'agit d'une réfutation du scepticisme, d'une critique de Hume et de la défense du sens commun face aux systèmes des idées qui conduisent au scepticisme radical. Les analyses des cinq sens, même si elles ont pu constituer une mode de l'époque, offrent ici le grand intérêt d'un souci de l'exactitude. M. Malherbe propose une nouvelle traduction après celles de 1768 (anonyme) et de 1828 par Théodore Jouffroy (in *Ceuvres complètes*, 1828-1836). Sobrement annoté, l'ouvrage se termine par un index nominum et un index rerum.

MARTINE GROULT

Antoine RIVAROL, *Discours sur l'universalité de la langue française*, précédé de la *langue humaine* par Gérard DESSONS, collection « Le Philologue », Paris, Éditions Manucius, 2013, 135 p.

La publication en 1784 du *Discours sur l'universalité de la langue française* marque une étape majeure dans l'histoire réflexive de la langue française. Du côté des littéraires, Rivarol est avant tout un moraliste mondain connu pour son talent d'esprit, comme le rappelle Gérard Dessons dans son long texte introductif (p. 9-42). Cependant, le présent texte sur la langue française est d'un tout autre ordre : les sciences du langage en retrouvent qu'il prône l'universalité de la langue française dans un contexte où le débat linguistique est à son apogée durant le siècle des Lumières. En est-il pour autant le simple reflet, de surcroît accentué par l'habillage d'un style brillant dont Rivarol est coutumier ? C'est la question centrale posée par l'introduction au *Discours*. À notre avis, il convient de laisser au lecteur le soin d'apprécier l'idéologie linguistique spécifique de ce « voyage dans les langues » dont on peut considérer qu'il constitue un mode de reconnaissance de l'ontologie d'une langue.

En effet, le texte de Rivarol, au-delà de son postulat bien connu, – la conservation de l'universalité de la langue française passe par la conservation de sa pureté –, peut être lu avec le plus grand profit comme l'ouvrage d'un philologue inscrit dans un moment spécifique de la réflexion sur l'histoire de la langue française, les Lumières tardives. Il s'agit alors bien d'un voyage dans les langues sur la base d'un modèle analogique de classement des langues inscrit à l'horizon d'une unité linguistique à visée universaliste. Ce modèle prend appui sur l'existence d'un « monde français » qui s'impose par le jeu des combinaisons, et qui devient hégémonique par la réalisation de l'unité. Des sensations au raisonnement, l'homme se compose de signes qui ont fécondé ses idées. Quelque chose existe donc, le monde français des signes, et à ce titre quelqu'un parle, « l'homme qui parle », le sujet parlant de la langue française, telles sont les fondements de l'ontologie d'une langue, la langue française, marquée du sceau du génie. À la diversité des langues issue de l'ordre des choses se substitue alors historiquement un ordre des langues unifié par la langue française, du moins, se dit le lecteur de Rivarol, dans un ordre idéal. L'ordre de la langue rejoint ici l'ordre grammatical, « l'ordre de la construction de la phrase » avec cette spécificité de la langue française, « l'ordre direct », c'est-à-dire le lien entre l'ordre syntaxique et l'ordre du raisonnement par le recours à l'analogie et le refus de l'inversion. Ainsi, contrairement à une certaine opinion reçue, le *Discours* de Rivarol, au-delà du fait qu'il exprime une volonté d'hégémonie universalisante de la langue française, n'est pas un texte simplement brillant par le maniement d'un style et d'une rhétorique mondaines. Sa lecture directe, certes soutenue par la présente introduction, nous permet d'en apprécier toute l'importance dans le champ de l'histoire des idées linguistiques au 18^e siècle.

JACQUES GUILHAUMOU

Jean-Jacques ROUSSEAU, *La nueva Eloísa*, Edición de Lydia Vázquez, Madrid, Cátedra, Letras Universales, 2013, 1156 p.

C'est dans la collection des classiques littéraires – *Letras Universales* – née il y a trente ans aux éditions Cátedra, elles-mêmes reconnues dans le monde intellectuel et culturel hispanique, que L. Vázquez offre cette édition savante de *La Nouvelle Héloïse*, dont elle a elle-même traduit le texte. Une année après le tricentenaire de la naissance du grand écrivain, on ne peut que se féliciter de la volonté de l'A. de vouloir faire (re)connaître cette œuvre majeure de laquelle se détournent les lecteurs contemporains, se dirigeant toujours davantage, comme L. Vázquez l'explique dès ses premières lignes d'introduction, vers les missives modernes brèves sur Internet plutôt que vers la forme épistolaire traditionnelle (9).

L'A. a souhaité, comme avant elle les éditeurs du roman dans la collection « Pléiade » des éditions françaises Gallimard, rester fidèle à la première édition publiée par Rey à Amsterdam en 1761, « déclarée expressément par J.-J. Rousseau la seule fiable parmi les éditions existantes, de sa main et non contrefaite » (99, trad. par l'A. de ces lignes), tout en tenant compte des suivantes chez le même éditeur. On ne saurait trop lui donner raison de ce choix. Souvenons-nous que Rousseau écrivit à Rey en 1758 qu'il souhaitait que l'on respectât son « style jusque dans [s]es fautes », demande qu'il réitéra encore en 1759 et 1760 (cf. D. Mornet, *Annales JJR*, 1909, t. 5). L. Vázquez a eu encore raison d'avoir tenu compte des éditions postérieures, dans la mesure où l'écrivain lui-même trouva fort mauvaise celle de 1761 (même si elle resta pour lui l'édition de référence). L'apparat critique se réfère donc aussi aux éditions Robin (1761), Duchesne (1764), Du Peyrou (1780-1782), Maisonneuve (1793) et Didot (1801).

L'A. consacre en outre, fort logiquement, six pages aux différentes éditions espagnoles, riches d'intérêt pour qui veut connaître l'histoire du roman au-delà de la chaîne pyrénéenne (par exemple l'interdiction de tous les écrits de Rousseau par l'Inquisition en 1764; l'hommage rendu par Meléndez Valdés à Julie dans son poème « El Gabinete », version lyrique de la « Lettre XIV » 1^{re} partie; les 19 éd. qui purent en espagnol entre 1814 et 1837; et autres informations que le spécialiste ou le passionné de Rousseau découvrira avec plaisir). L'A. offre un commentaire critique de ces éditions, compare les traductions aux éditions françaises ou aux copies en ayant été la source et pointe trois éditions majeures (Benito y Núñez 1814; Marchena 1820; Mor des Fuentes 1836). En Espagne, l'intérêt pour le roman faiblit à partir de la seconde moitié du 19^e siècle. Lui furent préférés, ainsi qu'en Amérique latine, jusqu'au 20^e inclus, *Le Contrat social* et *l'Émile*. Depuis 1836, on relève une seule édition de l'histoire de nos deux amants, en 2007 (éd. Akal) dans une traduction de la version de 1761; édition que l'on ne saurait considérer toutefois comme critique (78).

On peut donc penser que l'édition proposée par L. Vázquez va devenir en Espagne celle de référence. Elle comprend en effet, pour la première fois dans cette langue, les variantes des manuscrits et des diverses éditions généralement relevées, présente les estampes originales de Gravelot accompagnées des remarques de Rousseau, ainsi que d'autres illustrations prévues pour des éditions à l'époque interdites.

L'A. a effectué la bibliographie sur le modèle de celle de D. Mornet (Hachette, 1925), et l'a actualisée à partir de l'édition de B. Gagnebin (Pléiade 1963), des différents travaux de R. Trousson, et de ses propres lectures depuis 2012. La présentation est fidèle à la – très pertinente – disposition retenue par J.-M. Goulemot pour l'éd. au Livre de Poche du roman en 2002.

Les notes, données en bas de page, sont comme il se doit de grande qualité, et en quantité respectable. Elles font aussi référence aux travaux, anciens ou récents, des spécialistes de Rousseau les plus reconnus (comme en Espagne ceux de Spell). L'introduction, longue de près de 90 pages, est telle qu'on l'attend pour une édition critique universitaire. Ouverte de façon pertinente sur l'intérêt de lire de nos jours *La Nouvelle Héloïse*, elle se termine tout aussi pertinemment sur ce que le récit doit à la philosophie des Lumières (84-88), ce que l'on doit à Jean-Jacques (88-90), et ce que la postérité doit à *La Nouvelle Héloïse*. Gageons

que tout étudiant et chercheur espagnols, comme tout hispanisant (re)découvrirent avec plaisir à la lumière de cette belle édition les *Lettres de deux amants. Habitants d'une petite ville au pied des Alpes*.

HÉLÈNE CUSSAC

Madame de STAËL, *Cœuvres complètes, série I, œuvres critiques, tome II. De la littérature et autres essais littéraires*, sous la direction de Stéphanie GENAND, Paris, éd. Honoré Champion, 2013, 795 p.

Incontournable pour qui veut connaître la pensée de M^{me} de Staël et plus largement ce qu'on a appelé parfois le tournant des Lumières et l'après-Révolution, ce volume présente un très grand intérêt. Il réunit grâce aux soins de Jean Goldzink, Marie-Claire Hoock-Demarle, Florence Lotterie, Jean-Pierre Perchellet, Christine Pouzoulet, Aurelio Principato et Catriona Seth, des textes critiques de Germaine de Staël, issus des archives, de la presse et de la correspondance, mais aussi cette œuvre magistrale et, à plusieurs titres singulière, qu'est *De la littérature* (1800). L'ouvrage tient de l'histoire littéraire en cours de constitution, de l'essai sur le goût, de la philosophie de l'histoire et anticipe, pourrait-on dire, sur l'histoire culturelle au sens moderne du terme, tant le souci des liens entre les institutions, les mentalités et la production culturelle d'une nation est grand chez cette théoricienne qu'est M^{me} de Staël. Dans sa présentation, Jean Goldzink insiste à juste titre sur la méthode employée par l'auteur. On n'y vise pas, écrit-il, « une histoire, fût-elle européenne, des littératures, mais un survol ordonné de *l'esprit* des différentes littératures, en tant qu'effet de rapports logiques historiquement diversifiés ». Il analyse aussi la notion, fondamentale, de « perfectibilité » qui sous-tend la démonstration staëlienne, en la présentant comme « une tentative de saisie de l'histoire par l'esprit scientifique moderne », immanentiste et rationaliste. Isolons encore un autre intérêt de cette œuvre : celle des manières, distinguées des mœurs, par lesquelles les hautes classes sociales entrent en compétition et affirment dans la France de Louis XIV leur différence. À la lecture traditionnelle qui souligne la novation nordique tempérée par le goût classique, Jean Goldzink préfère insister sur la « structuration conceptuelle, brûlante d'enjeux idéologiques et méthodologiques d'échos non éteints ». Il y a encore davantage. M^{me} de Staël est un des penseurs magistraux de l'après-Révolution et tout particulièrement de l'après-Terreur. La violence révolutionnaire a provoqué en elle un traumatisme ineffaçable qui surgit dans d'autres œuvres critiques de ce volume. La Terreur est aussi un défi pour la raison, et même un obstacle pour cet esprit analytique qu'elle se refuse d'abandonner. Contrairement aux antiphilosophes qui relèvent la tête de Thermidor au Consulat, elle ne veut surtout pas interpréter sommairement la Terreur comme une conséquence des Lumières. Son espoir en un esprit critique, hérité de la philosophie du 18^e siècle, demeure en dépit des errances d'une rationalité desséchante dont elle condamne les excès. Ce faisant, elle irrite les partisans radicaux des deux bords. *De la littérature*, enfin, est aussi animé d'un souffle lyrique qui relève du courant sensible en vigueur au 18^e siècle, mais le dépasse aussi pour culminer dans l'exaltation d'une mélancolie et d'une ferveur littéraire, également théorisées comme des marques de la modernité. *De la littérature* a été très souvent commenté, mais d'autres lectures en tireront, sans doute encore, des significations nouvelles. Il faut lire et relire cette œuvre dans l'édition Champion, fruit d'un travail critique exemplaire.

DIDIER MASSEAU

Ludwig TIECK, « *La Barbe bleue* ». *Suivi des « Sept Femmes de Barbe-Bleue »*. Texte traduit de l'allemand, présenté et annoté par Alain MONTANDON, Paris, Garnier Frères, 2013, 272 p. [Littératures du monde, 7].

Ludwig Tieck (1773-1853) demeure présent dans la mémoire collective avant tout comme romantique, auteur de contes, dont les premiers, parus entre 1797 et 1802, précèdent

de quelques années ceux des frères Grimm (1812 et suiv.). Mais il est aussi, comme bien d'autres en son temps, auteurs de drames et de romans historiques à thématique volontiers médiévale. Cet authentique savant joint à son intérêt pour l'histoire, qu'illustre sa première pièce, *Karl von Berneck* (drame en 5 actes, 1793), une vive curiosité pour les traditions populaires, un terrain exploré peu de temps avant lui par Herder, Johann A. Musäus et Joh. H. Voß. C'est de ce double ancrage, dans l'érudition et dans l'écriture dramatique, que procèdent des pièces qui font de lui un des dramaturges allemands les plus originaux des dernières années du 18^e siècle : il écrit coup sur coup un *Chat botté* (*Der gestiefelte Kater*, 1797), *La Barbe bleue* (*Der Blaubart*, 1796), un *Petit Poucet* (*Leben und Taten des kleinen Thomas, genannt Däumchen*), qui sont des contes dramatiques, puis une tragédie, *Vie et mort du Petit chaperon rouge* (*Leben und Tod des kleinen Rotkäppchens*), suivie d'une « pièce historique en cinq actes », *Le monde renversé* (*Die verkehrte Welt*, 1798). Sauf dans cette dernière œuvre, directement inspirée d'un texte allemand de la fin du 17^e siècle, il donne à des sujets issus des contes de Perrault, dont vient de paraître la première traduction allemande (1790), une forme inspirée des *fiabe teatrali* de Carlo Gozzi, chez qui il a appris à dramatiser un conte. Cette filiation sera explicitement reconnue par August W. Schlegel, un des grands théoriciens du romantisme de la fin du 18^e siècle, et l'originalité de Tieck n'échappera pas non plus à Madame de Staël (*De l'Allemagne*, II^e partie, ch. 26). Saluée aussi par les théoriciens de l'esthétique, et montée pour la première fois en 1835, *La Barbe-Bleue* ne sombra jamais dans l'oubli.

Ce sujet a particulièrement retenu l'attention de Tieck, qui y est revenu à plusieurs reprises, très vite dans le second texte présenté ici par A. Montandon, une version marquée par un fort jeu stérnier avec le lecteur (« Rien de plus ordinaire qu'une histoire qui commence d'une manière fantasque », écrit Tieck) et où les commentaires de l'auteur occupent plus de place que les éléments narratifs. Ce pastiche de roman d'horreur, dont le titre cherche à « faire oriental » mais dont l'action se déroule dans l'Allemagne médiévale, relève d'une poétique du non-sens reposant sur la coexistence du sérieux et de la plaisanterie, que Tieck déclare « essentielle à [s]on être », variante tickienne de « l'ironie romantique », définie par F. Schlegel comme conscience claire de la « plénitude infinie du chaos ». La contradiction de l'être et de l'apparence, si chère à Tieck, trouve son expression dans la dialogicité structurelle de sa pensée, au point qu'il construit de nombreux passages de son récit sur un mode de dialogue théâtral, avec indications scéniques. Quelle que soit sa forme, dramatisée ou non, le conte tel que Tieck l'entend diffère fondamentalement du conte des frères Grimm et de la conception de ce genre dans « l'école historique » : il n'est pas pour lui l'expression d'une pensée archaïque, mais du mouvement même de la vie, un sens que les avant-gardes des années 1770 voyaient déjà à l'œuvre chez Shakespeare, à qui Tieck a consacré en 1793 un essai sur le « traitement du merveilleux ». Ce sont tous ces traits qui fondent l'originalité de Tieck, parfaitement reconnue à son époque, que relève A. Montandon dans sa brève (25 p.) mais élégante introduction qui insiste beaucoup sur la place de Tieck dans les théories qu'élaborent au début du 19^e siècle les frères Schlegel ou Karl Solger.

GÉRARD LAUDIN

VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, sous la direction de Bruno BERNARD, John RENWICK, Nicholas CRONK, Janet GODDEN. Texte et bibliographie établis par Henri DURANTON. Tome 4 : Chapitres 68-102 (Les Œuvres complètes de Voltaire 24) Oxford, Voltaire Foundation, 2011 ; t. 5 : Chapitres 103-129 (Les Œuvres complètes de Voltaire 25) Oxford, Voltaire Foundation, 2012, 633 + 511 p.

L'édition de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire, entamée en 2009 par la Voltaire Foundation d'Oxford sous la direction de Bruno Bernard, John Renwick, Nicholas Cronk et Janet Godden, progresse très régulièrement. Malgré l'immense tâche que constitue l'établissement du texte de Voltaire et de ses nombreuses variantes ainsi que la rédaction du commentaire très riche qui accompagne cette édition de prime importance,

les éditeurs ont réussi jusqu'à présent à en publier un volume chaque année. C'est ainsi qu'après les volumes dits « Tome 2 » et « Tome 3 », publiés respectivement en 2009 et en 2010 (le tome 1^{er} étant réservé à une introduction générale à l'œuvre censée clore cette entreprise éditoriale; voir mon compte rendu dans le numéro 44 de la revue *Dix-huitième siècle*, 2012, p. 684-686), ces deux dernières années, on a publié les volumes 4 et 5 de cet ouvrage majeur dans l'évolution de l'historiographie. Ces deux tomes regroupent respectivement les chapitres 68-102 et 103-129 de l'*Essai sur les mœurs*. Comme pour les tomes 2 et 3, l'établissement du texte de l'édition et de la bibliographie incombait à Henri Duranton dont on ne peut que féliciter la rigueur et la clarté de la présentation. Karen Chidwick était chargée du secrétariat de l'édition. Une vingtaine de collaborateurs ont formé l'équipe éditoriale du tome 4, chaque spécialiste ayant pris soin de commenter les chapitres qui entraient dans ses compétences, alors qu'on peut dénombrer quatorze collaborateurs pour le tome 5. Bruno Bernard, Karen Chidwick, Nicholas Cronk, Henri Duranton, Philippa Fauchoux, Janet Godden, Gianluigi Goggi, Gérard Laudin, Michel Mervaud, John Renwick et Françoise Tilkin ont collaboré aux deux volumes. Chaque tome est précédé d'une préface rédigée par un éminent spécialiste de la période : Philippe Contamine pour le volume 4, Peter Burke pour le volume 5. Dans les chapitres 68 à 102, Voltaire se penche sur l'histoire de l'Occident, de Constantinople et des Turcs aux 14^e et 15^e siècles. Outre les événements politico-militaires, l'histoire de l'Église occupe une place primordiale (le Grand schisme, les conciles, les hétérodoxies, etc.). Mais on notera surtout des chapitres très intéressants sur la culture et la société depuis le 13^e siècle, par exemple sur les « Mœurs, usages, commerce, richesses » (ch. 81), les « Sciences et beaux-arts » (ch. 82), les « Tailles et monnaies » (ch. 84), et sur les aspects les plus divers du régime féodal, y compris les tournois et les duels (ch. 99-100). Dans les chapitres 103 à 129, qui font l'objet du cinquième tome de la présente édition, Voltaire se consacre à l'âge de la Renaissance, qu'il n'écrivait pas encore avec un « r » majuscule, et de la Réforme. Après deux chapitres qui traitent chacun d'une minorité importante dans l'Europe moderne (d'abord les Juifs, ensuite les « Bohèmes » ou tsiganes), Voltaire aborde d'une manière détaillée les évolutions qui eurent lieu en Italie, le berceau de la première modernité. Outre Milan, Florence, Venise et Naples, ce sont notamment Rome et la papauté de Sixte IV à Léon X, pape au temps de Luther, qui retiennent l'attention de Voltaire, qui consacre aussi deux chapitres entiers à Savonarole ainsi qu'à Pic de la Mirandole. Dans son récit, l'Italie apparaît comme le berceau des beaux-arts, de l'architecture et de la littérature. Cela vaut aussi pour les États de l'Église et les papes dans lesquels, autour de 1500, Voltaire voit surtout les mécènes de l'art, des lettres et des sciences, sans négliger pour autant le non-respect de la morale chrétienne à la cour pontificale même. Cependant, il ne fait pas de ces vices des papes et des cardinaux le thème central de son récit (« Les crimes et les malheurs ont été de tous les temps, et il n'y a que quatre siècles pour les beaux-arts »; ch. 121, p. 302). La péninsule Apennine apparaît aussi comme le théâtre des guerres opposant les Valois aux Habsbourg. Voltaire retrace les guerres d'Italie menées par les rois de France de Charles VIII jusqu'à François I^{er}. Le deuxième théâtre majeur des affrontements politico-religieux au 16^e siècle est évidemment le Saint-Empire où Luther, en 1517, commence à publier ses thèses contre la Curie romaine et les articles de foi qu'elle propage, en particulier concernant les indulgences. Or, Voltaire se montre assez critique envers la Réforme. Après un chapitre analysant l'état du Saint-Empire aux 15^e et 16^e siècles, il aborde l'élection de Charles Quint à la tête de l'Empire, sa rivalité avec François I^{er}, sa politique et ses opérations militaires en Allemagne, en Europe et contre l'Empire ottoman. Du sommet de sa puissance dans le Saint-Empire, au lendemain de la bataille de Mühlberg, Voltaire suit son destin jusqu'à l'abdication du monarque, un événement tout aussi extraordinaire que le règne même de ce personnage de premier plan dans l'histoire de l'époque moderne. En revanche, Voltaire cherche à minimiser le rôle et le prestige d'une autre figure majeure du 16^e siècle, Luther, dont il suit le destin, comme celui de

Zwingli et de la Réforme protestante en Suisse, dans les derniers chapitres de ce volume. Dans cette partie de son ouvrage, l'auteur accorde également une attention particulière à l'Angleterre, à laquelle il consacre non seulement trois chapitres intégraux, mais aussi de larges parts d'autres chapitres. Sont également abordées la Russie et la Laponie. Parmi les passages les plus intéressants de ce volume, on notera le chapitre où Voltaire donne une « Idée générale du seizième siècle » (ch. 118) et surtout celui où il traite des « Usages des quinzième et seizième siècles, et de l'état des beaux-arts » (ch. 121). Comme pour les tomes 2 et 3, l'édition critique est établie sur la base des manuscrits et des différentes publications de l'ouvrage au cours du 18^e siècle jusqu'à l'édition des *Ceuvres complètes* en 70 volumes parue à Kehl de 1784 à 1789. C'est toujours l'édition dite « encadrée », corrigée par l'auteur même en 1775, qui fournit le texte principal. Cet état définitif de l'*Essai sur les mœurs* est accompagné de variantes notifiées entre le texte même et les notes de bas de page qui offrent le commentaire d'un spécialiste du sujet abordé dans le chapitre. Comme pour les volumes précédents, cette annotation est très riche et le plus souvent d'une très grande qualité. La première note de chaque chapitre, introduite par une astérisque, en constitue une sorte d'introduction et une présentation générale des thèmes et de l'intérêt du texte concerné. Outre les noms de personnes et les événements évoqués par Voltaire, ce commentaire, sous forme de notes de bas de page, est essentiel pour établir les sources utilisées par l'historien et que celui-ci ne nomme pas toujours dans son ouvrage, et surtout pour comprendre la manière dont cet auteur très original dans ses choix et dans ses jugements, malgré les nombreux emprunts qu'il fait à d'autres historiens, a utilisé et mis à profit ces sources en établissant son propre récit. C'est ainsi qu'on voit Voltaire puiser à de nombreuses reprises dans des ouvrages très répandus de son vivant, comme l'*Histoire de l'Empire* de Jean Heiss pour l'histoire allemande, tout en intégrant ces éléments dans une présentation tout à fait originale de son sujet. Cependant, les deux tomes publiés récemment montrent aussi les limites de l'historien-philosophe : une « façon trop sommaire et discontinue » d'évoquer les mondes germanique et ibérique, par exemple, ainsi que des « préjugé[s] idéologique[s] » (Ph. Contamine, préface du t. 4, p. xlii et p. xlv) qui exercent une influence tout aussi importante sur sa vision de la fin du Moyen Âge que sur la Réforme et les structures politiques du Saint-Empire aux 14^e-16^e siècles. D'ailleurs, il semble bien que Voltaire, historien offrant une image négative de la Réforme à laquelle il reproche son fanatisme, n'ait possédé aucun traité de Luther ni de Calvin (cf. P. Burke, préface du t. 5, p. xlv). Or, très certainement, l'importance de son ouvrage, marquant « une rupture avec la tradition » historiographique, découle de son « approche novatrice du passé » qui élargit notablement le panorama des sujets jugés dignes d'intérêt (*ibid.*, p. xlv). Quel historien, avant Voltaire, a accordé une si large place aux femmes ou à des phénomènes culturels comme la mode de porter des barbes ? Les éditeurs reproduisent également les notes de bas de page que Voltaire lui-même a ajoutées à son texte. En revanche, ils se sont délibérément gardés de « corriger » Voltaire sur la base de l'état actuel des connaissances. On ne peut que les féliciter de ce choix, car toute « mise à jour » risquerait de paraître démodée dans quelques décennies. Cependant, cette approche suppose un lecteur averti. Par exemple, nos connaissances sur le conclave d'Adrien VI ont beaucoup progressé depuis l'époque de Voltaire et par rapport aux sources auxquelles il a eu recours. Ainsi le lecteur risque-t-il d'aboutir à des conclusions assez peu compatibles avec l'état actuel des connaissances au sujet de l'influence exercée par Charles Quint sur son élection en partant du récit de Voltaire et du commentaire qui en établit les sources, sans indiquer toutefois les publications récentes sur ce pape. Néanmoins, force est de constater que les éditeurs ont opéré un choix clair et que des renvois aux recherches plus récentes risqueraient d'alourdir considérablement le commentaire déjà très étoffé et dense. Comme pour les volumes 2 et 3, l'on peut constater que l'édition a été établie avec un très grand soin et que les fautes typographiques, y compris dans les pièces liminaires et l'annotation, sont quasi inexistantes dans le tome 4, et sont très

peu nombreuses dans le tome 5. Il est très souhaitable que, dans les années qui viennent, cette très belle édition de l'*Essai sur les mœurs*, indispensable à tous les chercheurs travaillant sur le 18^e siècle ainsi que sur les sujets couverts par Voltaire, continue à progresser aussi rapidement et solidement.

GUIDO BRAUN

VOLTAIRE, *Œuvres complètes, Questions sur l'Encyclopédie*, vol. 42A (tome VI : Gargantua-Justice) 2011, 561 p., vol. 42B (tome VII : Langues-Prières), 2012, 541 p., et vol. 43 (tome VIII : Privilèges-Zoroastre), 2013, 623 p. sous la direction de Nicholas CRONK et Christiane MERVAUD, Oxford, Voltaire Foundation.

La publication importante (*DHS*, 2011, p. 753-755) des *Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs (QE)* constitue un travail exemplaire, non seulement dans la régularité mais dans la constance et le sérieux, et nous voici arrivés à la fin des articles. Dans tous les tomes, à la suite de l'apparat critique, un avant-propos rappelle le plan et les principes de l'édition, ainsi que les collaborateurs avec le détail de leur participation puis les références précises à l'édition de base choisie. Ils se terminent par la liste des ouvrages cités et un index minutieux notamment dans les références précises à l'*Encyclopédie*. Par ces informations claires, le livre est utile et la consultation très agréable. Puis entre les références et l'index : le grand texte de Voltaire.

Le tome 42A (50 articles), dédié à la mémoire de Madeline Barber, contient des articles de l'*Encyclopédie*, pour laquelle Voltaire en avait rédigés 44 (de E à I) et dont près de la moitié se situent dans ce créneau alphabétique. Une note fournit, au début de chaque article, le contexte, l'historique de la rédaction et de la publication avec un maximum de précisions. En général, les notes, comme par exemple pour l'article *De l'Histoire* (p. 195-259), identifient les similitudes et les différences avec l'*Encyclopédie* et les autres articles dans lesquels sont traités les mêmes objets et, bien entendu, avec les ouvrages comme *Le Pyrrhonisme de l'histoire*, etc. Il faut élargir l'histoire, aller aux faits. La définition est celle de Voltaire-encyclopédiste, ami de d'Alembert, qui cherche la certitude, rejette le miraculeux, le prodigieux, la « menteuse Grèce », les fables, et qui dénonce à quel point l'histoire est maltraitée par les « corbeaux de la littérature ». « Le monde est vieux, mais l'histoire est d'hier » écrit-il dans l'*Encyclopédie* et dans les *QE*. Certains articles, comme *Homme*, sont illustrés par le manuscrit autographe.

Le tome 42B (61 articles), dédié à la mémoire du voltairiste José-Michel Moureaux, s'il ne comporte plus d'articles issus de l'*Encyclopédie*, contient de grands thèmes avec *Langues, Liberté, Lois, Matière, Miracles, Monstres* (les références à Jacques Roger ne manquent pas), *Mouvement, Moïse, Nature, Nombre, Opinion, Passions, Philosophie, Politique*, etc. Il n'y a pas « Optimisme »... *Candide* (1759) avait suffi à l'auteur! Les notes, même si elles se réfèrent à l'*Encyclopédie* tout au long des tomes 38 à 43, ciblent les nombreux articles présents dans le *Dictionnaire philosophique*. *Matière* est un dialogue avec un philosophe, comme *Génération, Mission* ou *Nature* qui porte le voile d'Isis, ou encore dans le tome suivant *Puissance, Ravallac* et *Vertu*. Après *Métaphysique*, où une fois encore l'opposition à Spinoza, romancier de l'esprit, est très nette, Voltaire commence *Miracles* par ce qui pourrait bien constituer l'objet des *QE* : « Définissez les termes, vous-dis-je, ou jamais nous nous entendrons. »

Le tome 43, avec 64 articles, termine les *QE*. Signalons brièvement que *Puissance* comprend deux articles, qu'il y a les articles *Religion* (p. 128-143) et *Superstition* (p. 301-320, illustré) puis un dernier article insolite *Rétractation nécessaire d'un des auteurs des QE* qui devrait être au pluriel. Il y a deux rétractations. L'une, d'ordre scientifique, où Voltaire se reprend d'avoir un jour coupé les têtes de limaces. « La nature est art » et les philosophes devraient en tirer des conclusions. L'autre est d'ordre moral et concerne l'article *Justice*. Plus sérieux, il dénonce une fausse accusation, « un carnage commis par fanatisme ». Et voilà le dernier mot des *QE*! Enfin, avant la liste des ouvrages et l'index, N. Cronk a

judicieusement inséré en Annexe deux textes. Le premier est la *Déclaration des amateurs, questionneurs, et douteurs, qui se sont amusés à faire aux savants les questions ci-dessus en neuf volumes*. C'est une anticipation sur les critiques à venir. Le second, *De l'Encyclopédie*, consiste dans une facétie critique vis-à-vis de l'État qui n'a su ni comprendre ni tirer profit de l'*Encyclopédie*. On doit insister sur l'aspect inédit de ces volumes – enfin disponibles, même en ligne grâce à ARTFL (artfl-project.uchicago.edu/tout-voltaire) – et sur la perfection rare de l'édition. Dalembertienne, je me permettrai une parenthèse vis-à-vis, non pas de cette édition majeure et maintenant incontournable, mais de la Voltaire Foundation qui, comme de nombreux éditeurs ne connaissant pas les règles françaises, a modifié dans toutes ses publications l'orthographe de d'Alembert, alors que celui de d'Argental (p. 549), par exemple, est conservé. C'est modifier la place d'un auteur dans l'ordre alphabétique et participer à une confusion, alors que les directeurs de l'édition font ici preuve du plus profond respect pour les textes et leurs auteurs. Il reste à saluer cette entreprise qui ouvre de nouveaux champs de recherche, et à attendre le tome 37 de l'Introduction et de la description des éditions, pour achever cette édition dont la valeur scientifique n'a d'égalé que l'écriture grandiose de Voltaire.

MARTINE GROULT

VOLTAIRE, *Ceuvres complètes*, 60c, « Writings of 1766 (I) », Voltaire Foundation, Oxford, 2013, Nicholas Cronk (dir.), 354 p.

Ce volume des *Ceuvres complètes* de Voltaire rassemble un groupe d'écrits publiés en 1766. Comme le rappelle Graham Gargett dans la préface, cette année est pour le patriarce celle de nombreux défis. Préoccupé par l'affaire Sirven, bouleversé par l'exécution du chevalier de La Barre et de Lally-Tollendal, Voltaire entre en conflit avec les pasteurs genevois, après la publication de l'article GENÈVE dans l'*Encyclopédie*. Durant l'été, il caresse le rêve, rapidement abandonné, de constituer à Clèves en Westphalie un front uni de philosophes pouvant penser et publier librement. Ces tumultes et ces drames judiciaires mettent Voltaire hors de lui et l'incitent à ferrailler contre ceux qu'il perçoit comme des ennemis médiocres, menant certes un combat d'arrière-garde, mais toujours prêts à mordre et à lever des obstacles insupportables, entravant la marche glorieuse vers la Vérité. Ce volume contient des écrits multiples : poèmes, simples lettres ou pamphlets plus élaborés, souvent d'une extrême violence, dans lesquels Voltaire vise à terrasser l'ennemi de manière définitive. Parce qu'il apparaît comme un traître à la cause philosophique, Jean-Jacques Rousseau est exécuté dans une *Lettre de Monsieur de Voltaire au docteur Pansophe*, occasion pour l'auteur de rappeler sa profession de foi : « J'adore un Dieu créateur, intelligent, vengeur et rémunérateur, un Dieu universel et non celui d'une telle nation, d'une telle province, ou d'une telle secte. » Dans une *Lettre curieuse de Monsieur Robert Covelle, célèbre citoyen de Genève*, Voltaire se déchaîne contre le pasteur et théologien Joseph Vernet, en multipliant les grivoiseries pour dénoncer l'hypocrisie d'un théologien voulant passer pour libéral en privé, alors qu'il afficherait en public une orthodoxie de bon aloi. Un *Éloge de l'hypocrisie*, une pièce versifiée, est encore plus violente. Vernet est cette fois moqué pour son « œil de porc » et pour « un cou jauni sur un moignon penché ». Cette satire fut d'abord adressée sous forme manuscrite à certains destinataires de la *Correspondance littéraire*, avant d'être publiée à la suite du chapitre 25 des *Honnêtetés littéraires*. Ce volume témoigne aussi des stratégies éditoriales de Voltaire, parfois contrecarrées par des éditeurs peu scrupuleux, comme ces *Lettres secrètes*, publiées en Hollande sans son autorisation. Ce qui le conduit à écrire un *Appel au public contre un recueil de prétendues lettres de Monsieur de Voltaire* : « Le devoir des journalistes ne se borne pas à rendre un hommage public aux grands hommes qui illustrent ce siècle ; ils doivent encore s'élever contre l'imposture, qui cherche à déprimer les talents les plus marqués, ou tout au moins à troubler le repos philosophique des hommes les plus célèbres ». Conflit avec certains éditeurs, avec les adversaires religieux, avec Rousseau, le

traître à « la cause sacrée » de la philosophie, cette guerre continuelle, obsédante, harassante, menée sur plusieurs fronts à la fois, fait parfois oublier à Voltaire toute mesure. Il couvre alors des mêmes injures Jean-Jacques, l'évêque Jean-Georges Lefranc de Pompignan ou Jacob Vernet, le digne pasteur de Genève, dans des écrits qu'il ne revendique pas toujours comme siens. Ce volume présente aussi des découvertes : une approbation de l'*Éloge de Louis, dauphin de France* par Thomas, (*Petit commentaire de l'ignorant sur l'Éloge du dauphin de France, composé par M. Thomas*). Comme le note Jean Dagen, cet écrit n'a pas provoqué de jugements critiques « au point qu'il n'est cité ni dans *La Religion de Voltaire*, ni dans *Voltaire en son temps* ». Une telle intervention, de la part de Voltaire, peut surprendre à plus d'un titre. Thomas n'avait-il pas publié anonymement en 1756 un écrit nettement antiphilosophique, les *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poème de la Religion naturelle*, où il critiquait, il est vrai, avec prudence, le déisme voltairien ? De surcroît le dauphin est souvent passé pour un protecteur des dévots antiphilosophes, mais Voltaire a soin de rappeler, pour l'amplifier, le cri du fils de Louis XV : « Ne persécutons pas. » Il est une constante de sa conduite dans cette guerre incessante contre ses adversaires religieux, que les responsables éditoriaux soulignent avec pertinence : le patriarche vise à montrer que ses confrères philosophes sont des gens respectables, accueillis par les grands de ce monde, alors que les dévots qui les poursuivent de leur hargne sont de misérables folliculaires ou des régents de collège, sans entregent ni hauteur. Saluons le travail éditorial exemplaire de cet ouvrage qui éclaire plusieurs textes sous un jour nouveau.

DIDIER MASSEAU

Helen Maria WILLIAMS, *A Tour in Switzerland*, éd. Patrick Vincent et Florence Widmer-Schnyder, Genève, Éditions Slatkine, 2011, 494 p.

En 1790, Helen Maria Williams, qui appartenait aux cercles politiques radicaux de Londres, vint en France, enthousiasmée par la Révolution : elle tint à Paris un salon où beaucoup de girondins et de sympathisants britanniques et américains de la Révolution se retrouvaient ; elle ne quitta plus guère le Continent ensuite. La série des *Letters from France*, qui permit aux Britanniques de suivre les événements de la Révolution française, est beaucoup plus connue que l'ouvrage présenté ici, mais ce dernier est bienvenu, malgré le fait que Williams s'inspira fortement des écrits d'autres auteurs sur la Suisse pour le rédiger. Les éditeurs scientifiques du volume pensent que le récit de voyage de Williams, publié en 1798, avait un but politique, qui n'a jamais été vraiment élucidé, même si, à l'évidence, l'auteur était favorable à la politique expansionniste de la France. Elle décrit les contrées qu'elle traversa entre juin et décembre 1794 mais évoque aussi beaucoup la situation en France, qu'elle connaissait mieux. À la parution de l'ouvrage, la critique s'intéressa surtout aux descriptions de paysages naturels, tout en reconnaissant que ce n'était pas là l'essentiel, mais les idées politiques de Williams irritaient, tandis que sa sensibilité pré-romantique au pittoresque et au sublime plaisait.

Le texte est contextualisé de manière précise dans l'introduction, l'annotation du texte, abondante, est parfois approximative, mais dans l'ensemble fort utile.

ISABELLE BOUR

REVUES ET FASCICULES

Das Achtzehnte Jahrhundert. Zeitschrift der Deutschen Gesellschaft für die Erforschung des achtzehnten Jahrhunderts. *Aufklärung und Hofkultur in Dresden*. Jahrgang 37. Heft 2. Wolfenbüttel, Wallstein Verlag, 2013, 160 p.

1763 est assurément une coupure essentielle dans l'histoire de Dresde (et de la Saxe) : mort d'Auguste III et de son ministre Brühl, fin de l'union personnelle avec la Pologne, fin également de la guerre de Sept Ans au terme de laquelle la ville, partiellement détruite,

perdit 29 % de sa population. En amont, la Dresde baroque de Pöppelmann et Permoser, immortalisée par Canaletto le Jeune, une *Residenzstadt* juste derrière Vienne, Berlin et Hambourg, une cour brillante, les fêtes de 1719 pour le mariage du futur Auguste III avec la fille de l'empereur Joseph 1^{er}... ; après, parallèlement à la reconstruction, l'affirmation de l'*Aufklärung* sous des souverains éclairés, Frédéric-Christian disparu au bout de quelques mois, sa veuve Maria-Antonia, une Willersbach poétesse, compositeur et aussi tête politique, dont les portraits illustrent ses qualités de savante princesse, son frère le régent Xavier de Saxe. Les huit articles démontrent ce qu'il y a de factice dans cette opposition et mettent en avant la continuité entre les deux périodes tant au plan matériel que spirituel et intellectuel. L'Académie minière de Freiberg, ouverte en 1765 pour former des administrateurs, a été précédée en 1702 par une caisse pour attribuer des bourses à de futurs ouvriers qualifiés. La tolérance consécutive à l'accession de l'Électeur luthérien (et sa conversion au catholicisme) au trône de Pologne, étendue aux juifs, l'enseignement à Leipzig du droit naturel... n'ont pas attendu le derniers tiers du siècle. Winckelmann est aussi un pont ; entre 1748 et 1755, il a vécu dans la Dresde baroque et surtout a été bibliothécaire du comte Büнау à Nöthnitz ; ses notes de lecture des Anglais (Wotton, Gordon, Bolingbroke) permettent de suivre la genèse, entre ses *Gedanken über die Nachahmung der griechische Werke* (1755) et sa *Geschichte der Kunst des Altertums* (1764), d'une catégorie clé de sa théorie artistique, le lien entre la liberté politique et le développement des arts. Avec Winckelmann, nous sommes aussi au cœur du grand débat sur l'utilité ou l'inutilité de l'ornementation baroque et rococo et des allégories, sur l'imitation de la nature, la liberté et la fantaisie de l'artiste. Winckelmann ne fut pas le seul historien d'art saxon ; Christian Ludwig von Hagedorn, diplomate puis directeur général des collections d'art de Dresde, fut aussi un fondateur de la littérature artistique des Lumières et lu par Diderot. La critique d'art française (La Font de Saint-Yenne) inspira les Saxons qui s'en émancipèrent rapidement, tant dans le lexique que les objectifs poursuivis, comme le prouvent les comptes rendus dans la presse (*Neue Bibliothek, Deutsches Museum*) des expositions des Beaux-Arts à Dresde depuis 1764. Au total, un éclairage bienvenu qui remet en question des catégories traditionnellement opposées, la culture de cour et les Lumières.

CLAUDE MICHAUD

Diderot Studies, tome 23, Genève, Droz, 2013, éd. Thierry Belleguic, 349 p.

Ce volume de mise au point, aussi pointu que modeste, sur les derniers volumes d'écrits politiques (XXI, XXII, XXVI) et de correspondance (XXVIII-XXXII) à paraître chez Herman dans les *Œuvres complètes* de Diderot constitue un bilan de recherches comme on aimerait en trouver plus souvent. Impulsé par Georges Dulac, dont la rigueur scientifique n'est plus à démontrer et qui présente ici les *Mélanges philosophiques pour Catherine II* et les *Observations sur le Nakaz*, il bénéficie également, pour la période russe, de l'expertise de Sergueï Karp (sur les questionnaires de Diderot au sujet de la Russie) et de Catherine Volpilhac-Auger (sur les *Principes de politique des souverains*, autrement appelés *Notes écrites à la marge de Tacite*). Il apparaît toutefois, au fil des passionnantes investigations des collaborateurs du volume, que la distinction du domaine russe n'a d'autre valeur que méthodologique, tant il est vrai, comme le signale G. Dulac, que « le cas de la Russie permet à Diderot de formuler de manière concrète et énergique certaines idées majeures, qu'il aime associer à des perspectives d'avenir, quelle que soit la sévérité de certains constats » (p. 133). Les articles de Gianluigi Goggi (sur le *Discours d'un philosophe à un roi* et sur l'*Histoire des deux Indes*) entrent ainsi en résonance avec les précédents, de même que celui d'Annie Angremy et de Didier Kahn sur la nouvelle édition de la correspondance de Diderot, qui enrichit notre connaissance des rapports de Diderot avec la Russie.

Ce n'est pas le moindre intérêt du présent volume, en effet, que d'articuler l'interprétation des œuvres de Diderot à leur datation et à la comparaison des manuscrits. Le sens d'un

texte tel que le *Discours d'un philosophe*, par exemple, peut varier considérablement, selon que l'on situe sa composition au moment où Diderot rédige la *Refutation de l'Homme* et le *Plan d'une université*, comme le faisait J. Assézat, ou à l'ouverture en 1770 de l'Assemblée du clergé, comme le pense G. Goggi (p.17). Bien plus, l'établissement du texte et les choix éditoriaux qu'il implique, en faisant ressortir les intentions de Diderot, placent, de manière éclairante, le lecteur au cœur de sa réflexion philosophique. Au passage, sont dissipées un certain nombre d'idées reçues, sur la volonté réelle du philosophe de « convertir » la tsarine, ou encore sur l'ambiguïté des *Principes de politique*, plus enrichissante que préjudiciable pour l'œuvre selon C. Volpilhac-Auger. Cela ne signifie pas, loin de là, que tous les problèmes posés par les textes à paraître soient résolus. Les hypothèses proposées par S. Karp pour expliquer que les réponses de Laxman aux questions de Diderot ne lui aient pas été communiquées par l'Académie des sciences le montrent, ainsi que les difficultés rencontrées par les éditeurs de la correspondance pour tenir un compte rigoureux des lettres de Sophie. Ce sont toutes ces questions, et bien d'autres, que posent avec pertinence et examinent avec une attention scrupuleuse les auteurs de ce volume anticipateur qui donne l'eau à la bouche du lecteur, dans l'attente de la publication des derniers volumes des *Cœuvres complètes* de Diderot.

Le volume s'achève par de très intéressants *varia*. Jean-Pierre Cléro traite du jeu de l'imagination et de la fiction chez Hume, Bentham et Diderot. Claire Fauvergue met au jour le rôle joué par le leibnizianisme dans les articles d'histoire de la philosophie de Diderot dans l'*Encyclopédie*. Laurence Marie montre comment, dans le *Paradoxe sur le comédien*, Diderot s'appuie sur le jeu du comédien pour approfondir sa réflexion sur les rapports entre la nature et l'art, l'œuvre et le spectateur.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Études dix-huitiémistes dans les Balkans. Lectures de Jean-Jacques Rousseau aux 19^e-20^e siècles, volume dirigé par R. ZAJMOVA, *Études balkaniques* (Sofia) 1/2013, 139 p.

Ce volume spécial de la revue *Études balkaniques* (Sofia) est consacré au 300^e anniversaire du philosophe et écrivain genevois Jean-Jacques Rousseau. La *Société bulgare d'Étude du Dix-Huitième Siècle* (SBEDHS), le *Séminaire d'étude du 18^e siècle* et l'*Institut d'Études balkaniques & Centre de Thracologie* ont attiré l'attention des chercheurs des pays balkaniques, de France et de Suisse par le titre : « Lectures de Jean-Jacques Rousseau aux 19^e-20^e siècles ». Ainsi, une panoplie de thèmes sur la pédagogie, la philosophie, la littérature, les médias et l'art a été présentée pour rendre hommage à Rousseau à travers les différentes pratiques de réception, de traduction et d'adaptation de ses idées dans les Balkans et en Russie.

Les contributions dans ce volume offrent un panorama des différentes images de Rousseau, très diverses et parfois contradictoires, mais toujours originales et actuelles. On y retrouve le thème de l'homme et la nature, le conflit entre l'homme et le citoyen, l'idée du bonheur et les effets du *Contrat social* dans le Sud-Est européen au cours de son histoire effervescente. Grand rénovateur de la pensée pédagogique et politique, Rousseau accompagne les quêtes prérévolutionnaires des intellectuels dans cette aire géographique pendant la seconde moitié du 19^e siècle. La lecture et relecture de Rousseau dans ce recueil de textes révèle la manière dont les sociétés postérieures intègrent ses déclarations politiques, ses modèles narratifs, son apologie de la puissance du sentiment humain. Cet homme rêveur et sentimental a eu un impact remarquable sur les littératures et les cultures nationales (voir par ex. « Rousseau romancier dans la Russie des Lumières », « La Réception de Rousseau en Grèce », « Reflets de J.-J. Rousseau dans la culture roumaine moderne », « J.-J. Rousseau en Bulgarie », etc.). Sa plume a suscité des imitations, des interprétations, des polémiques ardentes, concernant le droit naturel, l'égalité des sexes, le problème de la civilisation (« J.-J. Rousseau à la lumière des discussions des Bulgares sur l'éducation des femmes », « *Émile* ou l'éducation dans le contexte de la presse osmano-turque », « La poésie bachique bulgare du 19^e siècle à travers le prisme des *Discours* de J.-J. Rousseau »). La primauté des affects, la revendication de l'émotif, le triomphe

de l'individualité, font de Rousseau le grand précurseur de la modernité et de l'expression du « moi » par la littérature et la philosophie (dans des articles comme « *Les Promenades* de Rousseau: espaces de la subjectivité, décors de l'écriture » ou « L'Idée de bonheur chez Rousseau »). Autant de thèmes qui font de Rousseau notre contemporain.

MARGARITA SERAFIMOVA

La Lettre clandestine 21/2013. Déismes et déistes à l'Âge classique, Paris, Classiques Garnier, 2013, 594 p.

Ce numéro thématique recueille les actes d'un colloque de la Sorbonne qui célébrait à la fois, en juin 2012, les vingt ans de la revue et le centenaire de l'article pionnier de la *RHLF* où Gustave Lanson signalait l'importance des manuscrits clandestins dans toute une 'première' diffusion des Lumières. Antony McKenna, qui était, avec Mme Artigas-Mentant, un des deux maîtres d'œuvre de l'événement, estimait, dans son discours de clôture, que l'anniversaire avait « été dignement célébré » (p. 291) ; on ne peut, au vu des textes ici réunis, que lui donner raison.

Les pluriels du titre indiquent d'emblée le parti pris essentiel d'une série qui cherche moins à proposer une quelconque interprétation globale de son objet qu'à en jalonner, du *Colloquium Heptaplomeres* de Jean Bodin à l'aube de la Révolution, l'extraordinaire diversité. On y découvre ainsi un foisonnement intellectuel qui déborde de toutes parts l'image un peu exsangue du déisme qui traîne toujours dans bon nombre de manuels.

Gianni Paganini montre d'abord comment Jean Bodin appartient, en sa fin du 16^e siècle, à une préhistoire déjà assez caractérisée du déisme, qu'il anticipe en privilégiant, dans l'Ancien Testament, le pacte noachique sur l'alliance avec Abraham : celui-ci concernerait le seul peuple juif, le premier définirait une religion plus dépouillée et à l'usage de l'humanité tout entière. Le dialogue paraît plus hétérodoxe encore quand il ajoute mine de rien que, des grandes religions monothéistes, l'Islam serait sans doute le plus proche de cette religion universelle. Le 17^e siècle donne lieu à quatre essais ; Isabelle Moreau, pour nous contenter de ce seul exemple, rappelle utilement que la préhistoire du déisme est écrite aussi par des voyageurs comme Bernier ou Malherbe. L'un et l'autre s'intéressent en effet longuement à une pratique politique du déisme (le terme y figure désormais en toutes lettres), qu'ils prétendent découvrir pour leur part, au prix de quelques illusions d'optique, chez le Grand Moghol Akbar. Le grand empereur des Indes ressemble d'avance à ses homologues de la Chine des Philosophes.

Mais c'est bien sûr le 18^e siècle qui se taille, avec dix études, la part du lion. Maria Susanna Seguin découvre quelques ressemblances frappantes entre les *Difficultés sur la religion* et la *Profession de foi du Vicaire savoyard* ; elle conclut prudemment qu'il est certes très possible que Jean-Jacques ait pu lire le manuscrit de Challe, mais que rien n'oblige à faire une telle hypothèse puisque le contexte intellectuel des deux textes pouvait suffire à y amener ces échos. Marie- Hélène Cotoni s'intéresse de son côté à la polémique du Citoyen contre « les modernes matérialistes » et démontre surtout qu'il se laissait aller en ce domaine à quelques amalgames assez malveillants ; on savait, mais il n'est pas inutile de le répéter de temps en temps, que Jean-Jacques n'est pas toujours admirable...

Jean Dagen se demande « quel besoin Voltaire [avait] de Dieu ». Son essai fort substantiel – et du coup un peu touffu – s'intéresse surtout aux écrits de Ferney et souligne notamment leur enracinement essentiel dans la tradition stoïcienne, où Cicéron serait son principal maître à penser. Jean Dagen se défend dans son premier paragraphe de prétendre contester les études classiques de René Pomeau sur ce sujet ; il n'en constate pas moins que le Dieu de Voltaire ne satisfait à aucun besoin intime, ni surtout « à quelque élan mystique » (p. 216) et qu'il aiderait seulement, sans être lui-même « ni transcendant, ni immatériel, ni, à plus forte raison, personnel » (p. 220), à dire la nécessaire soumission à ordre du monde rationnel sur lequel Voltaire s'aligne en s'interdisant toutes envolées imaginaires. Soit donc

un Être Suprême qui serait « suprême sans être » (p. 226) ; la formule résume brillamment tout un pan de la recherche voltairienne récente, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle retouche à son tour bien des images reçues.

Gerhardt Stenger s'attaque, dans sa contribution sur Diderot, à un problème plus ponctuel. Il démontre que le bref essai sur *La suffisance de la religion naturelle*, qui passait jusqu'ici pour une œuvre de jeunesse de Diderot, risque d'avoir été rédigé seulement en 1769, à la veille de sa première publication. La démonstration de Stenger se base, comme il se devait, sur tout un jeu de détails textuels et d'échos possibles qu'il n'est donc pas question de résumer ; elle aboutit à la conclusion que Diderot aurait accepté de rédiger, pour un *Recueil philosophique* (1770) de Naigeon, quelques pages qui pussent passer pour un inédit de Vauvenargues et où il se serait aligné du coup sur des positions qui n'avaient jamais été les siennes.

Les deux contributions qui suivent, et sur lesquelles je terminerai, prospectent des paysages plutôt inexplorés. Péter Blazès fait le point sur toute une réception hongroise de la critique éclairée de la Bible. Comme elle n'avait guère retenu l'attention que de quelques dix-huitiémistes hongrois, qui en discutaient tout naturellement dans leur langue maternelle, le tour d'horizon ici proposé comble une lacune. Nicolas Brucker nous ramène pour sa part en France, où il redécouvre pour sa part ces oubliés de l'histoire que sont les apologistes chrétiens de la seconde moitié du 18^e siècle. Ceux-ci ont certes fini par perdre plutôt leur bataille ; ils y auront toujours mis une belle inventivité, qui leur aura permis de jouer habilement des dissensions internes du camp philosophique, voire de frayer à l'occasion les voies d'un christianisme modernisé. Et on peut savourer aussi le joli paradoxe qui reproche aux Philosophes de préconiser une prétendue religion naturelle qu'aucun peuple connu n'a jamais réellement professée et qui risque donc de n'être qu'une vue de l'esprit ; les élucubrations chimériques ne sont pas toujours du côté où on les attendait !

Tout cela fait assurément, et dans la meilleure acception du terme, de la très belle *histoire des idées*. On peut regretter au plus qu'aucun article, dans cet ensemble impressionnant, n'aborde de front la question des rapports du déisme avec le retrait global du sacré qui caractérise notre monde moderne. Si le christianisme est, selon la thèse bien connue de Marcel Gauchet, une religion de la sortie du sacré, cela pourrait valoir *a fortiori* pour la leçon des Philosophes. En deçà ou au-delà de leurs divergences, Voltaire et les siens ont somme toute défini la dernière en date des (grandes) religions ; la préoccupation – parfaitement légitime – de découvrir sa richesse intrinsèque ne devait pas forcément empêcher d'interroger aussi sa position charnière dans l'histoire globale des religions.

PAUL PELCKMANS

Orages, n° 12, « Sexes en révolution », Florence LOTTERIE et Pierre FRANTZ (dir.), mars 2013, 312 p., 12 ill.

Le « dossier » de ce volume porte sur la difficile définition des « genres », surtout pendant la période révolutionnaire ; les études, nous dit la présentation, « travaillent des zones de frottement sur l'identité sexuelle ». Il s'agit donc de déviances, généralisées dans le cadre du *Dictionnaire des Vies privées* (Olivier Ferret), ou dans un cas particulier d'échec du « conjugalisme » (Anne Verjus). Les prostituées se justifient pour sortir de prison (Clyde Plumauzille) ; la valse est dénoncée par les hygiénistes (Elisabeth Claire). Mais le théâtre joue à travestir les femmes, un vrai « travail de sape idéologique » (Françoise Le Borgne). Deux documents médicaux tout à fait fascinants étudient des cas de transsexualité ou d'hermaphrodisme.

La suite du volume offre deux autres inédits, accompagnés de commentaires très riches : un « Journal de deuil » de Madame de Genlis en 1788 (Philippe Lejeune), et la première version du dénouement de *Caius Gracchus* de Marie-Joseph Chénier en 1792, la version jouée et non celle imprimée en 1793 (Gauthier Ambrus), ainsi qu'un rapide relevé

de la présence des femmes poètes dans l'*Almanach des Muses* de la prise de la Bastille à Thermidor (Jean-Noël Pascal).

Lieu de rencontre des siècles et des disciplines, *Orages* continue son beau travail de découvertes et de réévaluations. On peut désormais accéder au site <<http://www.orages.en>>.

MARTINE DE ROUGEMONT

Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie, n° 46, 2011, 330 p.

Ce quarante-sixième volume des *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie* atteste s'il était besoin la vitalité de cette revue annuelle. Le présent volume obéit à une distribution usuelle, avec une première section thématique consacrée cette fois à la *Lettre sur les sourds et les muets*, une seconde contenant des *Varia* et une troisième proposant de substantielles recensions d'ouvrage récemment parus. La *Lettre sur les sourds et les muets* est à coup sûr l'essai le plus labyrinthique de Diderot, celui dont l'objet se laisse le plus difficilement cerner, au point qu'elle figure tantôt sous la rubrique Philosophie, tantôt sous la rubrique Esthétique dans les diverses éditions plus ou moins complètes actuellement proposées au public. Pour faire le tour de ce monstre littéraire, les éditeurs ont donc choisi de multiplier les angles d'attaque que se répartissent sept contributeurs, en fonction de leurs centres d'intérêt et de leurs compétences particulières. C'est ainsi que la question initiale de l'inversion grammaticale est abordée au double plan philologique et philosophique par Stéphane Pujol, avant d'être traitée selon les procédures de la linguistique pragmatique par Caroline Mellet. La notion énigmatique de Hiéroglyphe fait quant à elle l'objet d'une double investigation, littéraire sous la plume de Marie Leca-Tsiomis qui voit en Diderot un précurseur de la prose poétique, esthétique-philosophique sous celle de Pierre Chartier, qui la met en relation avec la notion elle-même complexe et transversale de pantomime. Julien Dubruque réfère la *Lettre* non seulement à la théorie mais à la pratique musicale de son auteur, dont il révèle au passage une partition d'opéra, tandis qu'Elisabeth Lavezzi analyse dans la *Lettre* les passages relatifs à la peinture. Enfin Jacques Berchtold explore la piste toujours fertile du dialogue sous-jacent avec Rousseau dans l'écriture diderotienne. La section des *varia* fait la part belle (trois articles) au co-directeur de l'*Encyclopédie* et propose en outre une lecture des *Bijoux indiscrets* sous la figure d'un « Mangogul odyséen ». Face à ces lectures foisonnantes, force est de conclure par une banalité : la *Lettre sur les sourds et les muets* est assurément mieux connue, sans que son exégèse soit épuisée, loin s'en faut.

PIERRE HARTMANN

Recueil d'Études sur l'Encyclopédie et les Lumières, n°1 et 2, 2012, 2013, Société d'Études sur l'Encyclopédie, Tokyo.

Saluons la parution d'une nouvelle revue dix-huitième qui nous vient du Japon : les deux premiers numéros de *REEL, Recueil d'études sur l'Encyclopédie et les Lumières*, œuvre de la Société japonaise d'études sur l'*Encyclopédie*. Le premier numéro, publié en mars 2012, contient, outre les résultats de la recherche sur les métadonnées de l'*Encyclopédie*, menée depuis plusieurs années à l'Université Keio par Yoichi Sumi et son équipe, diverses études sur Diderot, sur la marqueterie encyclopédique et l'entrecroisement de ses sources : celle de Motoichi Terada, fait découvrir le circuit opéré par l'*Histoire et Mémoires de l'Académie Royales des Sciences* de Paris, via la traduction qu'en fit Chambers ; Tatsuo Hemmi analyse avec finesse et rigueur « Les références implicites dans le supplément éditorial de l'article ÂME de Diderot » ; Yamato Saito, dans « Rameau comme ramage : une généalogie oblique dans la *Satire seconde* de Diderot », lit la *Satire Seconde* comme une réflexion généalogique sur l'authenticité du talent. La suite des études étant en japonais, langue que j'ignore, hélas, je dois me contenter d'en donner les titres : « Pour la réorganisation du monde : étude sur la contribution du *Dictionnaire universel de commerce* à la nomenclature de l'*Encyclopédie* » de Ryuji Kojima ; « À la recherche des sources des articles géographi-

ques de l'*Encyclopédie* : usage de quatre dictionnaires par Diderot (*Dictionnaire géographique portatif* (1749) de François-Léopold Vosgien, les *Dictionnaires* de Trévoux (1743), de Moréri (1732) et de Savary (1748) », par Takeshi Koseki ; « Buffon et Diderot dans l'article ANIMAL de l'*Encyclopédie* », de Kantaro Ohashi ; « Sur le paysage métaphorique dans *Le Neveu de Rameau* et l'article ENCYCLOPÉDIE de Diderot » par Kurato Hasegawa ; « La chimie de Rouelle, l'intermédiaire entre la chimie mécaniste et la chimie des encyclopédistes » de Fumie Kawamura ; « La lutte des philosophes pour la chimie au 18^e siècle », de Masashi Fuchida ; « Paradoxe de la nature artificielle chez J.-J. Rousseau : entre "instinct" et "habitude" », de Nozomi Orikata ; « Cercles littéraires et publications culinaires : rencontres autour du discours gastronomique », de Chikako Hashimoto, et enfin, de Sakurako Inoué : « L'histoire naturelle et les descriptions des animaux dans *Les Mois* (1779) de Roucher et dans *Trois Règnes de la nature* (1808) de Delille ». Ces titres, au moins, nous disent la variété des études offertes dans ce recueil.

Au second numéro, paru en mars 2013, ont participé des chercheurs japonais et français, réunis à Tokyo, lors du colloque sur l'*Encyclopédie* organisé en septembre 2012, par l'infatigable Yoichi Sumi à l'université Keio – colloque qui a commencé par une séance d'échanges sur les métadonnées encyclopédiques – et auquel ont participé certains des meilleurs spécialistes japonais du 18^e siècle européen. Les textes publiés dans ce n^o de REEL sont en français. Sur l'*Encyclopédie*, le n^o offre des études éminemment variées dans leurs angles d'approche et leurs thèmes : sa descendance contradictoire d'abord, avec l'étude passionnante, et à suivre, des annotations catholiques insérées dans les Encyclopédies toscanes (Y. Sumi), sa postérité immédiate, avec la révélation, capitale, de Haller comme véritable « encyclopédiste » dans le « Supplément » de l'*Encyclopédie* (M. Terada) ; des gros plans sur certains articles, permettant d'en révéler l'ordre sourd : ainsi de la temporalité diderotienne grâce à la lecture croisée de l'apologiste Gerdil et de l'article ÂME (T. Hemmi), ou l'ordre complexe, en interrogeant « l'invention » dans l'analyse d'ABAQUE et de FIGURE DE LA TERRE (I. Passeron), voire, à travers la fine marqueterie qui compose l'article FLEUVE, le surgissement de l'apport dalembertien (A. Guilbaud). L'ensemble des études traitent de la « manufacture encyclopédique », qu'il s'agisse des usages dalembertiens du dictionnaire de Chambers, notamment la pratique du « traduit-collé » (H. Ida), des récits de voyage comme matière géographique (T. Koseki) qui fait découvrir le rôle du *Recueil* de CL.-F. Lambert, de la fréquence d'emploi du *Dictionnaire* de Savary dans l'*Encyclopédie* (R. Kojima), de la « philosophie de l'emprunt », celle de Jaucourt traitant de l'Histoire de l'Espagne (O. Ferret), de l'environnement encyclopédique et du rôle des dénis idéologiques dans la recherche (M. Leca-Tsiomis).

Quittant l'*Encyclopédie*, d'autres études articles élargissent le champ des recherches notamment sur l'Académie des Sciences, comme celui de S. Oki, « L'Économie dans la table de l'Académie des sciences de Paris », celui de N. Ariga, en anglais, sur « L'émergence de la dynamique à l'Académie », celui de F. Kawamura, interrogeant les rapports de la chimie et de la littérature chez Diderot ; S. Inoué, spécialiste reconnue de Saint-Lambert, revient sur « l'Été » des *Saisons*, tandis que le grand rousseauiste M. Masuda analyse de façon novatrice la théorie du langage au livre II de l'*Émile*.

Ces recueils attestent on ne peut mieux non seulement l'admirable vitalité et la variété des études menées par les dix-huitiémistes francisants au Japon, mais aussi l'extraordinaire renouveau des travaux sur l'*Encyclopédie* au Japon et en France : enfin débarrassée des bavardages généraux et abstraits, qui limitaient la réflexion aux textes d'escorte, une génération de chercheurs, ici et là, ose, comme le souhaitait J. Proust, « entrer dans la forteresse » et questionner sans *a priori* et avec rigueur ce moment exceptionnel de l'histoire du travail intellectuel qu'a été le monument des Lumières.

MARIE LECA-TSIOMIS

Penser la peine à l'âge des Lumières, sous la direction de Luigi DELIA et Gabrielle RADICA.

Revue *Lumières*, n° 20, 2^e semestre 2012, Presses Universitaires de Bordeaux, 168 p.

La très excellente revue bordelaise *Lumières* qui nous a habitués à des synthèses sur les sujets les plus divers s'attaque cette fois à une question centrale qui se pose à toute société organisée : comment réagir aux déviances qui en menacent la bonne marche ? Pourquoi et comment punir ? Comment résoudre l'impossible équation d'une peine qui soit tout à la fois juste, proportionnée et utile ? Sujet immense qui requiert des approches de nature politique, philosophique, morale et évidemment pratique. Les sept interventions qui constituent le présent dossier ne pouvaient avoir l'ambition de traiter la question en son entier. Du moins l'abordent-elles avec pertinence, s'intéressant aussi bien à l'incontournable Beccaria qu'au moins connu Gaetano Filangieri, traitant de sujets limités dans l'espace (la Suisse ou la Roumanie du 18^e siècle) ou le temps (le crime de lèse-majesté selon Montesquieu). Sur un plan théorique, deux conceptions de la peine semblent s'opposer. Pour l'une, la peine a pour fonction de réparer le dommage occasionné ; on parlera d'expiation, de réparation, de vengeance même. Pour l'autre, la peine sera intimidante et correctrice ; elle visera à empêcher le passage à l'acte ou sa récurrence. Comme le dit excellemment Elisabeth Salvi, elle sera alors « porteuse d'un projet pour l'avenir ». Mais à lire l'ensemble de ces interventions, on s'aperçoit, en fait, que ces lignes directrices souvent se recoupent, voire se confondent, que rétributivisme et utilitarisme, pour reprendre les termes en usage chez les spécialistes, sont moins opposés qu'il n'y paraît de prime abord, y compris chez Beccaria, tant la question nécessite une variété d'approches. Même une innovation technique, si le terme peut ici convenir, comme l'utilisation de la guillotine est inséparable d'implications dépassant le seul domaine judiciaire. Un remarquable article de Luigi Delia démontre ainsi que l'invention du docteur Guillotin revêt une dimension démocratique (remplaçant l'aristocratique décapitation et la roturière pendaison), humanitaire (d'atrocités bouchères causées par la maladresse du bourreau remplacées par la sensation « sur le cou d'une légère fraîcheur », *dixit* l'inventeur) et laïque, en circonscrivant un espace propre au droit de punir, émancipé de l'idéologie chrétienne.

HENRI DURANTON

ÉTUDES CRITIQUES

Wolfgang ADAM, *Verspätete Ankunft. Montaignes Journal de voyage im 18. Jahrhundert. Rezeption eines frühneuzeitlichen Textes*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2012, 211 p.

Les *Essais* de Montaigne, bien qu'à l'index depuis 1676, sont connus au 18^e siècle grâce à une réédition de Pierre Coste. En Allemagne, on les lit soit dans l'original français, soit dans les traductions de Johann Daniel Tietz (1753-54) et plus tard de Johann Joachim Bode (1793-99). Son *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne*, effectué en 1580-1581, ne fut redécouvert presque par hasard qu'en 1770. Grimm annonce cette sensationnelle découverte dans la *Correspondance littéraire* de mai 1772. Anne-Gabriel Meunier de Querlon l'édita en 1774, avec des commentaires, auxquels s'ajoutent les commentaires de Giuseppe Bartoli, un savant italien membre associé de l'Académie des Inscriptions. Meunier, loin de s'en tenir comme il le promet à un simple appareil critique philologique, enrichit son travail d'érudit de développements sur les faits culturels. Ses commentaires, comme le souligne W. A., ouvrent ainsi un accès à la manière dont un homme du 18^e siècle voit le 16^e. Trois ans plus tard, le pasteur réformé berlinois Johann Heinrich Friedrich Ulrich (« Frédéric Ulrich », écrit Maurice Rat dans la préface de l'édition de la Pléiade), polygraphe éclairé mais souvent négligent, donne une traduction allemande en deux volumes à la fois du texte de Montaigne et des commentaires de Meunier et de Bartoli. Et, selon l'usage de l'époque pour les textes savants, il ajoute ses propres commentaires, dont il puise

largement la matière dans le grand ouvrage que Volkmann vient de publier sur l'Italie. Il en résulte une intéressante polyphonie, qui s'apparente plus à une adaptation qu'à une traduction.

Il est exceptionnel qu'en l'espace de seulement cinq ans un texte vieux de près de 200 ans soit commenté et traduit dans trois pays différents, qui s'efforcent chacun d'en souligner l'intérêt pour leurs lectorats respectifs. W. Adam propose une étude d'ensemble de la réception de *Journal de voyage*. Avec un enthousiasme communicatif, il retrace l'histoire de cette découverte, sa première réception (à laquelle François Moureau a consacré plusieurs publications entre 1980 et 1984), entrant dans le détail des commentaires de Meunier. Puis il établit avec certitude que Ulrich est bien le traducteur (auparavant on se contentait de répéter que Denina lui en avait attribué la paternité) et souligne que l'attitude intellectuelle antidogmatique de Ulrich, chantre de la tolérance, n'a pu que susciter de sa part un intérêt pour Montaigne. Puis, il étudie la réception de cette traduction qui fut violemment attaquée par l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* de Nicolai. De fait, si on ne peut que saluer l'entreprise elle-même, elle présente des défaillances graves : W. Adam donne quelques exemples horribles de contresens et de méprises, sans guère de doute aggravées par le typographe (comme une traduction de « fange » par « Schmuck », alors que Ulrich a dû écrire « Schmutz »). De surcroît, Ulrich compile des textes de différentes provenances sans tenter d'en corriger les erreurs et d'en souligner (ou supprimer) les évidentes contradictions. Autre défaillance méthodologique, il ajoute ses commentaires sans les signaler. Le compte rendu du périodique de Nicolai se prend également à douter de l'intérêt qu'il peut y avoir à publier et traduire un texte qui fourmille de faits trop menus pour mériter d'être relatés, d'autant que les faits culturels rapportés n'ajoutent pas grand-chose à ce qu'on sait par Volkmann.

Certes, Goethe préféra encore le *Voyage aux Essais* qu'il aimait, et un article de la *Neue Berlinische Monatsschrift*, en 1808, vit dans ce récit de voyage un « vrai monument des mœurs, usages et modes de vie d'alors » dans le Sud du Saint-Empire, mais c'est tout même ce que W. Adam appelle lui-même l'histoire d'un « rendez-vous raté » entre le texte et le public, malgré les commentaires de Meunier, qu'il retrace pour la période allant, en France et en Allemagne, des années 1770 jusqu'à nos jours. Cette importante contribution à la réception de Montaigne en Allemagne repose en partie sur des recherches archivistiques menées à Weimar et à Strasbourg.

GÉRARD LAUDIN

Réponses chrétiennes à la critique des Lumières. Textes réunis et présentés par Sylviane

ALBERTAN-COPPOLA, Publications de la Société Française d'Étude du dix-huitième siècle, coll. Lire le Dix-huitième siècle, 2013, 216 p.

Sylviane Albertan-Coppola qui a consacré sa thèse à l'abbé Bergier a eu l'heureuse idée de publier dans la collection « Lire le Dix-huitième siècle » une anthologie de textes écrits par les adversaires chrétiens des philosophes. Comment, en effet, comprendre une époque traversée par de violents conflits d'idées si l'on ne s'intéresse pas aux écrits des antiphilosophes ? La responsable du recueil avance plusieurs raisons pour justifier sa démarche. La critique souvent minutieuse et clairvoyante à laquelle les adversaires des philosophes soumettent les grandes œuvres des Lumières peut servir de guide au lecteur moderne. Par ailleurs, les écrits antiphilosophiques ou apologétiques font partie de la littérature du 18^e siècle ; Ils ont souvent recours, comme les œuvres littéraires qu'ils combattent, à l'écriture polyphonique et à des procédures sophistiquées dignes d'attirer l'attention du critique. L'abbé Gérard écrit un long roman épistolaire, *Le comte de Valmont*, pour combattre l'athéisme moderne, sans savoir que le nom du personnage principal serait repris par Laclos dans les *Liaisons dangereuses* ! Ce recueil groupe une vingtaine d'auteurs, parmi lesquels Chaumeix, un des premiers adversaires de l'*Encyclopédie*, Bergier, qu'on peut compter parmi les plus talentueux adversaires

des philosophes, qui a entretenu un moment des relations avec ses adversaires; Pluche dont la théologie naturelle emporta un immense succès; Lelarge de Lignac, un métaphysicien, naviguant entre Descartes et Locke, dont la pensée profonde mériterait d'être mieux connue des dix-huitiémistes. Sa pensée s'inscrit dans un courant qui traverse le siècle tout entier et dont l'importance philosophique ne saurait être négligée. Il ne s'agit de rien moins qu'une réflexion sur la conscience, comme moyen d'accéder immédiatement à la connaissance de soi, au cours d'une expérience qui refuse autant l'abstraction métaphysique que toute forme de déterminisme fondée sur une approche exclusivement mécaniste du sujet pensant. Ce recueil regroupe en fait des antiphilosophes fort divers, par leur statut, leur fonction, leur visée, et leur audience. Si le marquis de Caraccioli s'adresse à un public mondain et obtient un grand succès dans des œuvres de vulgarisation qui se situent aussi hors du cadre de l'antiphilosophie, si le bénédictin Louis-Mayeul Chaudon évolue vers d'immenses compilations et vise, lui aussi, un public mondain dans *L'Homme du monde éclairé* (1774), Lelarge de Lignac, comme plus tard l'abbé Lamourette, élabore une œuvre métaphysique fort ambitieuse et souvent aride qui se situe assez loin des modes intellectuelles et culturelles de l'heure.

DIDIER MASSEAU

Intellectual journeys : the translation of ideas in Enlightenment England, France and Ireland, études réunies par L. ANDRIÈS, F. OGÉE, J. DUNKLEY et D. SANFEY, SVEC 2013 : n° 12, Oxford, Voltaire Foundation, 2013, 374 p.

Si les transferts culturels constituent un sujet maintes fois abordé, en revanche le transfert des idées entre l'Angleterre, la France et l'Irlande apporte un point de vue non pas neuf, mais très certainement intéressant dans les détails. Or, ce volume présente avec dix-huit articles cherchant tous la grande précision, les rapports étroits entre ces trois pays dont on a trop souvent oublié le dernier qui en offre pourtant un des aspects les plus révélateurs. On l'aura compris, ce livre, ordonné selon quatre parties, est important. La première partie analyse des exemples de transferts dans la littérature. On retiendra l'étude très pointue de *Tom Jones* et de ses traductions et adaptations les plus diverses, lesquelles ont fortement contribué, selon P. Degott, à enrichir la manière d'appréhender l'histoire culturelle européenne. Les 2^e, 3^e et 4^e parties abordent respectivement l'art et la littérature, la circulation des connaissances et enfin la presse. Dans le peu de place de cette note, nous ne nous intéresserons qu'à cette dernière, les précédentes concernant des domaines larges jusqu'à ce qui a pu être appelé les lumières radicales – belle expression inventée il y a quelques années dans un texte bien pauvre en connaissances explicites, ce qui n'est pas le cas de nos articles qui ont pour souci de ne rien oublier et de ce fait de présenter beaucoup d'originalité. Ainsi en est-il de l'article sur Greuze (E. Baker) ou encore sur Montesquieu et les Irlandais (D. Sanfey). C'est aussi l'originalité qui ressort de la partie consacrée aux journaux, ou plus exactement aux formes multiples prises par la presse – seul organe pouvant offrir une diversité de moyens – pour le transfert culturel. Alexis Lévrier nous apprend tout sur J. Van Effen et le *Spectator*, Anne-Marie Mercier, Muriel Collart et Daniel Droixhe consacrent leurs études à *L'Esprit des journaux* en soulignant, pour l'une, la stratégie de la presse dans la considération des idées comme des régions et, pour les deux autres auteurs, à travers la *grandeur et la décadence des Patagons*, la richesse des divergences à partir d'un sujet de curiosité. La construction de mythes à l'anthropologie sous-jacente fait se croiser Byron, Clarke, P. Rousseau (*Journal encyclopédique*), Buffon, La Condamine, Wallis, Bougainville etc. Seuls les journaux pouvaient transmettre avec distance, presque humour, une telle diversité. Enfin après une étude sur *A Literary journal* édité par Jean-Pierre Droz (A. Neill-Rabaux), le dernier article de Vladislav Rjéoutski révèle dans le transfert triangulaire entre la Grande-Bretagne, la France et la Russie, les grandes orientations dans la contribution de chaque pays à la connaissance du monde. Ce livre nous montre avec plaisir que la *translation* est aussi complexe que vivante.

MARTINE GROULT

Stefan ANDRIOPOULOS, *Ghostly Apparitions. German Idealism, the Gothic Novel and Optical Media*, New York, Zone Books, 335 p.

Quel rapport entre la lanterne magique, Kant, les fantômes, les spectacles de fantasmagorie, la *Phénoménologie de l'esprit*, le roman gothique et l'invention de la télévision? Aucun, croirait-on avant d'avoir lu le beau livre par lequel Stefan Andriopoulos, professeur d'études germaniques à l'université de Columbia à New York, tisse tous ces fils apparemment hétérogènes en une tresse passionnante et inspirante – qui illustre ce que peut faire de mieux « l'archéologie des media » discutée dans un article de ce numéro de *DHS*. Tout part d'une lecture attentive d'un traité que le jeune Kant consacre aux apparitions en 1766 sous couvert d'anonymat (*Träume eines Geistersehers, erläutert durch Träume der Metaphysik*). L'A. montre comment les deux parties du texte instaurent une tension que la critique philosophique a hâtivement désamorcée en ne voulant pas imaginer que Kant, père de la critique, ait pu envisager sérieusement l'existence de fantômes autrement que comme relevant d'illusions subjectives. Les ambiguïtés de la notion d'*Erscheinung* (apparence/apparition), loin de se résoudre en rabattant ce texte précoce sur les *Critiques* à venir, gagnent à la fois en complexité et en clarté lorsqu'on les relit et qu'on les déploie en dialogue avec ce qui se faisait et ce qui se disait à l'époque des *media optiques*, c'est-à-dire des techniques de manipulation de la vision. Le livre retrace très synthétiquement les dispositifs de miroirs renversés décrits dans les années 1760 par des auteurs comme Bonaventure Abat ou Edme Gilles Guyot, utilisés quelques années plus tard, grâce aux perfectionnements de la lanterne magique et des lampes à huiles, par Étienne-Gaspard Robertson dans ses « fantasmagories », spectacles d'horreur où des spectres et des fantômes étaient projetés sur des nuages de fumée, paraissant s'approcher parfois des spectateurs, pour leur plus grand effroi. On pouvait voir bouger des fantômes dans la seconde moitié du 18^e siècle (et non seulement les halluciner). L'A. analyse ensuite comment, d'une part, les philosophies de l'esprit (Kant, Hegel, Schopenhauer), hantées par une irrépressible continuité entre l'esprit et les esprits, et, d'autre part, les spectacles de fantasmagorie entrent en résonance avec la mode du roman gothique qui, dès la publication du *Château d'Otranto* de Walpole en 1764 (soit deux ans avant le traité de Kant), a instauré un rapport très complexe, à la fois critique et inquiet, envers l'apparition de fantômes et d'esprits spectraux. Quelques récits sont étudiés plus en détail à la lumière de ces convergences entre imaginaire gothique, philosophie et *media optiques*, en particulier *Der Geistesher* que Friedrich Schiller fait paraître entre 1787 et 1789. Outre une réflexion très intéressante sur le statut épistémique singulier des expériences de « chocs » induites par ce type de récits, dans les moments d'irruption d'un fantastique qui fait vaciller nos repères et cadrages habituels de la réalité, l'A. cite de nombreuses dénonciations portés à l'époque contre les dangers que courent les jeunes gens (et les femmes) à la lecture de tels livres. Sans qu'il soit insisté sur ce point, on sent alors la profonde continuité qui, de la peur du roman gothique au début du 19^e siècle à la peur des jeux vidéo au début du 21^e siècle, traduit un même inconfort devant le questionnement des limites de la réalité induit par les modes de manipulations des apparences par lesquels les esprits humains affectent d'autres esprits humains. Les apparitions-apparences fantomatiques qui donnent leur titre au livre prennent leur dernière incarnation dans les textes qui ont accompagné l'invention de la communication sans fil à la fin du 19^e siècle (Marconi, 1896) et « l'apparition » de la télévision à la fin des années 1920. L'innovation technologique de la diffusion d'images par les ondes hertziennes s'avère avoir baigné dans un imaginaire très complexe, au sein duquel la télé-vision côtoyait étroitement la télé-pathie, les mirages du fluide magnétique mesmérrien se confondant parfois avec les miracles de l'électricité, tandis que les visions à distance paraissaient relever de l'hypnose. Outre les corpus passionnants qu'il explore savamment et qu'il articule puissamment, cet ouvrage témoigne d'une évolution significative de l'archéologie des *media* qui nous vient du monde germanique : il conteste le déterminisme technologique prôné par Friedrich Kittler pour mettre en lumière des conditionnements à double sens, par lesquels l'imaginaire (idéaliste, spiritualiste, gothique, occultiste, magique) a autant contribué

aux inventions technologiques (radio, télévision), que celles-ci (miroirs renversés, lanterne magique, fantasmagorie) ont structuré et hanté les imaginations. Pas besoin de se contorsionner pour exonérer Kant d'avoir paru croire aux apparitions : nous voyons tous des fantômes en allumant notre télévision.

YVES CITTON

Patrick ANDRIVET, « *Rome enfin que je hais...* »? Une étude sur les différentes vues de Montesquieu concernant les anciens Romains, Orléans, Paradigme, 2012, 295 p.

Cette étude consacrée à la représentation de l'antiquité romaine dans les écrits de Montesquieu nuance l'idée d'une vision univoque et stable de la Rome antique comme objet d'admiration chez l'auteur de *L'Esprit des lois*. Les principales facettes de cette représentation, qui structurent l'ouvrage, sont rattachées aux préoccupations du penseur politique : la controverse religieuse qui trouble la société française du temps, ignorée des Romains ; la décadence de la monarchie espagnole et l'impasse des ambitions de monarchie universelle ; la dissociation entre liberté politique et régime républicain ; la corruption du principe de la monarchie et l'absolutisme français ; l'opposition aux thèses sur Rome du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, qui voit dans l'impérialisme romain le cadre providentiel de l'expansion du christianisme. Montesquieu examine l'histoire romaine dans toute son étendue, depuis la fondation de la Ville jusqu'à la prise de Constantinople, et il le fait à différentes étapes de sa vie selon différents points de vue. Le jeune magistrat bordelais voit en Cicéron un modèle comme homme politique, un témoin de son temps, un philosophe qui lui inspire son *Traité des devoirs*, admiration nuancée mais qui ne se démentira pas pour des écrits auxquels l'auteur ne cessera de se référer tout au long de sa carrière. À l'Arpinate, il emprunte la réflexion sur les rapports entre la religion et la politique, qui évoluera depuis une Dissertation académique de 1716 jusqu'à *L'Esprit des lois*. Dans les *Considérations*, il apprécie dans la religion des Romains sa subordination à la politique, sa tolérance, la coexistence des croyances raisonnables de l'élite et des superstitions populaires, un clergé non séparé et lui oppose implicitement un christianisme qui subordonne le politique à la religion, affaiblit l'empire par les querelles religieuses de la période byzantine, développe le monachisme et une intolérance néfaste. Avec la thèse principale des *Considérations* (Rome, tout au long de son histoire, eut un objectif essentiel qui était de conquérir le monde en se soumettant les autres peuples), Montesquieu associe l'admiration pour l'efficacité de l'organisation militaire, le patriotisme des Romains à la condamnation de la politique de conquête et de domination d'un peuple toujours en guerre, qui use de duplicité en donnant une apparence de légitimité à ses ambitions et en affaiblissant lentement et systématiquement les nations conquises. Il dévoile ainsi les ressorts cyniques de « l'œuvre civilisatrice » de Rome, voit en Mithridate, qui lui résista, un libérateur et considère sévèrement la destruction d'institutions diverses au profit d'un ensemble uniforme voué lui-même à disparaître. Rome a-t-elle évité ou favorisé la dépopulation de l'univers, sujet de préoccupation des contemporains de Montesquieu ? L'étude met en évidence un important changement de perspective entre les *Lettres persanes* et *L'Esprit des lois* : dans son roman épistolaire, Montesquieu crédite Rome d'avoir, par sa législation et ses mœurs, favorisé la propagation de l'espèce, pour mieux instruire le procès du célibat des ecclésiastiques et de l'indissolubilité du mariage chez les chrétiens, de la polygamie dans l'islam ; dans l'ouvrage de 1748, la conquête romaine est jugée responsable de la dépopulation des pays autour de la Méditerranée. La critique politique a pris le pas sur la critique religieuse, visant à associer la liberté, favorable à la population, aux petits états modérés et à condamner l'impérialisme et despotisme qui dépeupleraient l'univers. Les raisons du passage de la république, progressivement corrompue et minée par les guerres civiles, à l'empire intéressent Montesquieu qui s'arrête pour cette raison sur le personnage de Sylla, figure honnie, dont il critique la cruauté mais dont il restitue la logique politique visant vainement par la

violence au rétablissement des institutions. Dans le livre XI de *L'Esprit des lois*, Montesquieu va comparer la constitution d'Angleterre aux institutions romaines sous les rois et sous la république au regard des trois pouvoirs. À cet égard, il porterait un jugement nuancé, voire défavorable sur Rome, car ses lois furent impuissantes à maintenir l'équilibre entre le Sénat et le peuple et à éviter la dictature. Montesquieu, s'il admirait Cicéron et le civisme romain, aurait alimenté, par l'étude de l'histoire romaine dans toute sa durée, une réflexion sur les conditions de la liberté du citoyen et sur les conséquences de la conquête et de l'impérialisme. Sa représentation de l'antiquité romaine, serait, avec les *Considérations* et *L'Esprit des lois*, celle d'un historien, analyste des causes, non d'un thuriféraire. Dans les notes de cet ouvrage se trouve un utile relevé des références à la Rome antique dans les *Pensées*, cahier de travail qui accompagne l'auteur pendant la rédaction d'œuvres majeures. En complément de la bibliographie présentée en fin de volume, on peut mentionner l'ouvrage de Vanessa de Senarclens (*Montesquieu historien de Rome. Un tournant pour la réflexion sur le statut de l'histoire au 18^e siècle*, Genève, Droz, 2003), l'édition des *Considérations* à la Voltaire Foundation (*Œuvres complètes*, t. II, 2000, éd. F. Weil, C. Courtney, P. Andrivet, C. Volpilhac-Auger) et la réédition par les Classiques Garnier de *L'Esprit des lois* (éd. R. Derathé, mise à jour D. de Casabianca, 2011).

CAROLE DORNIER

Katherine ASTBURY, *Narrative Responses to the Trauma of the French Revolution*, Oxford, Legenda, 2012, 186 p.

Le livre de Katherine Astbury confirme le renouveau des études sur la littérature de la Révolution depuis le bicentenaire. Après la publication, en 2012, d'un ouvrage collectif codirigé avec Catriona Seth sur *Le Tournant des Lumières*, c'est aux « réponses narratives » à l'événement pendant la décennie révolutionnaire que s'intéresse ici l'auteure, dans le sillage de Lynn Hunt, Robert Darnton ou Susan Maslan, qui ont en commun d'avoir examiné les bouleversements littéraires induits par la révolution politique et sociale. S'il est vrai, comme l'a montré Lucia Omacini, que l'absence de référence à la Révolution est une norme à laquelle échappe un nombre de cas relativement réduit, cela ne signifie pas pour autant que ces œuvres littéraires – romans sentimentaux, pastorales ou contes moraux – soient dépourvues de signification politique. Cette thèse, fermement énoncée dans le propos introductif de l'ouvrage, qui propose du reste un solide tour d'horizon bibliographique, Katherine Astbury la développe à la lumière des travaux de Felman, Laub et Caruth sur les notions de traumatisme et de témoignage. Inséparables de l'expérience révolutionnaire, les fictions sans contenu historique apparent doivent être considérées, au même titre que les œuvres assumant explicitement la représentation de l'Histoire, comme des « réponses » à l'événement. La notion de traumatisme, que l'auteure articule à la période historique de la Terreur, permet d'expliquer la nécessaire reconstitution de l'individu et de la communauté, mais aussi les phénomènes d'évitement, de déplacement ou de réponse différée.

Inspirée de la psychanalyse et des écrits de Judith Herman, cette réflexion théorique détermine la progression chronologique de l'ouvrage en fonction des différentes phases ou étapes (*stages*) dans lesquelles s'inscrivent les œuvres considérées. Les deux premiers chapitres correspondent à la première de ces étapes, soit à ce que l'auteure appelle la « phase optimiste de la Révolution » (p. 159) : les années 1790-92 sont dominées par des écrivains qui accueillent positivement les premiers changements politiques et souhaitent offrir dans leurs œuvres des modèles de comportement vertueux adaptés à une France régénérée. Le premier chapitre s'intéresse au « renouveau » du genre pastoral, investi par des écrivains aux orientations politiques différenciées, tandis que le chapitre suivant s'attache plus spécifiquement à la trajectoire littéraire de deux auteurs à succès, Florian et Marmontel. Sans doute le plus novateur du livre, le chapitre 3 est consacré à la traduction et à la réception des romans anglais dans la presse littéraire française, moins étudiée que la presse politi-

que. Les années 1792-1794 se caractérisent par une baisse de la production romanesque et une implication de plus en plus rare des écrivains en faveur de la Révolution, mais le 9 Thermidor marque un tournant aussi bien politique que littéraire. Ce sont les romans des années 1794-98 qui font l'objet du chapitre 4, où se révèle le mieux la variété des réponses littéraires au traumatisme collectif de la Terreur. Katherine Astbury y analyse des œuvres aussi diverses que celles de Le Bastier, Mercier de Compiègne ou Baculard d'Arnaud, et consacre un développement plus approfondi à Madame de Genlis et Ducray-Duminil. Le cinquième et dernier chapitre du livre s'intéresse à un corpus mieux connu, celui du roman de l'émigration, et s'achève sur une stimulante analyse des fictions de Chateaubriand (*Les Natchez, Atala, René*).

En dépit de quelques répétitions, d'un parallèle historique discutable entre l'écriture après la Terreur, après l'Holocauste et le 11-septembre, et même si certaines définitions ou analyses pourraient ici et là être affinées (notamment la notion assez floue de « réponse narrative » à l'événement), le livre de Katherine Astbury mérite incontestablement d'être recommandé. Fondé sur une approche théorique et méthodologique clairement définie, il explore avec minutie un corpus de textes souvent méconnus (en laissant délibérément de côté les œuvres de Sade et Rétif) et a le mérite de ne pas proposer une lecture myope des œuvres de la période qui, pour n'être pas toutes ouvertement consacrées à l'écriture des événements, n'en livrent pas moins un regard sur l'Histoire et la Révolution.

PAUL KOMPANIETZ

Élisabeth BARON-LENOARMAND, *Pyrénées 1780-1810. Voyages à pied de Ramond de Carbonnières*, [Toulouse], Privat, 2013, in-12 à l'italienne, 144 p., nb. illustrations en noir et en couleur.

Louis-François Ramond de Carbonnières est connu comme le « père du pyrénéisme » à l'instar d'Horace Bénédict de Saussure qui passe pour celui de « l'alpinisme ». Cet Alsacien connu les Pyrénées par un détour singulier : le « cardinal-collier », archevêque de Strasbourg, fut exilé au Sud de la France, son « conseiller privé » l'y suivit et commença des enquêtes botaniques sur les chemins escarpés des chaînes pyrénéennes. Ramond y croque aussi des paysages et s'imprègne peu à peu de cette montagne qui pour un citadin policé de la société mondaine de Paris et de Strasbourg avait quelque chose du bout du monde. Son voyage précédent en Suisse avait déjà la même physionomie : le voyage à pied qui permettait d'être au plus près des réalités naturelles et humaines. Sa traduction des lettres de William Coxe sur la Suisse se voulait déjà en 1781 un complément critique au voyageur britannique. En 1789, il publie ses *Observations faites dans les Pyrénées pour faire suite à des Observations sur les Alpes*, où il donne sa pleine mesure dans un domaine alors presque vierge, malgré l'équipée en 1774 du comte de Lauragais accompagné de Monge et du chimiste Darcet. L'ouvrage d'Élisabeth Baron-Lenoarmand suit les diverses errances scientifiques et artistiques de Ramond. L'ouvrage est somptueusement mis en pages pour reproduire, en particulier, les carnets de voyage du promeneur savant. Mais, comme les dessins d'Alexander von Humboldt dans les Andes, cet art a d'abord une fonction de description géologique. Les deux carnets de voyage (1792-1795), conservés dans le Fonds Ramond du Musée pyrénéen de Lourdes sont, pour la première fois, reproduits. Les dessins au crayon sont parfois retravaillés au lavis brun. Dans l'esprit du projet encyclopédique des décennies précédentes, il ne se limite pas aux paysages, il représente les réalités humaines et sociales de la vie dans ces régions reculées : les êtres et les objets (outils agricoles, etc.). Après les tourments de la Terreur, auquel le girondin Ramond échappa de justesse, il s'installe à Tarbes et se consacre surtout à herboriser : ses dessins techniques et ses herbiers ouvrent une phase nouvelle de son activité scientifique. La vision déjà romantique qui transparaissait dans ses dessins de la montagne cède la place à l'observation froide et frontale. Les *Voyages au Mont Perdu* (1801) restent néanmoins son ouvrage le plus célèbre, dont l'A. présente aussi des

dessins préparatoires : c'est un roman géologique autour d'une « anomalie » du Mont Perdu qui semble remettre en cause les théories les plus assurées sur l'histoire de la stratigraphie des roches. L'ouvrage est abondamment illustré, comme nous l'avons dit, mais souvent en vis-à-vis, l'A. propose un dessin de paysage et une photographie couleur moderne. Le parallèle entre l'œil du voyageur et l'objectif de l'appareil photo est l'un des plaisirs délicats qu'il offre, de surcroît, ce magnifique ouvrage.

FRANÇOIS MOUREAU

Eleonora BARRIA-PONCET, *L'Italie de Montesquieu. Entre lectures et voyages*, Paris, Classiques Garnier (« L'Europe des Lumières », 25), 2013, 684 p.

C'est un volume imposant qu'Eleonora Barria-Poncet consacre à l'*Italie de Montesquieu*, lue au prisme de la bibliothèque de l'auteur de *l'Esprit des lois*. À travers presque sept cents pages, dont deux cents d'annexes, la jeune spécialiste s'interroge sur la place qu'occupent la lecture, l'expérience viatique et la prise de notes dans le savoir que Montesquieu se construit sur l'Italie; mais aussi sur la façon dont ces activités se combinent entre elles, se complètent et nourrissent son œuvre. Pour ce faire, l'auteur du volume analyse la façon dont Montesquieu se documente sur l'Italie, avant et après son séjour dans la péninsule en essayant d'éclairer les modalités de constitution et d'enrichissement de sa documentation italienne et en rendant compte des différentes sources d'information dont il disposa. En effet, alors que pendant son voyage de 1728-1729 l'écrivain recueillit des informations en les consignait dans ses cahiers sous forme de notes (puis dans le *Voyage en Italie* et dans *Florence*), tout au long de sa vie, il accumula les lectures et multiplia les fragments sur l'Italie (c'est le cas du *Spicilege* et des *Pensées*).

L'étude s'ouvre par un état des lieux des livres en italien et sur l'Italie présents dans la bibliothèque de Montesquieu au château de la Brède, des ouvrages dont l'écrivain hérita ou qu'il acquit après 1716 et jusqu'en 1746-1747. Avant de s'attaquer aux liens privilégiés, mais pas exclusifs, entre la constitution de cette collection et le voyage de 1728-29, et aux achats d'ouvrages qu'il fit sur place ou à ceux qu'il consulta à cette occasion (livres d'art, guides, livres de voyages), Eleonora Barria procède à une comparaison quantitative et qualitative avec sept autres collections bordelaises et celles de deux autres célèbres voyageurs français en Italie, ce qui permet de mesurer les spécificités de la collection de Montesquieu. En ressortent la singularité de sa collection italienne et l'hétérogénéité de ses intérêts de lecteur : de la théologie à la jurisprudence, des sciences aux arts, des belles-lettres à l'histoire, ses lectures italiennes touchent à tous les domaines du savoir. Puis, elle s'attache à une analyse des différents fragments sur l'Italie que Montesquieu consigne dans ses œuvres afin de montrer comment son expérience viatique joua un rôle majeur dans la constitution de la documentation qu'il produisit sur l'Italie et qu'il conserva en vue d'une utilisation personnelle. De l'étude des notes que Montesquieu confie à ses cahiers ressort la même variété d'intérêts témoignée par les volumes de sa bibliothèque italienne. Dans la dernière partie, Eleonora Barria se penche sur les livres les plus remarquables de la collection de Montesquieu et sur les lectures qui enrichissent son œuvre, en faisant état des éditions qui se distinguent en raison de leur qualité bibliographique, et des publications qui révèlent l'intérêt de Montesquieu pour les débats scientifiques et littéraires de son époque et pour l'historiographie italienne. Bien entendu, Eleonora Barria rappelle l'importance qu'à côté des volumes répertoriés occupent les livres que l'écrivain lut mais ne possédait pas, celle qu'elle appelle sa « bibliothèque invisible ».

Eleonora Barria montre que Montesquieu instaure avec la réalité et la culture italienne un dialogue ininterrompu, qu'il enrichit par les échanges entretenus avec les nombreux Italiens qu'il rencontra en Italie et en France et qui devinrent ses correspondants pendant et après son voyage. Au fil des pages, il apparaît comme un lecteur et un collectionneur averti, qui cherche à se construire un savoir personnel et hétérogène sur l'Italie à l'aide de sources

authentiques et de qualité, que ce soit les livres, les périodiques, les personnages rencontrés ou la réalité vécue et observée pendant son séjour en Italie. La lecture, l'expérience du voyage et la prise de notes se combinent et permettent à Montesquieu de se construire un savoir personnel et hétérogène sur l'Italie, et de s'approprier la culture d'un pays qui lui deviendra familier.

CHRISTIAN DEL VENTO

Miguel BENITEZ, *Le Foyer clandestin des Lumières. Nouvelles recherches sur les manuscrits clandestins*. Volumes I et II, Paris, Honoré Champion, 2014, 897 p., ill.

L'A. fournit ici une nouvelle somme sur les manuscrits philosophiques clandestins des Lumières. Après *La Face cachée des Lumières* (Paris-Oxford, Universitas-Voltaire Foundation, 1996), ce recueil d'articles repris de revues ou d'ouvrages parfois assez difficiles à consulter montre que les travaux sur ces catégories singulières de manuscrits ont considérablement progressé depuis plus de trois lustres. Et l'A., qui se dit « un détective et un inquisiteur » (p. 169), en est certainement le plus actif et le plus novateur des spécialistes, son exceptionnelle érudition donnant souvent le tournis et son sang chaud s'exprimant parfois dans des « notes additionnelles » répondant à la critique faite de ses travaux et qui sont jointes aux deux volumes (p. 293-294, 341-342). Le recueil se divise en cinq parties : 1. « Des ouvrages et des hommes ». 2. « Les Lumières radicales ». 3. « Les grands philosophes ». 4. « En pays de liberté ». 5. « Des lueurs aux pays des ténèbres ». Les deux dernières sections sont consacrées aux Lumières d'Outre-Manche et, pour la dernière, à celles de la péninsule ibérique, une vraie révélation dans un domaine jusqu'à présent à peu près négligé sauf par l'A. : Martín Martínez, Pablo de Olavide, le franciscain Juan Antonio Olavarrieta alias le médecin José Joaquín de Clararossa. Les vingt-huit contributions qui composent le recueil balaient du 17^e siècle à la Révolution l'essentiel de cette production manuscrite. L'édition proposée d'un manuscrit inédit : « Sur les différentes religions d'Hollande », définies par l'auteur anonyme comme le fruit « de rêveries et de sottises humaines », est un bon exemple de ces textes composites. Si l'on y rencontre des grands classiques revisités comme la production de Benoît de Maillet (2 articles), de Nicolas Fréret, de Charles Blount (2 articles) ou d'Anthony Collins, d'autres manuscrits d'attribution plus incertaine, tel le « Theophrastus redivivus » (2 articles), sont l'objet d'études qui les relient à ce que l'on peut appeler la manufacture philosophique clandestine qui aboutit à la production imprimée des années 1760-1770 analysées dans divers articles du recueil. On y rencontre aussi des recherches sur tels manuscrits d'auteurs illustres, comme les « Lettres de Kanti » de Montesquieu dont l'A. poursuit la trace ou « La Promenade du sceptique » de Diderot, voire l'« Épitre à Uranie » de Voltaire dont la diffusion manuscrite contribua largement à la popularité chez les esprits éclairés ou le « Commentaire sur la Bible » fait à Cirey que l'A. rend à Émilie du Châtelet. Le propos principal de l'ouvrage est de s'interroger sur une matière compilée, adaptée, restructurée et parfois transformée idéologiquement dont la production était en perpétuelle construction. La « compilation » avec tout ce que cela comporte de redites et de contradictions est le modèle d'écriture de ce type de texte, qui ne recherche pas l'originalité mais qui entend fonder la « vérité » par l'accumulation. Sauf exception, ces « dissertations » ne se revendiquent pas d'un auteur vivant – pour les défunts, c'est autre chose! –, car leur anonymat est, paradoxalement, le sceau d'une certaine légitimité, et leur caractère « invertébré », comme l'écrit l'A., le plus souvent, leur marque de fabrique. L'ensemble de ce recueil conduit le lecteur à travers une Europe du bouillonnement philosophique dont la physionomie se révèle peu à peu.

FRANÇOIS MOUREAU

Gilles BERTRAND et Pierre SERNA (dir.), *La République en voyage 1770-1830*, Presses universitaires de Rennes, 2013, 442 p., ill.

Comment des dernières années de l'Ancien Régime au crépuscule de la Restauration, le concept même du voyage évolua de sa forme la plus aristocratique – le Grand Tour – au voyage républicain. Ce recueil tente, avec succès, de mesurer cette « révolution ». Il s'agit évidemment de voyages qui ont laissé des traces écrites, car, autant et même plus que sous le règne du dernier Bourbon, la Révolution et l'Empire firent beaucoup voyager les Européens et découvrir l'arme en bandoulière des paysages inconnus dont il ne reste aucune trace écrite. C'est aussi l'époque où naît en Angleterre la notion de « tourisme » – le voyage qui n'a pour but que le voyage. Cela posé, les diverses contributions du volume balaient autant que faire se peut la diversité des situations et des sensibilités. Le voyage « sentimentaire » à la Dupaty dans les années 1780 est la version rousseauiste du voyage philosophique. Le voyage patriotique ou inventaire des territoires se développe sous la Révolution jusqu'à devenir sous le Directoire un élément du modèle statistique au service de la gestion politique. L'exil intérieur ou extérieur et la déportation sont les versants noirs de cette réévaluation du voyage. Le voyageur passe alors volontiers pour un dangereux vagabond ou un criminel. Attiré par la France révolutionnaire, un certain tourisme qui ne porte pas ce nom conduit à l'inverse des voyageurs en quête d'expériences et de rencontres vers le pays qui se « régénère » et pourrait servir de modèle à l'Europe. C'est alors que se développe une pédagogie « républicaine » du voyage : évaluer le contraste entre la France nouvelle et les monarchies étrangères fait partie d'un programme qui doit faire naître le citoyen de demain. La traduction des textes étrangers progressistes et des lois provinciales dans la langue unique de la République compose une bibliothèque où les idées voyagent autant et plus que les voyageurs eux-mêmes. Le recueil étudie pour l'essentiel des cas d'espèce, malgré la volonté des deux éditeurs de bâtir un livre. Ce foisonnement montre autre chose qu'une unité : le voyage nouveau, « républicain » ou non se cherche. À côté de Vivant Denon à peine signalé pour l'expédition d'Égypte, on regrette l'absence des voyages d'exploration et de la naissance d'une certaine anthropologie initiée par l'Institut et la Société des Observateurs de l'homme sous le Consulat, qui donna lieu à la grande expédition du commandant Baudin vers l'Australie. Le voyage « républicain » n'était pas limité à l'Europe.

FRANÇOIS MOUREAU

Carol BLUM, *Croître ou périr. Population, reproduction et pouvoir en France au 18^e siècle*, traduction et adaptation de Carol BLUM et Jacqueline HECHT, Paris, INED éditions, 2013, 287 p.

Comment les esprits les plus brillants du siècle des Lumières – esprits critiques s'il en fut – ont-ils pu presque tous souscrire aveuglément à une massive contre-vérité ? C'est cette question passionnante qui sert d'horizon à l'ouvrage-phare de Carol Blum, publié originellement en anglais sous le titre *Strength in Numbers. Population, Reproduction and Power in Eighteenth Century France* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2002), qui connaît désormais une belle traduction-adaptation française réalisée par l'auteure avec la précieuse assistance de Jacqueline Hecht et publiée par l'INED. La contre-vérité massive sur laquelle porte l'enquête est celle de la prétendue dépopulation du royaume de France. On estime aujourd'hui que la population française est en réalité passée de 22 millions en 1700 à 28 millions en 1800. Dès les années 1770, certains précurseurs des calculs de démographie fournissaient déjà des données indiquant une croissance d'environ un douzième sur une cinquantaine d'années. Et pourtant, les plus grandes intelligences de l'époque ont repris à leur compte une litanie dépopulationniste aussi obsédante qu'erronée. Le livre de Carol Blum, d'une densité et d'une clarté exemplaires qui le font lire comme un roman policier, nous aide à comprendre pourquoi – montrant qu'on peut avoir de très bonnes raisons d'avoir tort. Les contemporains ont donné trop d'importance à des indices véridiques mais secondaires (la diminution des naissances), sans en donner assez à des indices plus ténus mais plus décisifs (la diminution plus grande encore de la mortalité infantile). Parce que

certaines campagnes perdaient des hommes (au profit des villes), parce que les Anglais et les pays protestants croissaient plus rapidement, il n'était nullement irrationnel de croire les thèses dépopulationnistes fondées en évidence. Mais l'essentiel est peut-être ailleurs : brandir l'argument du déclin démographique aidait admirablement à critiquer certains aspects particulièrement critiquables des sociétés d'Ancien Régime – et c'est sans doute pour cela que les plus critiques envers la monarchie catholique l'ont été le moins envers l'illusion dépopulationniste. Carol Blum rappelle que la monarchie absolue s'appuyait fortement sur un imaginaire de la fécondité (chapitre 1), que le célibat des prêtres (chapitre 3) et l'interdiction du divorce (chapitre 4) étaient au cœur des débats sur la population : dénoncer la stérilité démographique de l'époque permettait donc de saper la collusion entre la couronne et l'Église sans devoir s'en prendre explicitement au Roi, à la foi ou aux lois. L'épuisement (prétendu) du royaume en ressources humaines suffisait à en condamner le régime de domination. Mais l'hégémonie de la thèse décliniste tenait aussi à la puissance des plumes qui se sont mises à son service. Le chapitre 2 rappelle que Montesquieu avait lui aussi d'excellentes raisons, en 1721, de centrer onze des *Lettres persanes* sur la dépopulation de la France (en 1709-1710, la mortalité avait augmenté de 66 %, la nuptialité avait baissé de 40 % et les naissances de 15 % ; en 1719-1720, la peste venait de saigner le royaume). L'auteure rappelle surtout à quel point ces onze lettres ont mis en place un argumentaire qui structurera profondément les débats des décennies ultérieures. Le chapitre 6 se concentre sur la figure de Rousseau, dont les prises de positions et les ambiguïtés servent de nœuds à des problématiques dont nous ne sommes pas encore sortis. Un chapitre consacré au thème de la polygamie (chapitre 5) et un autre faisant le point sur les débats de l'époque révolutionnaire (chapitre 7) complètent ce tableau qui, à défaut de pouvoir être exhaustif (quoique basé sur le dépouillement d'environ 500 publications de l'époque) est en tous cas admirablement synthétique et constamment passionnant. Ce roman policier nourri d'une impeccable familiarité avec les ouvrages primaires et secondaires ne parle pas seulement de nos Philosophes favoris (et de leurs cohortes d'opposants et de complices). *De nobis fabula narratur* : sans doute l'intelligentsia franco-centrée qui s'adonne aujourd'hui si complaisamment aux lamentations déclinistes gagnerait-elle à lire cet ouvrage si précieux pour inviter les esprits critiques à davantage de sens critique.

YVES CITTON

Julie BOCH, *Approches de la pensée des Lumières*, préface par Martin RUEFF, Reims, Éditions et Presses universitaires de Reims, coll. Épure, 2012, 541 p.

Précédé d'une présentation de Martin Rueff, ce volume réunit vingt-sept articles rédigés entre 2002 et 2010 par Julie Boch. Il s'agit d'un recueil dédié à la mémoire d'une chercheuse disparue dans les circonstances que l'on connaît. Les contributions sont réparties en quatre rubriques : « Analyses de l'imaginaire », « Fictions », « Questions esthétiques : Caylus et Diderot » et « Anthropologie et histoire de l'esprit ». Le choix proposé reflète ce qui avait fait la force de la thèse de Julie Boch (parue sous le titre : *Les Dieux désenchantés. La fable dans la pensée française de Huet à Voltaire (1680-1760)*, Paris, Champion, 2002) : une analyse forte et nuancée de la contestation de la généralité stricte des concepts que la littérature, les arts poétiques (au travers des débats sur l'allégorie ou le mythe), mais aussi l'histoire, les sciences et la philosophie traduisent à des degrés divers. La démarche envisagée, toujours attentive à l'historicité des œuvres, montre bien que l'âge classique, s'il promet l'exercice constant du jugement, ne saurait en aucune manière obéir à un quelconque déterminisme épistémologique. Car, s'il est indéniable qu'un mouvement de désacralisation a caractérisé le long dix-huitième siècle, celui-ci s'opère par glissements, par déplacements, par substitutions. En d'autres termes, les lignes de flottaison entre précellence de la raison et manifestations de la croyance demeurent instables ; il en est de même dans le domaine de la pensée esthétique comme le montrent les fines analyses sur Caylus. Julie Boch rend

ainsi compte de la pluralisation des régimes de représentation, lesquels se trouvent souvent en inadéquation les uns avec les autres, s'affrontent (voir la contribution sur l'interprétation de la comète de 1680 dans les écrits de Fontenelle), ou, au contraire, s'ignorent. Attentive à la tessiture des œuvres dans leur économie interne et dans leur réception, l'auteure montre bien que, dans certains cas, des convergences, certes impensées, se dessinent entre des auteurs que tout paraît *a priori* séparer. Il en est ainsi des considérations linguistiques de l'abbé Pluche, qui rejoignent les préoccupations des Philosophes sur l'origine du langage, ou du comparatisme pré-ethnographique du jésuite Lafitau dont les visées apologétiques nourrissent paradoxalement les courants hétérodoxes. Toujours patiente, sans pour autant être prisonnière d'une vaine érudition, la démonstration est d'autant plus probante que Julie Boch s'attache, aux côtés de Bayle, Fontenelle ou Diderot, à des *minores* dont les œuvres éclairent en contrepoint la période envisagée. À cet égard, les deux contributions sur la *Zazirocratie* (1761) de Tiphaigne de la Roche sont particulièrement éclairantes, dans le rapport que cet auteur marginalisé au sein des belles-lettres entretient avec la grande tradition des moralistes français. On l'aura compris, la moisson est fort riche et participe d'un décloisonnement des lignes de partage qui ont longtemps entravé une compréhension plus fine de l'histoire intellectuelle des Lumières.

ADRIEN PASCHOUD

André CHARRAK, *Rousseau. De l'empirisme à l'expérience*, Paris, Vrin, 2013, 220 p.

André Charrak continue sa passionnante enquête sur l'épistémologie du 18^e siècle, l'empirisme tout particulièrement. Son dernier ouvrage est tout à la fois de nature historique et épistémologique. Il s'agit de sortir d'un point de vue communicationnel qui ne prend en compte que la tournure dramatique de la mise en scène rousseauiste de soi face aux Encyclopédistes, comme le fait Pascale Delormas dans un ouvrage récent (*De l'autobiographie à la mise en scène de soi. Le cas Rousseau*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013). L'objectif du philosophe est donc de saisir un trajet intellectuel sous l'angle analytique et généalogique. André Charrak montre ainsi que ce projet procède, dans l'œuvre de Rousseau, d'une expérience morale à l'intérieur de l'empirisme, certes avec une importante modification en cours de route, mais interne à l'empirisme. La démarche rousseauiste emprunte un temps à Condillac son approche analytique des idées – avec le primat des idées singulières sur les idées générales – pour la traduire en une théorie de l'homme enclenchée, dans son œuvre, par sa réflexion sur l'amour de soi et consacrée dans son traité final d'éducation. S'interroger sur le lien chez Rousseau de l'empirisme à l'expérience, d'un point de vue génétique, revient ainsi à mettre en évidence, du second *Discours* à l'*Émile*, un trajet de l'amour propre au sentiment d'humanité par la médiation de la pitié.

Au départ, Rousseau pose un principe – l'homme est bon –, et une passion innée, l'amour de soi. Puis il nous convie à suivre l'ordre des sentiments et des connaissances, non d'après une conception erronée du passage des sensations internes aux perceptions de la réalité, par le fait de sensations représentatives, mais dans la caractérisation des rapports entre les sensations au sein même de l'expérience, donc dans un continuum des sensations affectives à la réalité. Qu'en-il alors de l'amour de soi? Il ne se réduit pas une affection passive, l'amour propre, sur la base d'un souci d'autoconservation, mais il est un principe actif, dans la mesure où il se traduit dans la pitié, et enclenche ainsi un mouvement propre de la vie passionnelle. Quant au sentiment de pitié, il est un sentiment naturel, il correspond à la répugnance de voir souffrir son semblable. Le lien de l'amour propre à l'amour de soi procède alors d'une combinaison passif/actif qui instaure, au sein de l'esprit, des relations morales à l'horizon du droit naturel. Ainsi le progrès des affections morales ne renvoie pas uniquement au développement de la sensibilité, il touche aussi au progrès des idées, par les rapports qu'elles instaurent entre notre esprit et les images que nous avons du monde. En conséquence l'amour de soi est hautement productif. Il permet l'identification

imaginaire de l'individu dans la comparaison entre les images du monde qu'il perçoit, donc dans le jeu des rapports entre les sentiments et les idées de soi et des autres. C'est pourquoi il peut se généraliser sous la forme de l'amour de l'humanité.

La mise en évidence d'une telle genèse du sentiment d'humanité permet également à André Charrak de réfléchir sur ce qu'il en est, chez Rousseau, de la critique interne de l'empirisme. À un moment précis de son trajet intellectuel, les limites du réductionnisme analytique sont pensées dans l'ordre de l'histoire concrète. C'est ainsi que l'enquête généalogique se modifie en énonçant les conditions de production et de transformation de ce qui s'est fait dans l'ordre de la nécessité et du perfectionnement des institutions politiques, soit l'exemple romain dans le *Contrat Social*. Rousseau entre alors dans l'espace d'une histoire effective liée à des relations d'applicabilité. Nous sommes ici dans « un empirisme de la constitution » qu'André Charrak a déjà exploré dans son précédent ouvrage (Vrin, 2009). Rousseau associe ici à l'histoire réelle une théorie naturaliste de l'esprit, expression de la puissance active du mental, ce qui laisse penser à un « matérialisme ontologique » basé sur l'activité de l'être sensitif. André Charrak en vient enfin à développer ce qu'il désigne, chez Rousseau, comme « un entendement de l'empirisme » dans le but de circonscrire ce qu'il en est des capacités de raisonnement du sujet rousseauiste. Un sujet qui se construit, dans les *Lettres morales* et les *Réveries d'un promeneur solitaire*, selon le critère de l'amour de la vérité et dans l'ordre d'une histoire effective, et non pas au titre d'une mise en scène de soi dans une figure anhistorique visant à asseoir son autorité dans l'espace communicationnel du public dix-huitiémiste.

JACQUES GUILHAUMOU

Fabrice CHASSOT, *Le Dialogue scientifique au 18^e siècle. Postérité de Fontenelle et vulgarisation des sciences*, Paris, Classiques Garnier, 2011, 638 p.

C'est l'histoire d'un genre introuvable que retrace cet ouvrage. Le dialogue scientifique, dont on doit l'appellation à Algarotti en 1752, occupe, entre l'entretien de doctes et le dialogue pédagogique, une place bien étroite. L'illustration la plus marquante, et la seule vraie réussite en sont les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, qui parce qu'ils s'inscrivent dans le cadre de la sociabilité mondaine, visent un double objectif d'instruction et de divertissement. Si le modèle fontenellien s'impose longtemps à tout auteur de dialogue, rares en sont les tentatives d'imitation. Et s'il est une référence commune à chercher, c'est bien plutôt celle de Pellisson, qui en fixant les règles d'une poétique du dialogue, devait déterminer le modèle de l'entretien didactique. Pluche, Régnauld ou Bazin lui doivent beaucoup. Le dialogue répond aux trois critères suivants : interlocution, scénographie, enjeuement. Quant au contenu, il varie, entre un savoir institutionnalisé, admis par tous, et un savoir singulier, en rupture avec les doctrines reçues. L'année 1748, qui voit la parution des *Entretiens sur les comètes* de Basset des Rosiers et du *Telliamed* de De Maillet, est à cet égard une limite, au-delà de laquelle la question de la vulgarisation ne se pose plus dans les mêmes termes. De nombreuses pages sont consacrées à Pluche, et c'est l'un des principaux mérites de l'ouvrage que de proposer une lecture neuve du *Spectacle*. Cependant, de l'aveu même de l'auteur, Pluche prend le contre-pied du projet fontenellien, et propose une exploitation originale du genre du dialogue, en dehors de tout modèle connu. Il échappe à cette postérité de Fontenelle, dont l'ouvrage retrace l'histoire. Mais n'est-ce pas précisément cette distance par rapport au grand modèle qui en assura la réussite ? Bazin, Algarotti ou Basset, qui ne sauront pas s'en affranchir, ne connaîtront pas la même postérité.

À l'image de ces longs dialogues qui déguisent le savoir sous l'agrément de la conversation, l'ouvrage n'aborde pas les problèmes de front, mais use de tours et de détours, considère un sujet sous plusieurs angles, compare, pèse et soupèse, et n'ose en conclusion des chapitres que quelques jugements définitifs, concédés comme à regret. Le « caractère itératif des entretiens » (p. 582) étudiés a marqué le style de l'auteur, ce qui est le signe

infaillible d'une acclimatation à l'objet, mais hélas aussi un obstacle à une communication efficace. Lecteur pressé s'abstenir! Le titre même des sections n'est pas d'un grand secours, la progression (de la définition d'un genre à ses « appropriations » puis à ses inscriptions dans la société) n'ayant rien d'évident. Pourquoi attendre la p. 575 pour évoquer la possible filiation entre Fénelon et Pluche? Pourquoi aborder la physico-théologie en quatre ou cinq endroits différents alors qu'une synthèse sur le sujet eût gagné en efficacité? Aussi faut-il adopter le rythme nonchalant du promeneur, et se laisser mener par ce guide qui régulièrement vous fera revenir sur vos pas, avant de tenter, avec une prudence circonspecte, de nouvelles avancées. On regrettera tout de même la faiblesse théorique de l'ensemble. Les études sur le dialogue sont nombreuses tant en linguistique qu'en stylistique; il est dommage de ne pas s'en être inspiré. Des expressions comme « scénographie du dialogue », « échange agonal », « configuration de l'interlocution », « entreprise de médiation » filent comme des comètes; elles appelleraient pourtant bien des analyses. Quant au « dialogue narratif » (p. 99), mis sans doute pour *narration de dialogue* ou *dialogue rapporté*, il demanderait lui aussi des éclaircissements. Mais ce serait alors rompre avec le bon ton recommandé par les théoriciens du dialogue. De même, le chemin, balisé de loin en loin par de rassurantes autorités, études, parfois anciennes, consacrées par l'institution, évite les mauvais lieux. Il ne permet pas non plus de mémorables rencontres.

NICOLAS BRUCKER

Alexandra COOK, *Jean-Jacques Rousseau and botany, the salutary science*, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2012, 436 p.

Cet ouvrage renouvelle profondément notre approche de la science de Rousseau en matière de botanique, de la pratique qu'il en eut autant comme art de vivre que comme thérapeutique et comme philosophie *en acte*, du contexte épistémologique et culturel dans lequel il s'y est formé, de sa position très informée, et en quelque sorte transfuge entre la méthode « sexuelle » de la classification linnéenne et la « méthode naturelle » émergente que reflètent ses *Lettres sur la botanique*, de l'influence enfin de ses idées jusqu'à l'anthropologie environnementaliste de notre époque.

En neuf chapitres denses et équilibrés, A. Cook situe d'abord l'herborisation comme remède au malheur dans le contexte global de la pensée de la nature dans la philosophie de Rousseau (ch. 1). Elle entreprend ensuite la généalogie de sa formation, avec l'arrière-plan contrastant de ses études chimiques remontant à l'époque des Charmettes et poursuivies dans sa première époque parisienne (ch. 2); le rôle de tout premier plan joué par les savants et les botanistes suisses, et notamment Haller, dans l'essor de la discipline au 18^e siècle (ch. 3); l'influence, pour son initiation, de l'école neuchâteloise (Jean-Antoine d'Ivernois, Abraham Gagnebin) avec laquelle il entre en contact lors de son exil (ch. 4); la mutation de la discipline avec l'impact de Linné (ch. 5) et, au-delà, le développement de la « méthode naturelle » de classification des plantes avec Jussieu et Adanson (ch. 6); la connaissance étendue qu'il possède de la littérature botanique ancienne et moderne, et les critiques qu'il lui adresse : défaut d'illustrations correctes et Babel de la nomenclature par « phrases » avant la simplification linnéenne du double nom, qu'il suit totalement sur ce point (ch. 7); une synthèse érudite de l'histoire des herbiers depuis la Renaissance, suivie d'une analyse de la pratique à la fois méticuleuse, savante et contemplative qu'il en développe pour son propre compte et pour ses amis (ch. 8); une discussion approfondie de l'authenticité des *Fragmens pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* (qui seraient des notes de lecture en vue d'un dictionnaire colligées par leurs premiers éditeurs), suivie d'une étude de la réception européenne de ses idées botaniques (ch. 9). Le dernier chapitre esquisse une situation de sa pensée par rapport aux thèses constructivistes contemporaines à l'égard de l'idée de Nature. Suivent enfin trois précieuses annexes : la première sur les livres de botanique possédés, empruntés ou consultés par Rousseau, la seconde sur ses correspondants et contacts scien-

tifiques, la troisième sur les herbiers de sa main qu'on a conservés, avec une discussion sur l'authenticité de certains d'entre eux. Une large bibliographie ancienne et modernes et un index clôturent l'ouvrage.

Outre le panorama fouillé qu'A. Cook dresse de l'état de la discipline, de ses acteurs à l'échelle des Lumières européennes (notamment en Suisse), et des perspectives de son devenir au siècle suivant, cet ouvrage bat en brèche des idées reçues ou trop simplistes sur le « linnéisme » de Rousseau : celui-ci est bien au fait des discussions savantes sur les limites de la méthode de classification sexuelle des plantes et ses écrits botaniques reflètent, dès le livre XII des *Confessions*, son ouverture à la méthode naturelle des « familles de plantes » à partir de l'observation d'une combinaison d'ensemble de traits incluant toutes les parties essentielles de la plante. Ceux qui croiraient encore à son amateurisme dans ce domaine, découvriront l'ampleur de la documentation savante qu'il maîtrisait et l'acuité inventive de sa réflexion, cela jusqu'à la fin de sa vie – ce qui permet de relativiser la modestie affichée sur ce point dans les *Rêveries* : son ignorance est une *docte ignorance* ! On découvre également que ce solitaire fort fréquentatif entretient des liaisons suivies, et souvent très « pointues », avec la communauté des amateurs éclairés ou plus qu'éclairés (comme M. de La Tourrette, directeur du jardin botanique à Lyon, l'abbé Rozier, Malesherbes ou la duchesse de Portland – mais ce sont des dizaines de correspondants que répertorie l'annexe 2, parmi lesquels ses amis suisses, les d'Ivernois, Gagnebin, Deluc, etc.). Pour conclure, on avouera n'avoir pu que suggérer dans cette note toute la richesse de cet ouvrage qui remplit exactement son programme : soit la démonstration que la pratique de l'art d'herboriser, dans toutes ses composantes théoriques et pratiques, constitue bien une modalité essentielle de la philosophie de la nature qu'a développée Rousseau.

JEAN-FRANÇOIS PERRIN

Jennifer J. DAVIS, *Defining culinary authority. The transformation of cooking in France, 1650-1830*, Baton Rouge, Louisiana State UP, 2013, x + 246 p., 8 ill.

E. C. SPARY, *Eating the Enlightenment. Food and the Sciences in Paris, 1670-1760*. Chicago, U. of Chicago Press, 2012, xi + 366 p., 20 ill.

En lisant ces essais, tous deux parus à des presses de renom, on trouve tout et son contraire. D'une part ils font preuve d'une recherche approfondie dans des domaines peu défrichés, faisant ainsi valoir l'importance d'écrits et de faits injustement relégués à l'arrière-plan ; de l'autre, du côté des terrains soigneusement cultivés, leur parcours est moins bien tracé.

La « transformation » dont s'occupe Davis est moins celle des préparations culinaires que celle des cuisinières qui œuvrent dans les cuisines. Le point fort du livre est une étude poussée des guildes sous l'Ancien Régime (chapitre 3) et comment celles-ci, en apprenant aux domestiques l'art de cuisiner et d'écrire, les aide à faire face aux discriminations qui les entourent par ailleurs. Davis pousse pourtant trop loin un féminisme justifié mais qui lui fait faire des bourdes. Elle s'indigne contre les titres de manuels où le masculin domine (pour elle, p. e., *Le Cuisinier moderne* deviendrait « the modern male cook » en anglais, et elle se trompe lorsqu'elle déplore qu'il n'existe au dix-huitième siècle aucun manuel culinaire en France rédigé par une femme (p. 72). Et pourtant, *La Cuisinière républicaine* de M^{me} Méricot, livre qui n'est pas passé inaperçu, paraît en 1795.

L'essai de Spary, au titre ludique, est bien plus excitant. Ses six chapitres illustrent tout ce qu'on peut retirer d'une fusion aliments, sciences et Lumières, mais aussi comment le pratique, le philosophique et le religieux se rejoignent au niveau du comestible. De ses six cas de figure, le plus marquant est « Lutttes intestinales » (je traduis) dont le protagoniste est le médecin janséniste végétarien Philippe Hecquet. Son engagement dans la querelle qui oppose iatomécanistes et iatrichimistes souligne l'importance, au littéral comme au figuré, du modèle digestif dans la médecine d'époque. Les chapitres sur le café – comme

brèvement, comme lieu d'échanges intellectuels et de créations littéraires, comme ouverture à une montée sociale, forment un exemple intéressant d'histoire culturelle. Il en est de même pour le chapitre sur les liqueurs, au sens large qu'on leur prête à l'époque. Signalant l'intrication des progrès techniques, de l'esprit d'entreprise et des annonces publicitaires, Spary note qu'il s'agit d'une forme de transmission du savoir issu des liens entre le monde du commerce et celui des connaissances. Les deux derniers chapitres apportent peu de nouveau – il s'agit d'écrits culinaires ou de régimes de santé et des problèmes qu'ils suscitent – à une exception près. Grâce à son accès aux archives Tissot à la BCU de Lausanne, Spary enrichit son texte de lettres qui nous éclairent sur les rapports privilégiés entre soignant et soigné. Mais alors, pourquoi consacrer tant de place aux dames de la bonne société suisse et leurs troubles digestifs au lieu de citer certaines lettres de Diderot au style enjoué où il relate ses indigestions? Et pourquoi, se demande-t-on, la BCU s'appelle-t-elle un peu partout dans le texte comme dans l'apparat critique de Spary « Bibliothèque centrale universitaire »? Un C peut évidemment en cacher un autre. Les notes renvoient à des entrées bibliographiques mais trop souvent il manque une référence paginale.

Ce qui gêne le plus dans ces deux essais est le refus de distinguer entre auteurs de discours paratextuels dans le cas d'attributions pourtant solidement fondées et auteurs attirés de manuels culinaires. Chez Davis le refus est catégorique, ce qui fausse son analyse desdits manuels. Spary est plus évasive et parle d'« auteurs » de paratextes. Cette fausse piste remonte sans doute aux déclarations de Sean Takats (voir la recension de son livre dans *DHS* 45, p. 759). Mais comment ignorer tout ce qui a été écrit sur les préfaciers depuis plusieurs décennies, surtout du côté des *Dons de Comus* et de *La Science du maître d'hôtel cuisinier*? C'est donc, dans le cas de Davis comme celui de Spary, à prendre ou à laisser.

BÉATRICE FINK

Elisabeth DÉCULTOT/Gerhard LAUER (Hg.), *Kunst und Empfindung. Zur Genealogie einer kunsttheoretischen Fragestellung in Deutschland und Frankreich im 18. Jahrhundert*, Heidelberg, Winter, 2012, 184 p.

Les dix monographies collectées dans l'ouvrage, rédigées pour moitié en allemand, pour moitié en français, restituent une vision panoramique de la réflexion sur l'esthétique au 18^e siècle, de l'abbé Du Bos, dont la théorie du sentiment (1719) occupe une place inaugurale, à Friedrich Schlegel, qui avec *Lucinde* (1799) et en exploitant les ressources de l'expression littéraire, entend donner une illustration de la possible conciliation entre entendement et imagination. Entre ces deux repères, d'autres théoriciens, suisses ou allemands, sont étudiés, de façon à rendre compte de la manière originale dont chacun a pensé l'articulation entre théorie de la connaissance et conception de l'art, au besoin en contredisant les idées reçues ou les raccourcis simplificateurs. Ainsi de Bodmer et de Breitinger, habituellement présentés comme les contradicteurs sensualistes du rationaliste Gottsched, alors que le concept de sensibilité dans la poétique de Breitinger dépasse bien largement le lien qu'on peut y voir avec le courant empiriste. Si l'on doit à Baumgarten la définition moderne de l'esthétique, tirée d'un côté de l'*aisthesis* antique, de l'autre de la pensée wolffienne, c'est à Sulzer qu'on est redevable des fondements de la psychologie, conçue comme « science de l'âme humaine » (« *Wissenschaft von der Seele des Menschen* »), par laquelle la théorie des arts se déduit de la faculté de sentir. Avec Riedel, on bascule dans la seconde moitié du siècle, où se remarque l'influence des esthéticiens anglais et écossais sur la théorie allemande de l'art. Les brillantes analyses de Georg Forster, nées d'une fréquentation personnelle des grandes œuvres, contrastent avec l'approche froidement théorique de Kant. L'année où Forster découvre la galerie de Düsseldorf paraît la *Critique de la faculté de juger* (1790). Moritz, qui élabore une théorie cosmologique de l'art, plaçant l'artiste dans la dépendance de la nature, Maass, qui renforce le rôle de l'imagination et donne à la psychologie une extension supplémentaire, sont l'un et l'autre caractéristiques du tournant du siècle.

Chaque contribution, consacrée à une figure marquante de la période, apporte son lot d'informations sur l'histoire de l'esthétique, qui se déploie en parallèle de l'histoire de la théorie de la connaissance. L'exposé liminaire propose au lecteur un fil rouge, qu'il pourra suivre au long des études monographiques. C'est dans le domaine de l'art que se manifeste le plus spectaculairement le basculement du monde classique au monde moderne, caractérisé par l'abandon du beau objectif et de la méthode déductive, et par la promotion de l'observation et de la relation directe avec les objets de l'expérience. L'évolution de l'esthétique au 18^e siècle, dont rend compte l'ouvrage, est au croisement de deux séries de faits : d'une part l'intérêt nouveau accordé à la sensation comme lien nécessaire entre le sujet humain et l'objet perçu ; d'autre part l'attention portée à l'expérience spécifique de l'art. Au confluent de ces deux questions se trouve l'esthétique, science encore à naître, qui rencontre une difficulté de se faire une place dans le paysage intellectuel, marqué par la traditionnelle division des facultés de l'âme, entre inférieures et supérieures, et plus encore par la méfiance qui pèse sur le savoir né des sens. Baumgarten rompt avec cette représentation, en élaborant la notion de *facultas sentiendi*, qui relève à la fois du sens externe et du sens interne ; il prend ses distances avec la vieille hiérarchie, sans tout à fait s'en affranchir, et affirme la double nature de la sensation, à la fois tournée vers le dehors et vers le dedans. La même instabilité caractérise le concept d'art. Inconnu de l'Antiquité ou du Moyen Âge, le concept moderne d'art fait son apparition vers 1690 avec l'expression « beaux-arts », qui rompt avec la traditionnelle division entre arts libéraux et arts mécaniques, en même temps qu'elle affirme une ambition totalisante. Mais il revient à Batteux d'imposer plus tard sur la scène européenne le concept générique de beaux-arts, en lui donnant un fondement théorique. Sulzer va jusqu'à intégrer sans restriction des activités jusque-là regardées comme hors du champ artistique, ce qui conduit Heydenreich à rejeter le concept de beaux-arts comme « vague à l'extrême et insignifiant », et le prédicat « beau » comme non pertinent pour caractériser les arts. En remplacement il propose d'utiliser le concept d'« arts de la sensibilité », assignant la sensation et l'imagination comme véritables sources des arts. Il illustre ainsi la définition de l'homme caractéristique du 18^e qui accorde une confiance renouvelée aussi bien à l'entendement qu'à l'imagination.

NICOLAS BRUCKER

Luigi DELIA et Ethel GROFFIER, *La Vision nouvelle de la société dans L'Encyclopédie méthodique*. Volume I – Jurisprudence. Presses de l'Université Laval, 2012, 546 p.

Héritière de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, l'*Encyclopédie méthodique*, publiée par Panckoucke, constitue un chaînon important entre l'*épistémè* des Lumières et celle du 19^e siècle. Elle a été néanmoins peu étudiée. Depuis le livre de S. Tucoo-Chala, *Charles-Joseph Panckoucke et la Librairie française* (1977), elle n'a fait l'objet que d'articles éparés, à l'exception du volume dirigé par M. Porret et C. Blankaert, *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832). Des Lumières au positivisme* (2006). La collection inaugurée par J. Boulad-Ayoub, qui présente dans une longue introduction le projet et les choix de la *Méthodique*, comble sur ce point une lacune. Elle s'ouvre sur la publication par L. Delia et E. Groffier du *Dictionnaire de jurisprudence* (1782-89, t. I à VIII) et du *Dictionnaire de police et municipalités* (1789-1791), qui le clôt (t. IX-X). Les textes, classés par thèmes (droit naturel, abolition des privilèges, justice pénale, tolérance en matière de religion pour le premier ; notion de peuple, régénérer la société, créer une société démocratique, police, famille pour le second), sont précédés de deux introductions substantielles qui font à la fois le point sur les auteurs et sur les orientations philosophiques de chacun des deux dictionnaires, en les inscrivant dans les débats du temps.

Si la fonction critique du droit naturel est moins accentuée dans le *Dictionnaire de jurisprudence* que dans l'*Encyclopédie*, on relève dans certains articles une condamnation assez nette de la servitude personnelle et de la mainmorte. Mais c'est surtout la justice

pénale qui, sous l'influence de Beccaria et des encyclopédistes (dont plusieurs articles ont été repris tels quels), est critiquée : remise en cause de la peine de mort, des prisons d'Etat, de la question, de la répression du crime de lèse-majesté, du suicide, du duel. La tolérance envers les protestants représente aussi un volet notable de la réflexion, plus ou moins progressiste, des auteurs du *Dictionnaire de jurisprudence*. L. Delia et E. Groffier proposent d'y voir, moins qu'une « machine de guerre révolutionnaire », un « lieu où se rencontrent et parfois dialoguent l'idéologie traditionnelle de la justice du roi et la culture juridique réformatrice des Lumières » (p. 136).

Le *Dictionnaire de police et municipalités* est, lui, estiment-ils, « uniformément réformateur » (p. 271). Contrairement au *Dictionnaire de jurisprudence*, dû à « une société de juriconsultes », il est l'œuvre d'un seul auteur, Jacques Peuchet (1758-1830), à la fois avocat, journaliste, géographe, publiciste, littérateur et économiste. Durant les années où il rédigea le dictionnaire, entre 1787 et 1791, il se montra un fervent révolutionnaire, avant de devenir plus modéré, quand éclatèrent les premières violences. Cet engagement fait de son ouvrage une sorte de traité juridico-politique de l'administration publique. Penseur progressiste, il vise à régénérer la société française en luttant contre les abus de l'administration, de la police notamment. À cet égard, les articles BUROCRATIE (*sic*), CORRUPTION, ÉDUCATION sont significatifs. Peuchet est en revanche plus réservé sur la question de la démocratie, qu'il considère comme une source inévitable de tyrannie. Mais, au total, le *Dictionnaire de police et municipalités* propose un vaste système de réformes de la police et de la famille, qui seront inscrites dans le droit révolutionnaire, avant que le code napoléonien ne vienne y mettre un frein.

On ne peut que saluer, par conséquent, l'initiative de la directrice de la collection et le travail des responsables de ce premier volume qui donnent accès à des articles peu connus, en fournissant en même temps les informations nécessaires pour en comprendre le sens et les enjeux, tant aux chercheurs qu'à un public plus large, intéressé par des débats sur la justice et le progrès social encore très actuels. Ces dix volumes de dictionnaires contiennent, en effet, une série de propositions de réformes qui annoncent le droit et la législation modernes : c'est bien, comme l'indique le titre de l'ouvrage recensé, une « vision nouvelle de la société » qui est offerte.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Pascale DELORMAS, *De l'autobiographie à la mise en scène de soi. Le cas Rousseau*, Paris, Lambert-Lucas, 2013, 232 p.

À côté des travaux littéraires sur l'autobiographie, et plus largement en terme de corpus, des analyses historiques sur les écrits de fort privé, Pascale Delormas s'intéresse au cas particulier de la mise en scène de soi par les « grands auteurs », ce qu'elle qualifie par le néologisme d'autographie. Son approche présente du corpus Rousseau, ou plus exactement de trois de ses ouvrages, les *Confessions*, les *Dialogues* et les *Réveries*, relève essentiellement de l'analyse de discours, du moins dans sa part d'analyse énonciative et communicationnelle (Maingueneau), mais aussi de la sociologie dans sa manière d'aborder les champs discursifs (Bourdieu). Les principales questions posées au corpus sont les suivantes : qu'en est-il de la mise en scène de la réception des présents ouvrages de Rousseau dans le public? Comment constitue-t-il cette réception au sein d'un discours sur une communauté qu'il récuse?

La première partie de l'ouvrage s'interroge d'abord sur les stratégies discursives de Rousseau face aux espaces de communication propres aux Lumières, avec une attention particulière au statut du lecteur. L'hypothèse de l'existence d'une communauté discursive, au delà de la dénomination usuelle de République des lettres, permet de qualifier les diverses modalités du positionnement discursif de Rousseau. Au sein de cette communauté de réseaux, Rousseau joue la rupture tout en restant en son sein. Il dénonce certains de ses

rituels pour mieux y faire adhérer ses lecteurs. Construit-il alors l'illusion d'un auteur solitaire et indépendant, pour mieux asseoir institutionnellement sa position, donc en créant les conditions de son succès d'édition auprès du monde des lecteurs ? Pour répondre à cette importante question, il faut d'abord, selon nous, en revenir, avec Rousseau, au fondement moral de l'expérience de sa pensée sous l'égide de la formation d'un rapport ontologique et expérimental à l'altérité, désignée sous l'expression d'amour de soi. Démarche singulièrement empiriste, – comme l'a montré par ailleurs le philosophe André Charrak (*Rousseau. De l'empirisme à l'expérience*, Paris, Vrin, 2013) –, qui positionne la personnalité de Rousseau au sein d'une grande diversité d'expériences sociales et morales traduites, à distance de la République des lettres, par la quête de la vérité au sein même de son parcours autobiographique.

Cependant, Pascale Delormas montre, sous un tout autre point de vue, que le discours rousseauiste construit une stratégie très élaborée en matière de communication par le recours aux catégories paradoxales de transparence et de dissimulation, d'entente et de mécontentement, de fiction et de réalité. C'est pourquoi elle consacre la seconde partie de son étude à mettre en évidence toute une série de choix énonciatifs qui permettent à Rousseau de constituer des scènes d'énonciations individualisées à forte portée argumentative dans le but de valoriser son statut d'écrivain. L'analyse de discours se centre en particulier sur le titre même des œuvres étudiées, donc à leur cadrage auctorial plutôt classique, ne serait-ce que par le recours au dialogue. Cet ouvrage aborde ensuite l'examen successif des questions d'énonciation, d'ethos discursif et d'actes de langage qui situent les diverses formes de mise en scène du *je*. L'analyse met ainsi en évidence les modalités catégorielles empruntées à la rhétorique d'Aristote de traduction d'une action située. Le contexte épistémologique est ici celui d'un empirisme constituant, en lien à une action montrée par le fait même de l'expérience, ce que la linguiste qualifie de passage de l'ethos montré à l'ethos représenté. En fin de compte, la présente approche de la mise en scène de soi chez Rousseau relève d'une approche paratopique, au sens que l'analyse de discours donne au terme de paratopie pour désigner la tension entre l'inclusion et l'exclusion du monde social et intellectuel. Le travail de Pascale Delormas fait ainsi largement écho aux préoccupations de nos contemporains, face à l'actualité de Rousseau.

JACQUES GUILHAUMOU

Daniel DROIXHE (dir.), *L'Esprit des journaux : un périodique européen au 18^e siècle*, Bruxelles, Le Cri édition, 2009, 368 p.

Edités avec la collaboration de Muriel Collart, ces actes du colloque « Diffusion et transferts de la modernité dans l'*Esprit des journaux* », organisé par le Groupe d'études du 18^e siècle de l'Université de Liège (www.gedhs.ulg.ac.be), présentent un des nombreux périodiques de l'imprimerie de Liège. Il faut dire qu'il est un peu particulier. Dans l'allocation d'ouverture, B. Rentier insiste sur le rôle joué, dans l'information du savoir, par ce journal qualifié de « voleur et compilateur » en 1847 par Sainte-Beuve... Les quinze articles qui suivent vont éclaircir le véritable objectif et donc sa place dans les Lumières. D. Droixhe positionne l'entreprise dans une politique du bonheur qui picore un peu partout. De 1772 à 1782, le périodique, en empruntant aux autres, se fait l'écho de l'*Année littéraire*, du *Journal encyclopédique*, de la *Gazette des Deux-Ponts*, du *Journal littéraire de Berlin*, puis des grands auteurs comme Condillac, Helvétius, Rousseau mais aussi des tensions entre les critiques. Bref, de l'esprit grec (E. Framery) à la culture italienne (N. Vanwelkenhuyzen), l'*Esprit des journaux* diffuse les idées des auteurs – Voltaire, Roucher etc. – et les évolutions des disciplines comme l'histoire naturelle, l'électricité, l'agriculture, ainsi que la poésie, la vie savante en Allemagne, en Russie, en Pologne. On l'aura compris, on assiste à une diffusion par matière qui fait état de l'esprit du moment, lequel sera conforté par l'*Encyclopédie méthodique* publiée à partir de 1782 (aussi chez Plomteux à Liège). Les articles, très

détaillés, offrent un savoir éclectique et central dans l'histoire des idées, malheureusement pour une large part oublié. Que s'est-il passé pour les sciences et les arts juste après l'*Encyclopédie* des Lumières ? Ce livre apporte des réponses. Un index complète cet ouvrage essentiel à la connaissance de la fin du siècle des Lumières.

MARTINE GROULT

Laurence GIAVARINI (dir.), *L'Écriture des juristes. 16-18^e siècles*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, 372 p.

Le titre est quelque peu trompeur en ce que, d'une part, on trouve dans ce recueil des études portant sur des époques antérieures (ainsi un article sur Jean Gerson qui nous fait remonter au début du 15^e siècle) et qu'en revanche le 18^e est assez peu présent. Il suffit pour s'en convaincre de consulter l'*Index nominum* qui ne propose que quatre maigres renvois au chancelier d'Aguesseau. Dans le fait, sauf deux études sur Jeremy Bentham et Cesare Beccaria, la grande majorité des communications portent sur les 16^e et 17^e siècles. Ce serait toutefois une erreur de ne pas faire ici mention de cet intéressant ensemble de 18 interventions, car si le droit évolue sans cesse pour s'adapter aux mutations d'une société qu'il entend réguler, il le fait avec circonspection, voire lenteur ; les pratiques juridiques du temps des Lumières n'ont donc pu que s'adosser à une tradition séculaire. L'intention de ce collectif était de s'interroger sur l'usage de l'écrit par les praticiens du droit, question toujours d'actualité, alors que, curieux paradoxe s'agissant de personnalités qui par définition inscrivent leur activité dans l'écrit, cet aspect avait été jusqu'à présent quelque peu négligé. Pourtant, de la mise par écrit des coutumes exigée par une ordonnance de Charles VII (Montils-les-Tours, 1454), à la rédaction des factums d'avocats, en passant par les innombrables gloses qui prolifèrent sur la lettre des ordonnances et décrets, partout et toujours le praticien du droit se doit de mettre la main à la plume. Et, constat majeur qui se dégage de cet ensemble d'études, ce passage à l'acte, conçu d'ordinaire comme modeste compilation ou pratique utilitaire, se révèle souvent un acte créateur, relevant d'une écriture, au sens élevé du terme, analogue à ce qui s'observerait dans des pratiques supposées plus créatives. Enfin, bien que protestant n'avoir « aucune prétention à l'exhaustivité », une « Bibliographie critique indicative » au titre trop modeste, clôt l'ouvrage et propose soigneusement disposées en des rubriques logiques, des centaines de références. Rien que cela suffirait à en faire un ouvrage de référence qui sera, n'en doutons pas, souvent consulté.

HENRI DURANTON

Jérôme GRÉVY, Christine MANIGAND et Denise TURREL (dir.), *Vert et orange. Deux couleurs à travers l'histoire*. Limoges, PULIM, 2013, 228 p. (collection Histoire).

Depuis les travaux de Michel Pastoureau, on sait que les couleurs ont une histoire. Seules les deux contributions sur l'Irlande (Laurent Colantonio et Philippe Cauvet) retiendront le dix-huitiémiste. Orange, c'est la couleur de Guillaume d'Orange-Nassau, stadhouder des Provinces-Unies et roi d'Angleterre – Guillaume III – après la *Glorious Revolution* de 1688, vainqueur des Irlandais après la bataille de La Boyne (1690) qui ouvrit aux Anglais les portes de Dublin. En 1795, les protestants d'Irlande créèrent l'Ordre d'Orange, pour protester contre les concessions faites aux catholiques irlandais entre 1782 et 1793. Le drapeau orange des soldats de Guillaume III fut repris par les orangistes et cette couleur devint celle des protestants et des unionistes loyalistes à la couronne d'Angleterre. Le vert est la couleur de l'Île d'Émeraude, des *Four Green Fields* (Ulster, Leinster, Munster et Connaught), saint Patrick adopta le trèfle comme symbole de la Trinité ; cette couleur fut donc celle des Irlandais catholiques en lutte contre Londres. L'orange et le vert restent les couleurs centrales d'une Irlande pacifiée, sinon réconciliée.

CLAUDE MICHAUD

Alain GUYOT, *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 2012, 363 p.

Le présent ouvrage part du constat que les figures à caractère analogique se multiplient, à partir des années 1770, dans les récits de voyage d'écrivains, et font florès dans les années 1830. Il s'agit alors d'effectuer une « archéologie » du récit de voyage romantique, en particulièrement d'abord le dernier tiers du 18^e siècle du point de vue d'une figure dominante, l'analogie. Le propre de l'analogie est d'être une figure de l'esprit en lien avec la propriété du réel lui-même. Cette figure nous sort de la simple représentation analytique d'un environnement familier, en permettant de percevoir quelque chose hors de soi-même, donc de renvoyer à autre chose que soi-même. Partant d'une interrogation première sur le trajet de l'invention d'un monde à l'invention d'un genre au tournant des Lumières tardives, Alain Guyot s'intéresse alors à la manière dont « le relateur » de voyage s'efforce de persuader, d'analogie en analogie, le public de la réalité exotique dont il est à la fois le porteur et le garant, et dans le respect de l'altérité. La question posée est donc : comment donner à voir l'étranger ? Elle renvoie à la dimension cognitive et discursive, plus que littéraire, du récit viatique.

Après avoir esquissé une mise en perspective historique depuis l'Antiquité, modernité incluse, sur la base des nombreux travaux disponibles, Alain Guyot en vient au récit d'exploration scientifique de la seconde moitié du 18^e siècle, en prenant d'abord appui sur un texte jugé exemplaire : le *Voyage autour du monde* de Bougainville publié en 1771, basé sur la multiplication des figures de la similarité. Cependant le raisonnement analogique demeure incontournable à l'horizon d'un récit de voyage visant un discours totalisateur. Les *Voyages dans les Alpes* (1779) de Saussure en témoigne. Une analyse détaillée du *Voyage à l'île de France* (1773) de Bernardin de Saint-Pierre permet également de saisir l'analogie dans tous ses états : d'un côté les figures de comparaison, similarité incluse, qui donnent à voir et à savoir, se multiplient ; d'un autre côté les représentations s'inscrivent entre observation et contemplation. Il est alors possible d'affirmer que « tout se tient dans la nature ». Ainsi, autour du récit viatique, se précise une pratique cognitive spécifique au sein des Lumières tardives. Cependant, avec « l'entrée du moi », à l'exemple de Chateaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), le statut du récit de voyage change dans un 19^e siècle romantique, tout en conservant une même base cognitive. Mais nous n'aborderons pas présentement ce siècle en ses débuts, comme le fait Alain Guyot dans la troisième et quatrième partie de son ouvrage.

JACQUES GUILHAUMOU

Rebecca HAITT, *Women, work and clothing in eighteenth century Spain*. Oxford, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2011, xvi + 346 p. (SVEC, 2011, 11).

L'opposition entre la *petimetra* (l'élégante des classes supérieures) et la *maja* (la femme du peuple avec son élégance particulière) est un des ressorts qu'exploite le théâtre populaire madrilène du dix-huitième siècle : le *sainete*, pièce comique en un acte accompagnant une *comedia*, ou la *tonadilla*, genre bref confié à un chanteur. Au-delà de ce jeu sur ces topiques littéraires, l'A. cherche à en reconstituer la toile de fond sociale et économique : la circulation et la transformation d'un vêtement, d'une robe à la mode à un chiffon – que le chiffonnier collecte pour une fabrique de papier – et tout ce que cela implique de travaux où les femmes ont un rôle primordial – couture, transformation, raccommodage, revente, réduction en chiffons pour des soins ou du ménage. Le vêtement sert de salaire, et la servante en bénéficie pour transformer son apparence. Il peut être échangé, ou volé ; sa revente, après la mort du porteur, entraîne des risques bactériens. L'activité et l'habileté manuelles des servantes sont recherchées ; elles sont la condition de l'élégance toujours renouvelée de leurs maîtresses, surtout si celles-ci sont à court de moyens financiers. Mais la pensée économique contemporaine ne reconnaît pas leur travail comme productif. Les corporations (*gremios*) se plaignent de cette concurrence, comme de celle des revendeuses de rue. Un vêtement correct protège celui qui le porte d'une police de plus en plus vigi-

lante dans sa chasse aux vagabonds. Il peut être la condition d'un emploi, et donc d'une stabilisation dans un groupe social organisé. L'A. recourt à la gravure, qui montre comment évolue l'habillement de la *petimetra* ou celui de la *maja*, comment ils se distinguent, mais aussi se rapprochent. Car si le vêtement est une marque d'appartenance à un groupe social, d'acceptation dans une communauté, il peut être aussi le soutien d'un rêve d'ascension. Les critiques des personnages populaires envers ceux d'entre eux qui usent des apparences vestimentaires pour paraître ce qu'ils ne sont pas n'est-elle, dans ce théâtre, qu'une réaction communautaire contre ceux qui voudraient s'élever au-dessus de leur condition de travailleurs? La résistance à toute ascension sociale d'une société encore aristocratique et figée ne s'y transposerait-elle pas aussi, soutenue par des gens de plume à son service? Du moins l'A. considère-t-elle que ces auteurs n'ignoraient pas l'arrière-fond social de sujets dont on avait parfois pensé, jusqu'ici, qu'ils les traitaient avec légèreté. Ce livre, à coup sûr, est fondé sur une observation attentive des textes, des images et des archives. Il foisonne d'informations et de réflexions qui amènent à jeter un regard nouveau sur ce théâtre.

MICHEL DUBUIS

Kathleen HARDESTY DOIG, *From Encyclopédie to Encyclopédie méthodique revision and expansion*, SVEC 2013 : 11, Oxford, Voltaire Foundation, novembre 2013, 314 p., 6 ill.

Après la présentation détaillée de l'*Encyclopédie méthodique* avec Ch. P. Braunrot en 1995 (SVEC 327), K. Doig réalise près de vingt ans plus tard une grande étude par discipline de la totalité de l'entreprise de Panckoucke. Les dix-huit années passées témoignent de l'ampleur du travail accompli. Dix chapitres analysent minutieusement le contenu de chaque science ou art par rapport à l'*Encyclopédie* – dont elle constitue selon Panckoucke la version améliorée demandée par Diderot – et le *Supplément* de Robinet. Ils sont ainsi répartis : 1/ les mathématiques et la physique, 2/ la médecine, l'anatomie et la chimie, 3/ l'agriculture et les sciences naturelles, 4/ l'histoire et la géographie, 5/ la théologie, la philosophie, la grammaire et la littérature, 6/ la justice et l'économie politique, 7/ les arts militaires, 8/ les beaux-arts, l'architecture et la musique, 9/ les arts mécaniques, 10/ les mélanges (*Encyclopédiana*, Chasses, Pêches). La conclusion est suivie par une liste des Dictionnaires, une bibliographie et un index. L'ordre suivi n'est donc ni celui des matières fourni par Panckoucke dans les *Prospectus*, ni celui de l'alphabet utilisé par et depuis Goujon. Il s'agit d'un regroupement par disciplines. K. Doig s'en explique dans l'Introduction. Le but est de clarifier le cadre et l'originalité de cette encyclopédie ambitieuse à l'aide d'une méthode comparative avec les articles de l'*Encyclopédie* et du *Supplément*, non pas par dictionnaire, mais par sujet contenant le même enjeu. La contextualisation de chaque discipline renforce les analyses qui indiquent la continuité, la modification et l'évolution afin de mettre en évidence la démarche de Panckoucke dont l'objectif était l'instruction. Il faut insister sur le fait que cette méthode ne fait rentrer aucun dictionnaire dans une case fermée. Bien au contraire, il s'agit de cibler dans les disciplines les mots, jugés en répétition, comme des chemins de transversalité des enjeux panckouckiens, d'étudier lorsqu'une discipline parente a été publiée, comment un autre dictionnaire l'utilise – par exemple la Théologie (1788-1790) publiée avant la Philosophie (1791-1794). Les collaborateurs sont toujours clairement indiqués, par exemple pour la Médecine, la Chirurgie, etc., ainsi que le contexte historique de la discipline dans son rapport aux autres sciences. Ce grand travail a le mérite de rendre la *Méthodique* vivante par les acteurs évoqués que le lecteur a sous les yeux et par les mots qui lui ouvrent les passages entre les disciplines. K. Doig se situe dans le même esprit et ne manque pas de faire référence à l'*Atelier Panckoucke Encyclopédie Méthodique* (APEM) du CNRS. Plus qu'une explication de la *Méthodique*, ce livre est une révision de sa compréhension. Maintenant, on devra parler de la *Méthodique* autrement car K. Doig a démontré avec perspicacité et profondeur comment lire cette grande œuvre.

MARTINE GROULT

Jacqueline HOAREAU-DODINEAU, Guillaume MÉTAIRIE (dir.), *La religiosité du droit*, Cahiers de l'Institut d'Anthropologie juridique n° 35, Limoges, 2013, 326 p.

Les historiens des Facultés de droit ont un goût certain pour les chronologies longues conduisant à envisager collectivement des évolutions millénaires ou au moins multiséculaires au cours de colloques ou dans des « cahiers ». En témoigne le présent volume qui, ouvrant également l'éventail géographique, passe de l'empire perse de Darius à la Tunisie contemporaine. C'est dire que les quinze contributions réunies en 320 pages ne peuvent qu'effleurer un domaine particulièrement vaste et aux confins imprécis. On peut regretter que le titre lui-même n'ait pas été expliqué dès l'abord. Comment entendre la « religiosité », terme désignant d'ordinaire un sentiment ou une sensibilité et doté d'un contenu volontiers péjoratif? Ce qui n'est certes pas l'intention des responsables dudit cahier, mais on aurait souhaité que la problématique des rapports entre les deux concepts du titre soit posée. On comprend que certains moments de l'histoire aient attiré davantage de contributeurs : le Moyen âge bien sûr est l'objet de plus du tiers des articles, mais l'« époque moderne » est la parente pauvre : une étude sur les mythes médiévaux soutenant la « Religion royale » française au cours du deuxième tiers du 17^e siècle et une brève analyse comparative de la notion de droit naturel chez les penseurs catholiques, calvinistes et luthériens. Et si l'on excepte deux études de caractère lexicographique ou sémantique – qui ne sont pas sans intérêt –, l'une sur l'épithète *sacré* utilisée pendant la Révolution française pour qualifier les droits inaliénables reconnus à l'individu, l'autre sur l'apparition de nouveaux termes ou le changement de sens d'expressions anciennes dans « le droit postrévolutionnaire », voire un article sur l'origine « chrétienne » de la Constitution américaine, qui aborde surtout les controverses actuelles sur le sujet, la longue période allant du règne personnel de Louis XIV au 20^e siècle, dans les nations européennes, période dont l'étude semble fondamentale eu égard au thème traité, est complètement occultée. Il faut certes se réjouir que les temps contemporains aient attiré la curiosité de deux chercheurs de l'Université de Sfax à propos de la *charia* et du droit pénal d'une part, et du « poids du sacré » en Tunisie, de l'autre, mais le silence sur la « religiosité » du droit – ou sur son absence – de ce côté-ci de la Méditerranée, au cours des derniers siècles, surprend.

Une lacune de cette envergure semble exprimer une attitude, peu scientifique à nos yeux, à l'égard de la laïcité. Le mot et ses dérivés paraissent tabou : on nous explique que « pour désigner le mouvement d'émancipation du droit et de la politique à l'égard de toute forme de transcendance », il est préférable de parler de *sécularisation* plutôt que de *laïcisation* car le premier vocable est plus commun « à l'échelon européen ». Et dès l'avant-propos – on n'en parle plus par la suite –, on ironise sur « une sacro-sainte (?) [la parenthèse est dans le texte] laïcité », qui est l'objet d'une « proclamation officielle et permanente en France [...] dont il est permis de douter parfois de la neutralité affichée ». Faut-il rappeler à des juristes que la laïcité est proclamée parmi les fondements de la constitution qui nous régit? Ce genre de persiflage appartient plus au registre du pamphlet qu'à celui d'une étude scientifique qui se veut historique et anthropologique. Et que dire de l'ironie affichée dans le même avant-propos à l'encontre des « fameux » droits de l'homme dont l'universalité est mise en doute? Sous une autre plume, moins sarcastique, on lit aussi que « la survenance du protestantisme au 16^e siècle », par suite de la séparation de la « religiosité » et de la loi, eut pour effet « de multiplier les superstitions d'une part et la laïcisation de l'autre », ou encore que « la *liberté de pensée, de science et de religion* reconnue par une Convention européenne [est] un principe audacieux, spécieux même »...

JEAN BART

Dario IPPOLITO, *Diritti e potere. Indagini sull'Illuminismo penale*, Rome, Aracne editrice, 2012, 150 p.

Depuis quelques années les études sur la justice pénale du 18^e siècle se multiplient. Le petit livre en italien dont il s'agit, *Droits et pouvoir. Enquêtes sur les Lumières pénales*, est

l'œuvre d'un spécialiste de la culture juridique des Lumières napolitaines, et porte en particulier sur Mario Pagano (1748-1799), auquel D. Ippolito a jadis consacré la monographie *Mario Pagano. Il pensiero giurpolitico di un Illuminista*, Turin, Giappichelli, 2008. Divisé en quatre chapitres et assorti d'une introduction intitulée : « Les Lumières : une philosophie militante » (p. 11-19), *Diritti e potere* analyse les théories du droit et du procès pénal élaborées entre 1748 et la fin du siècle par de grands auteurs français et italien : Montesquieu, Beccaria, Antonio Genovesi (1713-1788), Gaetano Filangieri (1753-1788) et Pagano lui-même. L'une des thèses majeures est que les projets philosophiques de réforme de la justice suppliciaire d'Ancien Régime gagnent à être resitués dans le cadre théorique plus vaste des conceptions modernes de la limitation du pouvoir en tant que garantie de la liberté des individus (chap. I : « Le paradigme *illuminista* du pouvoir limité », p. 21-37). Le rapport entre le principe de légalité et la liberté des citoyens, que Montesquieu fait ressortir dans *L'Esprit des lois*, témoigne de la centralité politique que recouvre la question pénale : on n'est pas libres, mais opprimés, s'il existe la simple possibilité que le juge applique des peines excessivement sévères (chap. II : « Montesquieu et la centralité politique de la question pénale », p. 39-74). Telle est sans doute le cas du dernier supplice, une peine que l'auteur du révolutionnaire *Des délits et des peines* (1764) ose contester dans ses fondements et avec des arguments novateurs. Ces arguments, qui dénoncent notamment le caractère injuste et inutile de la mort naturelle comme peine, font l'objet d'analyses subtiles et éclairantes tout au long du troisième chapitre (« Beccaria, la peine de mort et la tentation de l'abolitionnisme », p. 77-102). La quatrième et dernière étude porte sur la réception critique des idées pénales de Montesquieu et surtout de Beccaria chez certains des esprits parmi les plus marquants de la culture juridique et politique du Royaume de Naples (p. 105-150). Entre divergences théoriques et convergences idéologiques avec leurs illustres prédécesseurs, Genovesi, Filangieri et Pagano pensent la refonte du système pénal comme un moment qualifiant de l'ordre civil. Bien construit et documenté, ce livre est une invitation stimulante à découvrir ou à relire des sources classiques de la littérature juridique italienne encore relativement peu connues hors d'Italie.

LUIGI DELLA

Paschalis M. KITROMILIDES (dir.), *Adamantios Korais and the European Enlightenment*, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2010, 277 p.

L'homme des Lumières Adamantios Korais – Adamance Coray en français – demeure peu connu parmi les chercheurs. Pourtant, il s'agit d'une des figures majeures de la pensée des Lumières dans le sud de l'Europe. Le présent ouvrage, issu d'un Congrès international, en retrace d'abord l'itinéraire sous la plume du responsable éditorial. Né à Smyrne en 1748, dans un milieu d'hommes de commerce, ses études lui confèrent une qualification de philologue qu'il conservera toute sa vie durant. Après un séjour à Amsterdam qui clôt sa très courte activité commerciale, il s'installe à Montpellier en 1782 où il « rencontre » la médecine et la philosophie. Puis il passe la décennie révolutionnaire (1789-1799) à Paris où il apparaît comme un patriote libéral, peu enclin à rejoindre les jacobins de 1793. Il continue ses activités de philologue par ses premiers écrits, mais y ajoute des écrits politiques. Dans un tel contexte, il apparaît comme un des plus chauds partisans du combat pour la liberté et l'indépendance en Grèce. La suite de l'ouvrage présente les diverses facettes de ses œuvres et de ses idées. Vivi Perraki montre ainsi l'importance de son activité de philologue, sur le corpus hippocratique, auprès des savants britanniques, en particulier les médecins. C'est par ce biais qu'il s'intègre au monde savant, certes avec éclipses du fait de la difficulté à accéder aux manuscrits, alors qu'il ne fréquentait pas les salons littéraires. Les intervenants suivants abordent les diverses thématiques de son œuvre resituées dans leur contexte. Joannis D. Evrigenis montre en quoi sa passion pour les penseurs anciens nourrit sa quête émancipatrice d'une identité nationale grecque, par le fait de mettre l'accent sur le lien entre l'édu-

cation et la liberté. Michael Paschalis se penche sur son projet de publication d'une édition de l'*Iliade* à but éducatif qui n'aboutit pas faute de financement. Mais il s'agissait bien de se réapproprier les leçons des anciens grecs au profit des Lumières et de circonscrire ainsi la passion amoureuse au sein même d'une nouvelle identité politico-culturelle. Nulle surprise donc si Peter Mackridge aborde par la suite le rapport de Coray à la question linguistique en Grèce. Peu favorable à la pensée systématique, Coray est soucieux comme ses contemporains d'arriver à un langage grec moderne de bonne facture, mais il est peu enclin à l'écriture d'ouvrages systématiques, du type grammaire ou dictionnaire. De ce fait, fort de sa réputation européenne de philologue, il propose une approche éthique – il écrit « morale » – de la réforme du langage sous l'égide du législateur de la nation pour en finir avec la corruption des mots. Marqué par l'empirisme et le sensualisme, de Locke à Condillac, il s'intéresse à la construction d'un lien nouveau entre langage et nation qui permettrait aux Grecs de quitter leur « état barbare ». Son exposition de la réforme de la langue grecque passe donc par toute une série de préceptes qui favoriseraient l'intégration des mots et des concepts de l'Europe des Lumières. Il convenait également d'aborder le rôle de critique littéraire joué par Coray, en lien avec sa reconnaissance européenne comme philologue, ce que fait Anna Tabaki. Proche de Condillac et des Idéologues, il aborde la littérature classique de manière analytique et comparatiste, passant d'un contexte historique à l'autre. Hostile au romantisme naissant par attachement à l'esthétique des Lumières, il perçoit avec d'autres dans la praxis révolutionnaire la possibilité de réactualiser la culture gréco-romaine. Il esquisse ainsi une histoire du roman antique en s'interrogeant, à la manière d'Aristote, sur l'essence du romanesque jusque dans la littérature occidentale d'Ancien Régime. Son apport d'helléniste à la terminologie littéraire grecque moderne est reconnu. Reste à préciser l'ampleur de son dialogue avec les idées de son temps, ce que les trois dernières interventions de Roxane D. Argyropoulos, Paschalis M. Kitromildes et Vassili Mourdoukoutas s'efforcent de faire sous divers angles. Il est ainsi précisé en premier lieu les enjeux de sa réflexion philosophique de type anthropologique et utilitariste. Concevant la politique des Lumières néohelléniques comme une synthèse des ancêtres antiques, – Aristote en premier lieu, puis Hippocrate dans un second temps –, Coray est favorable à l'éclectisme et prend position contre la métaphysique allemande. Préoccupé par la perfectibilité humaine, il s'interroge ensuite sur la régénération de la nation grecque. Il définit donc l'idée de progrès par le recours à une galerie des ancêtres, des anciens aux penseurs des Lumières et de la Révolution française, avec une attention particulière à l'idée d'action éducative. Concluons sur son nationalisme de facture libérale et sa réception contrastée. Réduit au 20^e siècle à un simple prophète de la victoire du libéralisme, sa pensée politique est plus complexe, par le fait qu'il insiste en permanence sur la tension inhérente au libéralisme entre l'individu et la communauté.

JACQUES GUILHAUMOU

Morihiko KOSHI, *Les Images de soi chez Rousseau. L'autobiographie comme politique*, Paris, Classiques Garnier, 2011, coll. « L'Europe des Lumières », 331 p.

Cet ouvrage entend réconcilier lecture politique et lecture autobiographique de l'œuvre de Rousseau. La thèse soutenue est informée par les théories de l'énonciation, de la nouvelle argumentation, et en particulier par la notion d'*ethos* (présentation de soi dans les discours), telle qu'elle a été théorisée par les travaux de Ruth Amossy, Dominique Maingueneau, la revue *Argumentation et analyse du discours*. L'*ethos* auctorial comme effet du texte, est étudié dans sa dimension interdiscursive, à travers la construction de l'auditoire et la façon dont l'auteur comme garant du texte construit son autorité et sa crédibilité auprès du lecteur virtuel. L'A. étudie d'abord l'émergence de la dimension autoréférentielle dans les textes non autobiographiques, pour montrer comment les *Confessions* sont un point d'aboutissement de l'usage du je. Cette image de soi est mobile, elle se constitue par référence à des écrits véhiculant des images diffamatoires de Rousseau que celui-ci réutilise à des fins de

réfutation. Elle met en question la notion de pacte autobiographique postulant l'identité de l'auteur, du narrateur et du protagoniste du récit autobiographique au profit d'une conception du discours autobiographique élaborant une image de soi. L'A. reprend l'opposition structurale énoncée par J. Starobinski pour la prolonger dans l'étude des éléments extra-verbaux qui constituent les « obstacles » à la transparence : réputation, statut donné par ses fonctions et sa naissance, son mode de vie et l'interprétation qui en est donnée. Le discours de Rousseau est analysé comme une manière de lever le voile de cette image prédiscursive ou *ethos* préalable pour faire admettre une représentation « vraie » de l'auteur. Il s'agit aussi d'étudier cette construction de l'*ethos* en relation avec le contexte politique, en particulier à travers la posture de l'étranger, parlant du dehors, et celle du pauvre et de l'obscur en rupture avec les puissants et leurs protégés, ainsi qu'à travers les marques d'inscription du sujet parlant dans l'énoncé. La thèse de l'auteur, à partir des théories de l'argumentation, étudie le discours autobiographique dans ses visées de persuasion à l'intérieur d'un espace social et politique concret supposant le statut social ou institutionnel de Rousseau, le public visé, les opinions qui circulaient sur sa personne. Elle suppose une volonté d'agir sur les interlocuteurs dans le cadre d'une interaction virtuelle et selon les normes implicites mises à jour par l'analyse conversationnelle (E. Goffman, C. Kerbrat-Orrechioni). La critique de la politesse est en particulier réexaminée à travers la notion de *face* (E. Goffman). L'ouvrage épouse la progression diachronique des écrits de Rousseau, depuis le premier Discours, jusqu'aux *Confessions*.

Une première partie étudie les images de soi dans l'interaction polémique en confrontant l'expression de la subjectivité et la représentation de l'auditoire chez les concurrents de Rousseau, dans le Premier Discours, ainsi que dans les écrits qui suivent sa parution, afin de montrer que l'image de soi formée par Rousseau s'appuie sur les représentations préexistantes, dans une forme de négociation. Si l'élaboration d'un *ethos* suppose toujours de s'appuyer sur des représentations collectives figées (stéréotypes), Rousseau réinterprète de façon stratégique certaines d'entre elles, comme la figure de Socrate ou la valeur de la politesse, pour souligner l'opposition entre être et paraître et formuler la critique de l'aliénation.

La deuxième partie examine l'élaboration de l'*ethos* en lien avec l'opinion, telle qu'elle est définie dans les écrits de Rousseau lui-même, chez d'autres auteurs (Montesquieu, Pascal, Montaigne) et théorisée par J. Habermas, M. Ozouf et K. M. Baker, pour mettre en évidence, dans les situations de conflit, un « retravail de l'image de soi », en particulier en partant de son *ethos* préalable et de certains stéréotypes, pour s'appuyer dessus ou les modifier. La dernière partie porte sur l'image de l'autre comme image de soi, en étudiant l'évolution de l'*ethos* auctorial à partir de la rupture avec Hume : il s'agit cette fois de ne plus s'adresser à l'adversaire mais directement à l'opinion. Ainsi la représentation du lecteur devient un enjeu essentiel des *Confessions*, lecteur tantôt hostile ou destinataire d'une tentative de formation visant à définir un lecteur idéal.

Cette volonté d'élaborer une image de soi est présentée dans sa dynamique, ses fluctuations et ses impasses. Le choix méthodologique d'ensemble est tout à fait stimulant, montrant la nécessité de reprendre à nouveaux frais la notion d'auteur à la lumière de l'analyse du discours.

CAROLE DORNIER

Florence LOTTERIE, *Le genre des Lumières. Femme et philosophe au 18^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2013, 336 p.

Dans les premiers travaux sur la représentation des femmes dans le roman du 18^e siècle, en particulier l'ouvrage de Pierre Fauchery sur *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle* (1972), l'accent est mis sur la stabilité d'un modèle romanesque féminin lié aux normes masculines attribuant des destinées propres aux femmes, ainsi de la femme savante, de la coquette, de l'épouse et de l'amoureuse repentie. L'approche

actuelle en terme de genre permet de mettre plutôt en valeur la figure de la philosophe en lutte contre le refus d'une véritable émancipation des femmes par le savoir et dont la présence dans les textes est importante numériquement et idéologiquement. Florence Lotterrie nous propose ainsi d'explorer ce qu'elle appelle les « fictions de la femme philosophe » sur la base d'un corpus romanesque et théâtral certes, mais aussi composé de traités, de dictionnaires, de correspondances et de mémoires. D'une partie à l'autre de l'ouvrage, une « héroïne de l'esprit » fait ainsi son apparition, en négatif ou en positif, sous le qualificatif de « femme philosophe ». La première partie intitulée « le féminin du philosophe » interroge d'abord le syntagme « femme philosophe » plutôt péjoré, en particulier avec le néologisme de « philosopheesse ». Quant au listage des « femmes célèbres », il accentue leur inertie lexicale, voire permet de passer le gué vers la satire sur les « femmes beaux-esprits », dénoncées de Bougeant à Palissot. Cependant la perception d'une certaine étrangeté dans l'expression « femme philosophe » lui ouvre des perspectives. Ainsi en est-il de la régulation par l'opinion qui renvoie la philosophe vers le privé avec son attribution métonymique au livre, donc lui ouvre l'accès à la scène du savoir, le gynécée s'immisçant dans les cercles masculins. Mais c'est avant tout l'avènement de la figure de la cartésienne qui va introduire des valeurs égalitaires propres à l'homme et la femme sous l'égide de Poulain de la Barre (*De l'éducation des dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les mœurs*) et de Fontenelle (*Entretiens sur la pluralité des mondes*). Ces valeurs reposent sur trois éléments : en premier lieu un sentiment, l'estime, en second lieu une forme, le dialogue, en troisième lieu un raisonnement, le jugement naturel, tous propices à constituer une fabrique égalitaire homme-femme du savoir novateur. On aboutit alors, avec Marivaux, à l'avènement d'« une femme qui pense » sous la forme d'un jugement esthétique porteur de « bon sens ». Parallèlement, les philosophes des Lumières, Voltaire le premier, se font les messagers de la parole féminine savante jusqu'à introduire avec Diderot la femme philosophe sur la scène critique, sous la forme d'un dialogue collaboratif homme-femme. Ainsi posées les bases philologiques de son étude, sur lesquelles nous sommes permis d'insister, Florence Lotterrie déploie le lieu conflictuel du féminin au sein de la philosophie des Lumières en deux temps : d'abord, dans la deuxième partie, au travers de romans philosophiques bien connus de nos jours, des *Lettres persanes* à la *Nouvelle Héloïse*, de fables pédagogiques et de romans de la libre-pensée, avec Sade affirmant que les courtisanes sont « les seules véritables philosophes » ; puis, dans la troisième partie, dans le lien au politique avec l'avènement de la femme sur la scénographie révolutionnaire. Beaucoup de choses ont été écrites sur ces sujets. Mais Florence Lotterrie précise plus avant la manière dont les motifs de la fiction de la femme philosophe désormais normés se transfigure, sur la scène littéraire, dans la « femme politique » dont l'énergie fait pendant à la formulation médicale antiféministe de la femme hystérique.

JACQUES GUILHAUMOU

Carine LOUNISSI, *La Pensée politique de Thomas Paine en contexte. Théorie et pratique*, Honoré Champion, collection « Les Dix-Huitième siècles, 164 », 2012, 894 p.

Les biographies et études critiques publiées depuis quelques années aux États-Unis témoignent d'un intérêt nouveau pour la figure et la pensée politique de Thomas Paine. Ce regain de popularité pour un partisan engagé des révolutions américaine et française, fidèle allié de Thomas Jefferson et adversaire du président John Adams, est à situer dans le débat idéologique actuel sur la révolution en Amérique. L'histoire renouvelée de l'espace atlantique, soucieuse de s'émanciper des contextes nationaux pour saisir les relations et les interactions à l'œuvre entre l'Amérique et l'Europe ne peut que s'intéresser à l'emblématique passeur d'idées que fut Thomas Paine en son temps, pour comprendre la richesse et la spécificité des expériences républicaines et révolutionnaires de la fin du 18^e siècle. E.P. Thompson avait montré dans *The Making of the English Working Class* comment par

ses idées sociales Paine avait été un auteur de référence au 19^e siècle. Bernard Vincent a largement contribué depuis les années 1980 à faire connaître en France les principaux écrits et la biographie de cet ardent républicain, né en Angleterre et Américain d'adoption, qui fut aussi citoyen français et député à la Convention nationale. L'intérêt du présent livre, issu d'une thèse de doctorat sur le monde anglophone, soutenue par l'A. en 2006 à l'université de Paris III-Sorbonne nouvelle (*La notion de philosophie politique dans l'œuvre de Thomas Paine et son rapport à la pensée européenne et américaine dans la seconde moitié du 18^e siècle*), est de chercher à interpréter la pensée de Paine en la replaçant dans l'histoire des idées et la philosophie politique de l'époque.

Le choix de privilégier le trajet de la théorie à la pratique ne va pas sans difficultés comme le montrent les analyses centrées sur les théories du contrat. La démarche s'avère compliquée s'agissant de suivre le trajet d'une pensée complexe qui s'exprime d'une œuvre à l'autre dans la chaleur de la polémique et de l'esprit révolutionnaire qui caractérisent une période de grands bouleversements politiques. Pour les œuvres d'un auteur qui est comme Paine un écrivain militant de culture anglo-américaine, le contexte théorique est certes à considérer, mais comment articuler les stratégies rhétoriques et la force illocutoire du discours à l'horizon politique de sa réception? Comment comprendre l'effet immédiat et interpréter l'impact politique de *Common Sense* au moment de l'Indépendance américaine en dehors du processus idéologique qui donne sens à la crise avec l'Angleterre? Paine est un remarquable pamphlétaire et un polémiste redouté de ses adversaires dans un temps de rupture et de changement conceptuel. Sa langue énergique et son style percutant sont emblématiques de l'onde de choc qui d'Amérique va gagner l'Europe pour renverser les idées reçues et faire advenir un monde nouveau. En France cet éminent représentant de la révolution américaine semble peu en phase avec la révolution en cours, sauf dans la crise de Varennes, quand l'occasion de la fuite du roi promeut l'expression du républicanisme dans l'espace public. Ce « moment » aurait gagné à un élargissement de l'analyse à la presse radicale, à la littérature pamphlétaire et à l'opinion républicaine, qui réinvestissent les thèmes classiques et n'ignorent pas le riche héritage de la première révolution anglaise. Les positions de Paine ne peuvent être assimilées à celles d'un groupe girondin qui d'ailleurs n'existe pas encore. Pour lui la république de nature démocratique est consubstantielle à la liberté politique et le suffrage un droit fondamental. Sa controverse avec Burke dans *The Rights of Man* lui permet d'approfondir sa réflexion sur la société et de préciser sa conception du gouvernement républicain; ce fut surtout le lieu d'une intense controverse politique dans son pays d'origine, qui est analysée dans la quatrième partie. Les chapitres denses de ce livre érudit, complété par quelques textes, un index et une bibliographie, proposent une relecture de la pensée originale d'un auteur qui défie les étiquettes, celle d'un écrivain qui traverse l'ère des révolutions en nourrissant une haute idée de la république et dont les textes ne cessent d'être interrogés.

RAYMONDE MONNIER

Florence MAGNOT-OGILVY et Martial POIRSON, *Économies du rebut, Poétique et critique du recyclage au 18^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2012, 233 p.

Ce recueil d'articles frappe par l'actualité de son sujet : le déchet. Cette obsession du 21^e siècle, la réduction de nos déchets, devient avec l'énergie et l'eau les principales préoccupations écologiques des décennies à venir. Certes, les villes du 18^e siècle n'étaient pas noyées sous des monceaux de sacs plastiques. Et pourtant l'industrialisation des villes amène elle aussi son lot de déchets, animés ou inanimés qui vont attirer l'attention des philosophes, des scientifiques et des écrivains. Les éditeurs du recueil font remarquer avec justesse que la « science de la matière est peu présente dans le champ de la réflexion philosophique, si bien que l'histoire de son exclusion du discours scientifique reste à écrire ».

Les déchets et leurs traitements produisent du discours scientifiques, modulent l'organisation des individus et des sociétés, font l'objet de classements. Ces objets ou êtres en

marge sont les productions d'un nouveau type d'économies « souterraines » distinctes du cycle production-circulation-consommation. Que faire du déchet? Le volume s'est orienté dans deux directions : tout d'abord « envisager une partie de l'économie comme un art de recycler les restes avec la réintroduction de l'excrémentiel et du déchet matériel dans le circuit économique ». Analyser le rebut comme matériau littéraire et politique. Deuxièmement, analyser « le processus de recyclage comme activité créatrice et poétique ». La contribution de Cyrille Harpet montre en effet l'association ou l'anamorphose entre les êtres vils, les animaux et les ordures. Les délinquants, les prostituées, assimilés à des porcs ou à des chiens sont chargés de nettoyer les voiries. Un abbé Bertholon propose même à la ville de Paris la mobilisation des mendians pour les basses œuvres. Ce qui inquiète le plus les hygiénistes, c'est la condensation de ces déchets car pour eux, concentration et promiscuité sont des facteurs décisifs de la corruption et de la déchéance. Méfiant à l'égard des économies parallèles et du recyclage, Mercier, comme le montre Yinsu Vizcarra, y voit une nouvelle forme de tyrannie économique et sociale. Mercier accuse les recycleurs de pratiquer une véritable escroquerie pour s'enrichir aux dépens des pauvres auxquels sont destinés les objets recyclés mais trafiqués et souvent toxiques. Difficile d'aborder le thème des rebuts et déchets sans évoquer l'univers des cloîtres et couvents, repaires de parasites. Suzanne, dans la *Religieuse* de Diderot, constitue bien un déchet et Christophe Martin montre la « redoutable logique économique et politique qui est en cause » dans le roman. Franck Salaün rappelle que Voltaire associait ses ennemis les moines aux ordures et aux excréments.

Quand aux économistes du 18^e siècle – c'est le cas de Pierre de Boisguibert – ils considèrent le déchet comme le résultat d'un dysfonctionnement du système économique. Mandeville, pour sa part, associe le déchet à la souillure et au vice. Avec la pièce de Gueulette, le *Marchand de merde*, publiée pour la première fois en 1756 mais jouée probablement dès 1725, on assiste, comme le montre fort bien Martial Poirson, à une mise en crise de la philosophie politique. Les mécanismes grippés de la vente « inversent le cercle vertueux de l'échange en cercle vicieux de la dépréciation de toute valeur, économique mais aussi éthique et politique. » Parvenir à vendre de l'excrément conduit essentiellement à une réflexion sur les manipulations de la parole singulièrement actuelles et traduites dans le théâtre contemporain.

La deuxième partie de ce recueil s'intéresse au recyclage comme processus de subversion des codes. Si les textes de Cazotte interrogent les déchets du sacré comme ceux de la boue ou le fumier, Guy Spielmann interroge les pratiques théâtrales de la sphère privée comme plagiat, assimilation, réécriture d'autres textes, mais aussi corrélativement production de textes où l'élément scatologique est souvent présent. Dans la même veine, Stéphanie Massé s'intéresse à la l'appropriation des grandes tragédies classiques par les parodistes du 18^e siècle, notamment Nicolas Racot Grandval dit Grandval père, auteur de *Sirope-au-cul* et du *Pot de chambre*, deux pièces scatologiques. Le recyclage est également présent dans le chant. La contribution de Dorothee Polanz porte sur le roman libertin considéré comme déchet surtout lorsqu'il est accompagné de gravures « souvent réutilisées d'un roman à l'autre ». On découvre également, grâce à René Démoris, l'intérêt du comte de Caylus pour les déchets antiques et sa défiance à l'égard de l'académisme de son temps qui fait la fortune des collectionneurs. Ce qui invite le lecteur à approfondir sa réflexion sur les logiques du circuit économique qui, dans sa volonté de recycler les déchets, étale les cartes d'un jeu de dupes que ce recueil analyse de façon très exhaustive et passionnante.

PASCALLE PELLERIN

Elizabeth C. MANSFIELD et Kelly MALONE (dir.), *Seeing satire in the eighteenth century*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC 2013:02), 2013, VII-319 p., 82 ill.

Cet ensemble de douze articles assez hétéroclites au premier abord porte sur la satire visuelle au 18^e siècle, soit qu'elle se déclare comme telle soit qu'il faille la déchiffrer. On est

en Angleterre ou en France, en Espagne, en Allemagne ou en Italie, mais aussi en Amérique ou en Russie. Les analyses vont des formes les plus « populaires » comme la caricature politique et raciste des anti-racistes (Trevor Burnard) ou celle de la mode des manchons pour les hommes (Kimberly Chrisman-Campbell), ou le « *lubok* », un ancêtre du roman-photo, comme source pour le roman littéraire russe (Marcus C. Levitt), aux formes plus élitistes ou artistiques, de Watteau (Julie-Anne Plax) et Charles-Germain de Saint-Aubin (deux articles, de Melissa Lee Hyde et surtout Emily Richardson) au mystérieux et subtil Messerschmidt (Michael Yonan). Deux textes abordent les problèmes herméneutiques, celui en ouverture d'Emmanuel Schwartz et la réflexion autour de Swift de Steven Minuk. Une place d'honneur (et l'image de couverture) revient à l'étude par Katherine Mannheimer des images de spectateurs de boîtes d'optique, « *tutilimundi* » dans l'espagnol de Goya : mises en abyme stimulantes et qui gardent leur force comique.

MARTINE DE ROUEMONT

Hanspeter MARTI/Karin MARTI-WEISSENBACH, *Reformierte Orthodoxie und Aufklärung. Die Zürcher Hohe Schule im 17. und 18. Jahrhundert*, Vienne-Cologne-Weimar, Böhlau, 2012, 451 p.

Fondé en 1525 pour la formation théologique et humaniste des pasteurs dans la lignée de Zwingli, le *Collegium Carolinum*, ou *Zürcher Hohe Schule*, est l'ancêtre de l'université de Zurich, créée en 1833. Les treize articles en allemand qui lui sont consacrés dans ce volume – dont sept portent sur le 18^e siècle – sont issus d'un colloque organisé en 2009 à Engi en Suisse par l'*Arbeitsstelle für kulturwissenschaftliche Forschungen*, centre de recherches privé dont les publications antérieures ont porté sur les universités de Leipzig et Königsberg à l'époque moderne. On peut saluer à la fois la richesse et la cohérence de ce recueil, qui explore des sources variées (*album amicorum*, manuels scolaires, plans de réforme, registres d'inscription, correspondance...). Études prosopographiques, éditions de sources, contributions à l'histoire des idées et de la pédagogie forment autant de travaux complémentaires qui abordent des thèmes communs (les étudiants hongrois du *Carolinum*, les implications politiques de l'enseignement de l'histoire par exemple) et apportent leurs propres réponses à des questionnements tels que le rapport entre tradition et innovation en pédagogie. L'ouvrage, qui ambitionnait de souligner l'intérêt d'une période traditionnellement vue comme une phase de déclin dans l'histoire de cette institution humaniste, tient ainsi toutes ses promesses.

PAULINE PUJO

Nicholas MILLER et Pauline PUJO (dir.), *Ausblicke aus Europa für junge Europäer der Aufklärungszeit/Perspectives Beyond Europe for Children in the age of Enlightenment*, [Hannover], Wehrhahn Verlag, 2013, 181 p., 6 ill. (coll. « Aufklärung und Moderne » 27).

Les cinq contributions de cet ouvrage concernent la vision des autres continents véhiculée chez les jeunes Européens – surtout allemands et britanniques – par la littérature pédagogique des Lumières. L'ouverture à l'autre par les voyages et la conscience d'un monde multipolaire sont évidemment des facteurs qui engendrent en aval une refonte d'une pédagogie centrée sur le monde antique et méditerranéen. Ce que l'on nommera au siècle suivant le roman d'aventure – voir les travaux de Sylvain Venayre – passe du *Télémaque* au *Robinson der jüngere* (1779-1780) de Johann Heinrich Campe : le voyage d'éducation va au-delà de l'horizon classique. Dans ses *Some Thoughts Concerning Education*, John Locke considère l'enfant comme un voyageur arrivé dans une contrée étrange dont il a tout à apprendre. Il lui faut d'abord mesurer et classer cet univers, le mettre à la portée de l'enfance, comme dans les jeux de cartes géographiques de Henry Brome (1675). On utilise aussi la forme dialoguée traditionnelle en pédagogie ancienne (Guy Miège, *A New Cosmography*, 1682). Dans les classes supérieures, le « Grand Tour » fait partie du programme proposé par Locke.

Au cours de la seconde moitié du 18^e siècle, le développement de la presse amène la création de périodiques destinés à la jeunesse : l'information géographique, mais surtout celle sur la faune et la flore exotiques, font partie de la mise en images du monde de l'ailleurs. Les manuels scolaires allemands intègrent peu à peu les connaissances fournies par les voyageurs sur les pays les plus lointains comme la Chine que l'on trouve dans des classiques que sont les ouvrages d'August Ludwig von Schlözer et de Johann Christoph Gatterer : l'antiquité de la civilisation chinoise et son raffinement jettent le soupçon sur le traditionnel européocentrisme de l'éducation dispensée dans les collèges. Le discours anticolonial qui se développe dans la seconde moitié du 18^e siècle, chez Raynal et d'autres, commence à imprégner le matériel pédagogique : la *Weltgeschichte für Kinder und Kinderlehrer* (1801-1809) du Berlinois Karl Friedrich Becker intègre la violence faite aux populations autochtones dans le récit d'une histoire polycentrée. D'autres restent plus réticents à ce type de jugement, au nom de l'universalisme d'une culture européenne adaptable raisonnablement à tous les peuples. Les découvertes des années 1770 dans le Pacifique-Sud, un espace encore vierge de colonisation, sont diffusées en Allemagne par Johann Reinhold Forster et son fils Georg, compagnons de Cook : ces îles fortunées de la mer du Sud fonctionnent comme des utopies réalisées – paradoxe peu soutenable – dont la littérature pour la jeunesse pourra s'emparer : outre Campe déjà cité, le pasteur Georg Friedrich Pabst fait la satire des mœurs européennes, miroir inversé des modes insulaires (1783-1784). V. L. Palazzi, professeur de géographie, offre en cadeau de Noël le tableau d'une île de Tahiti heureusement peuplée d'une « Nation non-policée » (1793). Sur le mode mineur, l'ouverture au monde née des voyages lointains et de la conscience de la légitimité culturelle de l'autre instille dans l'éducation proposée à la jeunesse des Lumières les premiers linéaments d'une révision fondamentale.

FRANÇOIS MOUREAU

Alicia C. MONTOYA, *Medievalist Enlightenment from Charles Perrault to Jean-Jacques Rousseau*, Cambridge, D. S. Brewer, 2013, 248 p.

Les familiers du sujet connaissent les grandes thèses de Nathan Edelman, de Jürgen Voss et de Lionel Gossman, qui font toujours autorité sur la présence du Moyen Âge aux 17^e et 18^e siècles. La présente étude revient sur la question en se centrant sur la période où éclate la fameuse crise de la conscience européenne, soit, *grosso modo*, les années 1680 à 1740 ou environ. Elle le fait en privilégiant l'analyse d'œuvres, certes non pas inconnues, mais selon l'auteur, à ce jour insuffisamment exploitées : les contes de fée, les livrets d'opéra, les romans. De même certains écrivains paraissent particulièrement significatifs, Mme de Sévigné et J.-J. Rousseau notamment. Ces choix n'ont rien de fortuit, car l'ambition du livre va bien au-delà d'un simple relevé des multiples témoignages d'un intérêt pour le Moyen Âge à l'âge classique. Sous le concept-clé de *Médiévalisme* se dissimulerait, selon notre auteur, une autre manière de concevoir la modernité. Il faudrait y voir une réponse au rationalisme cartésien et à ses suites encyclopédiques, qui privilégierait, héritage et continuation d'une vision aristocratique du passé national, l'émotif, l'irrationnel, le féminin. Contrairement aux apparences, ce mouvement protéiforme ne serait pas simple nostalgie, retour réactionnaire vers le passé, mais une autre façon de penser le temps présent. Perspective audacieuse, qui appelle certainement une discussion qu'il n'est pas possible de mener ici, mais qui à le grand mérite de bousculer bien des idées reçues.

HENRI DURANTON

Miriam NICOLI, *Les savants et le livres. Autour d'Albrecht von Haller (1708-1777) et Samuel-Auguste Tissot (1728-1797)*, Genève, Slatkine, 2013, 365 p.

Dans ce livre, issu de sa thèse de doctorat soutenue en 2011, Miriam Nicoli propose de construire et d'analyser « les pratiques ordinaires du travail savant » (p. 35) au 18^e siècle. L'étude porte principalement sur les cas de deux représentants des Lumières helvétiques,

Tissot et von Haller, mais englobe aussi d'autres figures telles que le naturaliste genevois Charles Bonnet (1720-1793) et le médecin argovien Johann Georg Zimmermann (1728-1795). Dans le but de reconstituer les « mille tracasseries » qui rythment le quotidien de ces savants – soit « marchander le prix d'une page manuscrite avec un éditeur, rester au courant des nouveautés de librairie, prendre des notes, trouver un bon copiste, juger de la qualité d'un ouvrage ou d'une traduction, se protéger des contrefaçons, se créer un fonds de bibliothèque » (p.19) – M. Nicoli se fonde essentiellement sur les lettres que ces savants ont échangées entre eux, ainsi que sur un corpus documentaire secondaire composé de notes de lectures, de corrections apportés à des manuscrits, ou encore de témoignages de tiers. Le livre se compose de sept gros chapitres qui tournent autour des multiples rapports à l'écrit : pratiques d'achat, pratiques d'écriture, relations avec les éditeurs, les imprimeurs, les vendeurs, etc. On se rend alors compte que face à l'explosion des connaissances, les savants du 18^e siècle partagent déjà de nombreuses préoccupations avec les scientifiques d'aujourd'hui, à commencer par la gestion des flux d'information, la nécessité de publier pour exister dans le monde savant, ou encore la difficulté de dégager du temps pour écrire. Face à ces préoccupations, M. Nicoli souligne l'importance des intermédiaires, en particulier ceux qui sont investis dans la production matérielle des ouvrages, afin de montrer que la science se fait aussi « dans l'atelier de l'imprimeur et du graveur, dans le bureau du copiste et celui du traducteur » (p. 302). L'originalité de ce travail tient également dans le fait d'envisager le livre scientifique à la fois comme un bien intellectuel et comme une marchandise commerciale.

Les questions soulevées sont intéressantes, mais parfois hétéroclites et en trop grand nombre, au point que le centre de l'étude – la thèse, en somme – n'apparaît pas clairement. Il en résulte une démonstration générale hétéroclite, comme en témoigne par exemple la présence d'un « Intermède » (p. 143) ou de notations que l'auteure elle-même dit apporter « pour le plaisir » (p. 117). Par ailleurs, le type d'approche historiographique adopté mériterait d'être précisé. L'auteure se revendique à maintes reprises et pas toujours de façon cohérente de l'histoire des sciences, de l'histoire du livre, de l'histoire culturelle, ou encore de l'approche micro-historique. Le travail hésite entre une approche matérielle préoccupée des conditions de facture du livre, une histoire sociale des pratiques savantes, et une histoire culturelle des représentations du travail intellectuel. Enfin, certains concepts ou notions-clés, intéressants parce que complexes, sont insuffisamment problématisés. Une définition du « savant-écrivain » (p. 123) manque, comme font défaut une réelle discussion sur la question de la vulgarisation scientifique ou sur celle de « la standardisation des savoirs scientifiques » au 18^e siècle. Ces désagréments proviennent peut-être du fait que la source principale – la correspondance épistolaire entre les savants considérés – permet difficilement de répondre aux multiples questions avancées, et qu'un travail portant sur des cas, fussent-ils aussi intéressants que ceux de Tissot et de Haller, ne permet pas de tirer des conclusions générales sur « le savant-auteur d'Ancien Régime » (p. 258), sur ses « pratiques d'achat, de lecture, d'écriture et de diffusion du savoir », sur « la création d'un langage uniformisé propre à la science ou à l'idée controversée de la stabilité de la production scientifique imprimée » (p. 27).

ALEXANDRE WÉNGER

Catriona SETH, *La fabrique de l'intime. Mémoires et journaux de femmes du 18^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2013, 1165 p.

L'anthologie de Catriona Seth rassemble un corpus sélectif de Mémoires et de journaux de femmes de diverses provenances et couches sociales qui ont écrit des textes intimes pendant le « long 18^e siècle » : les femmes dont les textes sont reproduits sont nées entre 1675 et 1777 et mortes entre 1750 et 1869. L'objectif de l'ouvrage est d'illustrer la manière dont l'écriture a été, pour nombre de femmes du 18^e siècle, une forme de conquête de

l'espace privé. Le livre s'ouvre sur une préface détaillée de l'auteure qui expose les enjeux sociohistoriques et les particularités rhétoriques de l'écriture au féminin. Chacun des textes reproduits est précédé d'une notice biographique et d'un bref établissement de l'édition de l'œuvre. Les textes eux-mêmes sont judicieusement annotés afin d'apporter des éclaircissements essentiellement factuels. L'auteure a choisi de ne pas morceler les œuvres et de n'offrir que des textes dans leur totalité, ce qui fait de son livre un ouvrage de référence complet.

Dans sa préface, l'auteure expose les conditions sociales, culturelles et matérielles qui permettent aux femmes de prendre la plume, s'attarde à la difficile condition de femme auteur et souligne les procédés rhétoriques par lesquels ces femmes cherchent à la fois à légitimer leur écriture et à minimiser devant l'interdit rhétorique qui pèse sur la prise de parole au « je », féminine de surcroît. Elle examine aussi la question des destinataires de l'écriture personnelle féminine, qui doit tantôt rester lettre morte, tantôt se chercher un sens à l'ombre du regard du lecteur, et celle de sa fonction, ces femmes écrivant tantôt pour laisser un témoignage, tantôt pour réfléchir à elles-mêmes ou pour documenter leur vie. L'auteure est donc sensible tant à l'aspect historique que poétique des textes qui composent son anthologie.

Cet ouvrage s'inscrit dans la lignée de l'intérêt grandissant, depuis une trentaine d'années, pour l'histoire du for privé et de l'intimité. Auparavant confinée aux marges de l'histoire « sérieuse », l'histoire de la vie privée a connu, depuis une quarantaine d'années, une légitimation importante au sein du champ historique, dans la foulée d'un intérêt grandissant pour l'histoire des mentalités, des formes et des représentations. Cet intérêt pour la part subjective de la vie privée culmine avec le grand collectif *Histoire de la vie privée* dirigé par Philippe Ariès et Georges Duby, paru chez Seuil entre 1985 et 1987, qui élargit considérablement la définition de la vie privée en l'étendant à l'histoire des mœurs, des goûts, des pratiques littéraires, de la sociabilité, des coutumes, etc.

Depuis la contribution de l'école des Annales et la traduction, dans les années 80, de l'ouvrage fondateur de Jürgen Habermas sur la sphère publique, l'étude du for privé fait l'objet d'un engouement dans les études d'histoire culturelle et sociale. Cet intérêt fait bien sûr la part belle à l'histoire des femmes, avec les travaux fondateurs, pour la période du 18^e siècle, de Joan Landes, de Carole Pateman, d'Arlette Farge et de Dena Goodman, pour ne nommer que celles-ci. Pour ce qui est de l'écriture féminine à l'époque des Lumières, elle fait également l'objet d'un enthousiasme grandissant, comme en témoignent les ouvrages d'Henri Rossi et de Claudine Giacchetti sur les Mémoires aristocratiques féminins du tournant des Lumières, et la récente thèse d'Adélaïde Cron sur les Mémoires féminins de la fin du 17^e siècle à la période révolutionnaire. L'anthologie de Catriona Seth répond donc à un double intérêt, celui pour la vie privée et pour l'écriture féminine, et intéressera autant les historiens des femmes et de la vie privée que les spécialistes des écritures de l'intime.

LUBA MARKOVSKAIA

Véronique SIGU, *Médiévisme et Lumières – le Moyen Âge dans la « Bibliothèque universelle des romans »*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013, 275 p.

Avec son étude intitulée *Médiévisme et Lumières*, Véronique Sigu montre que l'anathème voltairien qui frappe le Moyen Âge en le qualifiant de temps gothique et barbare n'emporte pas l'adhésion de tous les intellectuels du 18^e siècle. Ainsi, les auteurs de la *Bibliothèque universelle des romans*, en particulier le marquis de Paulmy et le comte de Tressan, ne partagent pas cette conception du Moyen Âge et entendent donner, dans leur anthologie, une place de choix aux romans relevant de la matière médiévale, qu'il s'agisse véritablement de romans du Moyen Âge ou qu'il s'agisse de romans écrits postérieurement mais qui se nourrissent de cette matière. L'analyse des miniatures (c'est-à-dire des résumés) consacrés aux romans de chevalerie dans cet ouvrage encyclopédique de 112 volumes, publiés entre 1775 et 1789, permet à Véronique Sigu de mettre en lumière les

postulats philosophiques, esthétiques et idéologiques qui guident Paulmy, Tressan et leurs collaborateurs lorsqu'ils rendent compte de la littérature médiévale. Elle montre d'abord comment ces auteurs ménagent un délicat équilibre entre le travail d'érudition et le travail de vulgarisation. Le travail d'érudition est en effet essentiel pour constituer un panorama de la littérature médiévale : il faut non seulement classer et analyser les œuvres, mais il faut surtout comparer les manuscrits en modernisant l'écriture et le vocabulaire dans les extraits cités afin de les rendre compréhensibles pour tous. Pour autant, ce monumental travail d'érudition ne doit pas s'afficher comme tel car il risquerait de nuire au plaisir du lecteur. C'est pourquoi les auteurs de la *Bibliothèque universelle des romans* n'ont de cesse d'osciller entre érudition et vulgarisation, ne perdant pas de vue l'ambition distrayante de leur anthologie. Cependant, l'une des finalités de la *Bibliothèque universelle des romans* est bien d'instruire le lecteur, mais il s'agit moins de lui délivrer un savoir livresque et érudit qu'un savoir historique sur les mœurs d'antan. Ainsi, le lecteur est invité à comparer les modes de vie médiévaux et les siens. Cette comparaison, loin de souligner la supériorité des mœurs du 18^e siècle, en souligne au contraire les failles et les aspects décadents. Le chevalier du Moyen Âge est alors présenté comme un modèle de courtoisie, du respect de l'ordre et de la monarchie ainsi qu'un modèle de l'élan patriotique. C'est ce modèle que doivent suivre aussi bien les membres d'une aristocratie sur le déclin que le peuple s'ils veulent retrouver le lustre moral et héroïque d'autrefois. Telles sont donc les problématiques qu'aborde Véronique Sigu dans un livre passionnant, clair et bien écrit qui propose, pour la première fois dans l'histoire de la littérature critique, une étude d'ensemble de la place des œuvres médiévales dans la *Bibliothèque universelle des romans*.

NADÈGE LANGBOUR

Yen-Mai TRAN-GERVAT (dir.), *Traduire en français à l'âge classique. Génie national et génie des langues*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2013, 216 p.

Ce volume collectif, s'inscrivant dans le sillage du projet de recherche sur l'*Histoire des traductions en langue française* dirigé par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson et dont les résultats sont en cours de publication aux Éditions Verdier, comporte douze contributions auxquelles s'ajoute la brève introduction de la directrice du volume intitulée de manière programmatique « Reconsidérer quelques idées reçues sur la période des "belles infidèles" ». Les douze contributions qui suivent sont réparties dans trois ensembles thématiques : le premier, traitant du « contexte idéologique de la notion de "génie" aux 17^e et 18^e siècles » comporte deux études, celle d'Andreas Gipper (sur les rapports entre l'ordre naturel, la découverte des langues et la notion de génie) et celle de François Thomas s'interrogeant sur l'importante question de l'« ethnocentrisme » des traductions en France au 18^e siècle. Le deuxième ensemble, « Mise en français : imitation, traduction, réécriture » pose la question, cruciale pour l'étude des traductions, des rapports entre la traduction et différentes formes d'appropriation d'un texte original et traduit. Cette question est étudiée à travers des études de cas très diverses : Rotrou et la traduction dramatique au 17^e siècle (Noémie Courtès), les traductions de textes orientaux dans *Le livre des Lumières ou la Conduite des Rois* (1644) (Claudine Le Blanc), Le Père Bouhours (Olivia Aymé), la traduction de la poésie des Anciens (Claire Placia) et les comédies d'Aristophane (Malika Bastin-Hamou). La troisième section de l'ouvrage, enfin, intitulée « Altérités et génies nationaux » renferme des études consacrées à la traduction, en 1690, du *Cortegiano* par l'Abbé Duhamel (Fiorella Di Stefano), la traduction de 1761 du roman *Moll Flanders* de Daniel Defoe (Florence Magnot-Ogilvy), la traduction de la poésie au 18^e siècle (Jin Lu), la traduction en français du poème *Myséide* de l'écrivain polonais Ignacy Krasicki (Dimitri Garnarczyk). La contribution de Timothée Léchet, « Une poésie sans langue propre : la tentation suisse d'une littérature nationale », dépasse le cadre de la traduction proprement dite et tente de répondre, à partir de l'analyse de problèmes littéraires et linguistiques débattus par des hommes

de lettres suisses au cours des années 1770 et 1780, à la question, centrale pour l'émergence d'une littérature « nationale » ayant en partage ses langues avec celles des pays voisins : « Une poésie nationale peut-elle exister sans langue spécifiquement nationale ? » (p.183). Si plusieurs des études réunies dans ce volume sont des révélations et ouvrent de nouvelles pistes à la recherche, on peut regretter sa très grande hétérogénéité. Une introduction plus longue et plus consistante, intégrant notamment aussi des travaux faits à l'étranger sur les traductions à l'âge classique en France, comme ceux, qui ne sont pas mentionnés, de Fritz Nies (voir par exemple son ouvrage *Schnittpunkt Frankreich. Ein Jahrtausend Übersetzen*. Tübingen, Narr-Verlag, 2009, avec des chapitres sur les traductions en France aux 17^e et 18^e siècles) aurait pu, au moins partiellement, y remédier.

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

Pierre TUCCO-CHALA, *Voyages de M. de Malesherbes dans le Sud-Ouest : le regard d'un homme exceptionnel sur l'Aquitaine du 18^e siècle*, [Pau], CAIRN, [2013], 216 p., cartes et ill.

En 1767, libéré de sa charge à la direction de la Librairie et de ses fonctions à la Cour des Aides, Malesherbes voyage dans la partie méridionale de la France : Provence, Languedoc, puis par Toulouse, dans les Pays de l'Adour, le Béarn, les Landes et le Pays Basque, qui sont le propos de l'ouvrage de P. Tucco-Chala, repris de trois articles mis à jour. Plutôt que de reproduire intégralement le manuscrit de Malesherbes, dont l'écriture, comme l'on sait, est un supplice pour un éditeur, il a choisi de commenter des extraits classés chronologiquement et thématiquement. Membre de l'Académie des sciences, botaniste enthousiaste, « Monsieur Guillaume » – c'est son pseudonyme – voyage en administrateur des Lumières et en amateur encyclopédique : il y a évidemment du « journal » dans des notes prises au jour le jour – état des routes, étapes, etc. –, mais le propos est essentiellement documentaire et dépourvu de ce côté « sentimentaire » dont quelques lustres plus tard le président Dupaty colorera sa relation d'Italie. Malesherbes herborise, recueille des échantillons géologiques et, en propriétaire terrien et en physiocrate, juge de l'état de l'agriculture et de l'élevage dans ces contrées, sans trop se préoccuper de leurs habitants qui se fondent dans le décor, même si le réformateur juge nocives les corvées. Il a, par exemple, la plus grande indifférence à la langue singulière qu'il entend un peu partout au Pays Basque. L'économie des villes d'eau et leur fonction thérapeutique sont une découverte qui réjouit l'homme de progrès, de même que les bains de mer. Mais l'abandon des ports ensablés, la crise de la pêche côtière révèlent à cet homme de l'intérieur des terres une partie assez inconnue de l'économie d'une France dont la façade maritime pourrait être un élément de sa prospérité. S'il n'est pas insensible aux traditions locales, il les juge négativement en philosophe éclairé comme les « taurestations » – les corridas landaises – ou les « toupia-des » – lancers festifs de pots de terre. Malesherbes voyage en savant, en académicien, avec un sérieux qu'on aimerait parfois piqué de quelque fantaisie.

FRANÇOIS MOUREAU

Steven A. USITALO, *The Invention of Mikhail Lomonosov. A Russian National Myth*, Boston, Academic Studies Press, 2013, « Imperial Encounters in Russian History », 298 p.

La monographie de Steven Usitalo propose d'explorer le mythe organisé en Russie autour de la figure de Mikhaïl Lomonosov (1711-1765). Délaissant volontairement le poète pour se concentrer sur le scientifique, l'ouvrage interroge les origines du mythe culturel formé par la vie et l'œuvre de l'écrivain, les mécanismes ayant concouru à son développement, et les fonctions sociales, culturelles et politiques qu'il remplit en Russie.

Organisé en cinq chapitres chronologiques, suivis d'un long épilogue, le travail de M. Usitalo s'intéresse d'abord au rôle joué par Lomonosov lui-même dans l'élaboration de son propre mythe. L'auteur consacre son premier chapitre à l'autobiographie proposée par Lomonosov dans ses lettres à son protecteur Chouvalov, étudiée dans le cadre plus large de

l'histoire des bio- et autobiographies scientifiques des 17^e et 18^e siècles. Parmi les motifs fondamentaux repris et développés par la suite par les biographes du scientifique, citons le conflit avec les ennemis opposés à son désir de devenir savant ; le voyage à l'étranger, version laïcisée du pèlerinage et métaphore de la curiosité humaine ; les distractions administratives continues qui écartèrent Lomonosov de son activité de chercheur, et qui servirent plus tard à justifier la modestie de ses résultats ; enfin son auto-identification à la science russe, qui firent de lui son symbole pendant deux siècles.

Le deuxième chapitre porte sur les premières biographies consacrées à Lomonosov au 18^e siècle. Sont ainsi étudiés les travaux sur Lomonosov de Nikolaï Novikov, Jacob von Staehlin et Mikhaïl Verevkine. La mythologie créée par le premier sur l'enfance de Lomonosov fut enrichie par les deux derniers. Prolongeant les efforts des précédents, l'écrivain sentimentaliste Mikhaïl Mouravev fit de Lomonosov l'incarnation de l'esprit des réformes de Pierre le Grand et suggéra les comparaisons entre Lomonosov et Franklin ou Newton, appelées à être répétées régulièrement par la suite. Seul Alexandre Radichtchev, au 18^e siècle, sembla échapper au mythe de Lomonosov, lorsqu'il appela, dans *Le Voyage de Pétersbourg à Moscou*, à abandonner les séductions trompeuses au profit d'une évaluation raisonnable des mérites réels du scientifique.

Consacré au premier tiers du 19^e siècle, le troisième chapitre s'arrête longuement sur les travaux de Vassili Severguine et Pavel Svinine. Pour le premier, Lomonosov ouvrit de nouvelles voies dans la culture russe. Reprenant les plaintes du scientifique sur le poids de ses tâches administratives, il les transforma en procès contre le système du patronage, accusé d'avoir privé Lomonosov du loisir de pleinement faire fructifier son talent. Soucieux d'inscrire Lomonosov dans une histoire rétrospective des sciences en Russie, Severguine proposa de voir en lui un précurseur des savants du 19^e siècle. À ce titre, le critique jugea que les intuitions scientifiques de Lomonosov étaient bonnes, mais désormais dépassées. Svinine, lui, inaugura la tradition des pèlerinages sur les lieux de l'enfance du grand homme, en même temps qu'il construisit l'image d'un savant incompris car en avance sur son temps. À la même époque, Pouchkine donna également son avis sur Lomonosov, dans la réponse qu'il écrivit au *Voyage de Pétersbourg à Moscou* de Radichtchev. Soucieux lui aussi de démystifier Lomonosov, il conféra involontairement un poids renforcé à l'image du savant en relativisant l'importance historique du poète.

Le quatrième chapitre s'intéresse à l'histoire institutionnelle du monde scientifique russe, en s'arrêtant sur deux événements : le centenaire de la fondation de l'Université de Moscou en 1855 et celui de la mort de Lomonosov en 1865. Ici aussi, l'attention de Steven Usitalo se concentre sur les travaux de deux exégètes majeurs de Lomonosov : Mikhaïl Pogodine et Nikolaï Lioubimov. Le premier fit du scientifique l'héritier de Pierre le Grand et utilisa le prestige attaché au nom de Lomonosov pour rehausser ceux de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg et de l'Université de Moscou, toutes deux confrontées à de graves crises de légitimité dans les années 1850. Ce faisant, il consolida l'assimilation entre la figure de Lomonosov et la première université russe, initiée par la célèbre formule de Pouchkine « Il fut notre première université. » Dans une démarche opposée, Lioubimov tenta, à l'instar de Radichtchev, de déconstruire le mythe du savant en soulignant ses faiblesses théoriques, identifiant les causes du rejet de Newton par le savant russe dans son attachement obsolète à Descartes et fustigeant sa dépendance théorique aux travaux de Wolff. Ce retard de Lomonosov, toutefois, fut imputé au retard plus général de la recherche scientifique dans la Russie du 18^e siècle, résultat de l'indifférence générale dans laquelle le tenait le public.

Dans son cinquième et dernier chapitre, enfin, Steven Usitalo se penche sur le travail de Boris Menchoutkine, qui consacra quarante ans à l'étude de la vie et de l'œuvre de Lomonosov. Sommet de la mythologie lomonosovienne, les travaux de Menchoutkine firent du premier scientifique russe un précurseur génial et incompris des grandes décou-

vertes de la fin du 19^e siècle, ignoré largement par ses contemporains du fait du niveau de développement insuffisant de la chimie et de la physique à son époque.

Empruntant à l'histoire culturelle autant qu'à l'histoire des sciences, la monographie de Steven Usitalo est un ouvrage remarquable. Très bien écrit et joliment publié, il offre des analyses brillantes tant sur l'histoire de la Russie que sur le fonctionnement des mythes culturels et sur les raisons expliquant leur recours en Russie. Le foisonnement des sources utilisées est une autre grande qualité de l'ouvrage. On pourra regretter à cet égard que les tableaux réalistes socialistes illustrant le début de chaque chapitre n'aient pas fait l'objet d'analyses eux aussi (par qui, pour qui et pour quel usage étaient-ils produits?). Ceci aurait en effet utilement complété l'analyse des films consacrés à Lomonosov proposée dans l'épilogue. Ce léger regret, toutefois, n'enlève rien à la grande qualité de l'ouvrage, qui vient enrichir avantagusement la bibliographie existante tant sur l'histoire des sciences et de leur statut social et culturel que sur les mythes culturels russes.

RODOLPHE BAUDIN

Anouchka VASAK (dir.), *Entre deux eaux. Les Secondes lumières et leurs ambiguïtés (1789-1815)*, Paris, Le Manuscrit, 2012 (« Réseau Lumières »), 444 p.

Il y a quarante ans, le Centre d'études révolutionnaires et romantiques de Clermont-Ferrand organisait un colloque qui a fait date sur *Le Prérromantisme, hypothèse ou hypothèque?* (Klincksieck, 1975). Le terme semblait désormais dévalué pour désigner la période qui fait basculer des Lumières dans le Romantisme et qui correspond politiquement à la crise de la monarchie, la Révolution, l'Empire et la première Restauration. Il est pourtant réutilisé en 2006 par Eric Francalanza qui tente de le réhabiliter dans le recueil *Le Prérromantisme. Une esthétique du décalage* (Eurédit). Les chercheurs de Turin ont préféré parler des *Metamorfofi dei Lumi* dans une série de volumes, d'autres de secondes Lumières ou de tournant des Lumières. La chronologie est aussi hésitante et problématique que la terminologie. Des numéros de revue ont proposé des fourchettes variées. « Au tournant des Lumières », *Dix-huitième siècle*, 1982, porte sur les années 1780-1820, « Les Premiers combats du siècle » dans *Romantisme*, 1986, va de Thermidor à la chute de l'Empire, tandis que la revue *Omnes*, lancée pour couvrir cette époque, choisit comme limites 1760 et 1830. Dans *L'Idée d'énergie*, j'ai préféré un corpus 1770-1820 et dans *Progrès et perfectibilité*, Florence Lotterie va de Rousseau à Constant (1755-1830). La question vient d'être reprise par deux recueils, *Le Moment idéologique. Littérature et science l'homme*, dirigé par Yves Citton et Lise Lumasy (ENS Ed.) où *idéologique* est à prendre au sens de ce qui est marqué par les Idéologues et qui ouvre le compas temporel sur tout un siècle (1750-1850), et le suggestif *Entre deux eaux*, dirigé par A. Vasak qui refuse de fixer des frontières chronologiques. Dix-huit contributions explorent l'idée de transition ou de mutation dans quatre domaines : édition et institutions, idées et rationalité, cas particuliers d'intellectuels, formes et genres. Les angles de vue sont divers. Le système des permissions tacites se dérègle à la veille de la Révolution et d'une toute nouvelle liberté de la presse, celui de l'Église constitutionnelle n'a pas vraiment le temps de s'établir entre l'Ancien Régime et la politique de déchristianisation. Les imprimeurs d'Angers, débarrassés de la censure, essaient de bénéficier toujours d'un privilège. *L'Histoire des deux Indes* mérite d'être lue aussi dans l'édition de 1820 qui efface les appels enflammés à la liberté.

La mise en cause des principes encyclopédiques est étudiée chez Bernardin de Saint-Pierre et celles du radicalisme révolutionnaire dans les *Entretiens d'émigrés allemands* (1795) de Goethe. Les intellectuels confrontés à l'évolution politique sont Charles Joseph Lambrechts, sujet du prince-évêque de Liège promu ministre de la Justice de la République française, Claude Fauriel, ancien secrétaire particulier de Fouché qui préfère passer de la politique à la philologie plutôt que suivre Bonaparte changé en Napoléon, Dupont de Nemours enfin essaie de convertir à ses principes physiocratiques un Thomas Jefferson engagé dans la réalité du pouvoir.

La quatrième partie qui constitue la moitié du volume est littéraire. *Le Barbier de Séville* est adapté et édulcoré par Paisiello pour la cour de Pétersbourg, l'*Horace* de Corneille transformé par Guillard en un opéra en 1786, repris en 1800, le serment des conjurés y devient alors serment d'allégeance. L'histoire littéraire se met en place et trois poètes émergent du siècle qui s'achève : Jean-Baptiste Rousseau, Voltaire et Delille. La métaphore de la tempête pour parler de la Révolution pose la question du point de vue et de la participation aux événements. L'hybridation des genres est sensible dans les expérimentations dramatiques de Sade, de Rétif et de Lacretelle. La pratique de la *suite* s'explique par des considérations tout à la fois économiques et historiques. Claire de Duras nous entraîne jusqu'en 1822, elle perpétue l'ancien préjugé contre la femme-auteur et refuse de donner à l'impression tous ses romans. L'éloignement de la Révolution et l'établissement de cour impériale mettent à la mode un type de roman autour du personnage de la favorite, sur le modèle de *Mademoiselle de Clermont* de M^{me} de Genlis. Continuité et rupture sont enfin sensibles entre les récits de voyage de Volney et ceux de Chateaubriand. Aucune conclusion ne se dégage clairement de ces études qui préfèrent juxtaposer des cas, mais s'impose l'idée d'une accélération de l'histoire et d'une intense expérimentation intellectuelle et littéraire sans laquelle on ne comprend pas le romantisme. L'ensemble est stimulant en relation avec les autres publications sur cette même époque de mutation.

MICHEL DELON

Raïa ZAIKOVA (dir.), *Aux sources de l'histoire balkanique et l'impact francophone*, Istanbul, Les Éditions Isis, 2012 [2013]. 204 p. (Analecta Isisiana CXVIII).

Les contributions réunies dans ce livre sont groupées selon leur contenu et concentrées sur les thèmes suivants: *Byzance-Bulgarie dans le contexte occidental; images de l'Autre, identités nationales; l'impact francophone*.

Il s'agit de l'évolution des mentalités et du transfert culturel Orient-Occident-Orient. Les recherches de Raïa Zaikova sont faites sur la base de sources primaires, l'historiographie humaniste et dix-huitiémiste. Dans une partie des contributions sont analysés les rapports *Byzance – Bulgarie*, traités dans l'historiographie française et occidentale. Le passé médiéval – le plus souvent interprété dans les ouvrages des savants de cabinet – prend de nouvelles formes idéologiques inspirées et soumises aux besoins spirituels des auteurs respectifs. Celles-ci s'associent avec l'historiographie pour (des) catholiques bulgares tout en établissant les frontières mentales entre le catholicisme et l'orthodoxie et en créant une unité entre l'orthodoxie et le national. Certains aspects du thème bulgare-byzantin et la littérature parénétiqne, placés dans le cadre des intérêts de la monarchie absolue en France et des milieux catholiques (18^e siècle) témoignent du modelage universel de l'institution du prince. Cette même institution devient le prétexte pour voyageurs et aventuriers de chercher fortune dans le Levant et faire figure de bienfaiteurs au nom des « trésors » des cultures pré-ottomanes. Mais les manuscrits et les œuvres d'art qu'ils rapportent en France alimentent la recherche érudite.

Les études portant sur des auteurs peu connus du 18^e siècle (Le Beau, Peyssonnel) montrent le dialogue littéraire avec leurs prédécesseurs du Moyen-Âge et de l'époque moderne afin d'éclairer leurs conceptions sur le développement civilisationnel européen et les Balkans ottomans.

L'analyse des textes dix-huitiémistes relatant l'histoire, les contes et les coutumes orientaux nous fait découvrir la formation d'images occidentales spécifiques et un orientisme balkanique qui s'associe à celui des Occidentaux dans le seul but de rattraper le niveau de la modernité européenne. Toujours à l'époque des Lumières, les encyclopédistes découvrent les musulmans bulgares de la Volga, restés sous le pouvoir de la Russie. De la comparaison entre leurs textes et l'historiographie bulgare moderne résulte le problème de la (non-)réciprocité entre la mémoire des Bulgares des Balkans et de celle de leurs compatriotes d'ailleurs, aux identités nationales et religieuses différentes.

Un grand nombre de documents provient des archives diplomatiques et autres de France qui, à côté des correspondances personnelles des archives bulgares, reflète d'abord les rapports culturels franco-ottomans et franco-bulgares. L'éducation dans les collèges catholiques et laïques, établis sur le sol balkanique et à Paris contribue à la formation intellectuelle d'une élite francophone. Les contributions portant sur quelques figures éminentes (Béron, Kratchounov, Hateau) montrent les voies de pénétration de la « langue des lumières » et sa diffusion dans les milieux bulgares où l'émergence d'une presse francophone révèle le choix de communication verbale au nom de la propagation des idées nationales dans le monde étranger. Le « rattrapage » ou le miroir européen retrouve son actualité pour nous rappeler la complexité des identités (non)imaginaires et le multiculturalisme en Europe.

MARGARITA SERAFIMOVA

Eugenia ZUROSKI JENKINS, *A Taste for China. English Subjectivity and the Prehistory of Orientalism*. New York, Oxford University Press, 2013, 282 p.

Ce livre, consacré à la littérature anglaise de la fin du 17^e à la deuxième moitié du 18^e siècles, se propose de décrire comment cette littérature a produit un modèle de l'identité anglaise tributaire de représentations de la Chine. Il se fonde sur l'idée que pendant cette période, ce serait la littérature qui définirait le rôle des objets dans la vie anglaise, reflétant la diversité de ce rôle et ses contradictions. L'auteur entreprend ainsi d'analyser les représentation des objets chinois – la « chinoiserie » mais également la porcelaine (*china* en anglais) – à travers des textes littéraires anglais de différents genres, afin de démontrer le changement qui se produit, selon elle, vers le milieu du siècle. On verrait à partir de ce moment une transformation : le cosmopolitisme se muerait en un nationalisme fondé sur l'orientalisme, dans le sens défini par Edward Said.

Les premiers chapitres du livre traitent avant tout du goût, fondé sur une notion cosmopolite et aristocrate de la diversité qui caractériserait les Anglais, mais l'auteur évoque également le rôle de la chinoiserie dans la représentation de la sexualité. Les textes étudiés sont divers (Wycherley, Locke, Mary Wortley Montagu, Swift, Addison, Pope et Defoe, mais également des écrits d'auteurs moins connus comme John Webbou Jonas Hanway). Le dernier chapitre est consacré au roman, qui représenterait une transformation de l'identité anglaise, avec une séparation entre les catégories « anglaise » et « chinoise », autrement dit l'orientalisation de la Chine.

Le sujet ainsi traité n'est pas neuf, et ce livre fait partie de tout un courant récent qui revient sur le rôle de la Chine dans la culture anglaise. Le parti pris d'aborder la question des objets chinois par le biais de la littérature permet des analyses subtiles et nuancées de nombreux textes, qui font ressortir les ambiguïtés dans les attitudes et la complexité des questions de goût. Si l'auteur réussit à montrer l'importance de la présence de la Chine dans des discussions du goût, de l'imagination et de la sexualité, on peut néanmoins trouver qu'elle sollicite par moments un peu trop certains textes. Les analyses, tout en étant nuancées, ne suffisent pas toujours à fonder les généralisations concernant le rôle essentiel qu'aurait joué la Chine dans la conception de leur identité que développèrent les Anglais pendant cette période. Le glissement dans la notion de chinoiserie, qui englobait une diversité d'influences étrangères – qui jouèrent elles aussi un rôle dans la culture anglaise – tout en étant souligné, aurait également mérité d'être approfondi. Dans l'ensemble cependant, ce livre intéressera tous ceux qui désirent mieux connaître la culture anglaise du 18^e siècle au-delà des seuls spécialistes de la littérature.

ANN THOMSON

HISTOIRE

Héros et héroïnes de la Révolution française, sous la direction de Serge BIANCHI, avec le concours de Bernard GAINOT et Pierre SERNA, Éditions du CTHS, 2012, 509 p.

Ce volume réunit les actes d'une rencontre sur le panthéon révolutionnaire, organisée dans le cadre du 134^e congrès du CTHS autour du thème *Célèbres ou obscurs, hommes et femmes dans leurs territoires*. Une trentaine d'intervenants analysent ici les processus d'héroïsation dans l'événement révolutionnaire, et la trace des héros et des héroïnes de la République dans l'historiographie et dans la mémoire nationale, locale et régionale, sans oublier son envers, la damnation mémorielle. Dans cette galerie de héros ou d'anti-héros, une place de choix est réservée aux honneurs rendus aux officiers républicains et aux soldats-citoyens. La nation honore tous ses guerriers (Q. Reynier), même si la distinction du sacrifice héroïque et de la valeur des armées sert, du Directoire au Consulat, la promotion du général qui va bientôt incarner la République. La reconnaissance publique de la figure héroïque du général consul se vérifie en province (C. Triolaire). Bonaparte sut faire de la victoire de Marengo un grand moment de réconciliation de la mémoire nationale par la célébration de la bravoure militaire.

On note le caractère complémentaire des arts, des fêtes et des cultes civiques dans les processus d'héroïsation liés à la propagande patriotique. Sous la Révolution l'analyse de la fabrique des héros dans les communes révèle un même processus – en lien à la perception du péril contre-révolutionnaire et au désir de vengeance – où l'action et les discours des autorités locales témoignent d'une culture centrée sur les valeurs du patriotisme et du sacrifice de soi. Cependant la construction des héros et des martyrs de la Liberté ne prend sens que dans le contexte précis où elle se diffuse. L'actualisation du mythe des Gracques, évoqué par S. Bianchi, n'a pas la même signification de 1792 à 1799. L'exemple d'un martyr de la Liberté peu connu (Malignon), analysé par N. Alzas, rend compte des singularités inhérentes aux différents moments de célébration. Mis en parallèle avec l'explosion symbolique du culte de Marat et des martyrs de la Liberté à l'été 1793, l'éloge funèbre du martyr ardéchois par Couthon en juin-juillet 1794 est lourd de ce qu'il laisse pressentir de l'impossible régénération de la République. Le collectif des études de genre du laboratoire Telemme pose la question névralgique de la place des femmes dans le processus d'héroïsation dans la mesure où celui-ci est lié à la mort à la guerre ou à l'assassinat politique, deux terrains d'action qui leur sont refusés. De la gangue des discours normatifs et des mémoires affrontées, seule semble émerger Charlotte Corday, l'héroïne paradoxale du crime commis contre l'Ami du Peuple. Au théâtre ou dans les fêtes du nouveau culte de la Liberté, ce sont des allégories vivantes qui incarnent les figures de la Vertu ou de la Raison. Entre l'Amazone et la Sainte patriote, la Révolution scelle la défaite politique des femmes dans l'espace public. Au plan local la célébration des saintes patriotes et des martyrs de la foi est confrontée à l'inéluctable érosion de la mémoire populaire. Les exemples de martyrs et de héros de l'anti-révolution illustrent le cas spécifique du Morbihan (R. Dupuis). Antithèse de la figure héroïque du chef populaire en pays chouan, la *damnatio memoriae* du comte de Boulainvilliers, présentée par M. de Gélis, traduit la rivalité entre chefs nobles et roturiers dans un département où prévaut une certaine prépondérance des chefs de l'anti-révolution paysanne. La Révolution engendre des processus d'héroïsation et de stigmatisation mémorielle qui reposent sur un ensemble de facteurs politiques et culturels à un moment donné, telle la figure de Robespierre-tyran dans le moment thermidorien. En l'an VIII la réhabilitation de la figure du général politique par Boulay de la Meurthe s'appuie sur une révision de l'histoire du Commonwealth et de l'image de Cromwell (A. Forrest).

L'historiographie, sur laquelle s'appuient la plupart des intervenants, montre l'indifférence de la mémoire régionale vis-à-vis des administrateurs révolutionnaires et le difficile consensus autour de la célébration des figures locales quand elles ont eu un destin national,

comme Robert Lindet dans l'Eure (B. Bodinier). La trace mémorielle est au cœur de la plupart des interventions, reflet des controverses historiographiques, des enjeux conjoncturels et des mémoires opposées. L'intérêt porté au politique – important certes dans les processus d'héroïsation – laisse peu de place à la dimension symbolique de l'héroïsme républicain dans la fabrique de la mémoire nationale. La place de l'héroïsme sous la Révolution et l'Empire, ne tient-elle pas au fait que la figure du héros n'a jamais cessé de miroiter au 18^e siècle à côté de celle du grand homme, comme l'a rappelé R. Morissey, dans un volume récent sur *Héroïsme et Lumières* (Paris, Champion, 2010)? La force de la culture révolutionnaire est d'avoir su intégrer le riche héritage de la tradition classique des Lumières au patriotisme révolutionnaire et aux cultes républicains des martyrs de la Liberté. L'intérêt du présent volume est de diversifier les points de vue sur les processus d'héroïsation : ils se déclinent selon un jeu d'échelles locales, régionales et nationales, qui reflète la complexité de la construction de la mémoire et du Panthéon républicain.

RAYMONDE MONNIER

Françoise BRIEGEL, *Négocier la défense. Plaider pour les criminels au siècle des Lumières à Genève*, Droz, 2013, 392 p.

Dans la France d'Ancien Régime, depuis l'ordonnance criminelle de 1670 jusqu'à sa suppression à l'époque révolutionnaire, s'applique un système inquisitoire, tout entier consacré à la défense de la collectivité ce qui entraîne la méconnaissance des droits de l'accusé. Celui-ci ignore les chefs d'accusation dressés contre lui, n'a pas connaissance de la procédure instruite à son encontre et peut être soumis deux fois à la torture (*question préparatoire* destinée à lui arracher des aveux, *question préalable* [à l'exécution de la sentence] pour lui faire dénoncer des complices); les juges n'ont pas à motiver leur sentence; enfin le prévenu ne peut se prévaloir du soutien d'un avocat, qui pourra seulement intervenir indirectement par le moyen de factums envoyés au juge. Même si dans la pratique, la loi s'applique parfois avec moins de rigueur et plus de discernement, le système en usage n'en considère pas moins fondamentalement le prévenu comme un objet de droit.

Il en va tout autrement à Genève où l'appareil judiciaire est pourtant régi par le même régime inquisitoire. Dès 1734, le droit pour l'accusé d'avoir recours au service d'un avocat est reconnu. Par la suite, d'autres mesures allant toujours dans le même sens, contribuent de plus en plus à le transformer en sujet de droit. Enfin la pratique de la torture légale est peu à peu abandonnée. Un vrai dialogue peut s'instaurer entre accusation et défense, donnant souvent même paradoxalement matière à un abandon de la défense, jugeant plus efficace de s'en remettre à la mansuétude d'une cour d'appel, selon une stratégie qui n'est pas sans rappeler le fameux *plea bargaining* anglo-saxon.

Comment s'interprète cette évolution favorable à quoi toutes les campagnes des Philosophes n'ont pu aboutir en France? Selon l'hypothèse de l'auteur, à partir de la très originale constitution de la république de Genève qui répartit rigoureusement les résidents en fonction de six statuts socio-juridiques distincts, aux prérogatives inégales, ce qui ne cesse de provoquer de graves conflits. Pour les résoudre, *in fine* le recours à la répression par la loi s'avère nécessaire. Or on ne saurait punir le délit politique comme le crime de droit commun. Ainsi, du fait de l'implication des conflits de politique interne et de leur répression, on en vient tout au long du siècle à considérer la justice criminelle comme un enjeu majeur dans les débats touchant les lois fondamentales de la République, ce qui amène à reconsidérer les droits de la défense et à en reconnaître la pleine légitimité.

La thèse est démontrée avec rigueur et compétence. Françoise Briegel se fonde sur une connaissance exhaustive des fonds d'archives. Elle a par exemple dépouillé quelque 8500 procès criminels instruits à Genève entre 1734 et 1792. Rien des arcanes du système judiciaire local ne lui est étranger. Chemin faisant, elle propose une analyse très neuve du barreau genevois, tant dans sa composition sociologique que dans le fonctionnement de

cette *Matricule* qui regroupe l'ensemble des avocats. C'est, au total, une très remarquable contribution à l'histoire du droit.

HENRI DURANTON

MARC CHEYNET DE BEAUPRÉ, *Joseph Pâris-Duverney. Financier d'État (1684-1770). Les sentiers du pouvoir (1684-1720)*, Paris, Honoré Champion, 2012, 895 p. (Bibliothèque d'histoire moderne et contemporaine 42).

Voici la première partie d'une thèse monumentale consacrée à Pâris-Duverney, le fondateur de l'École militaire. Elle se recommande par l'abondance et la variété des sources consultées, Archives Nationales, Minutier Central des notaires (plus de 200 liasses), Service Historique de la Défense, château de Coppet... La carrière de Joseph n'est alors pas séparable de celles de ses frères, Antoine Pâris l'Aîné, Claude Pâris de la Montagne, puis Jean Pâris de Monmartel. Originaires de Moirans en Dauphiné, d'un niveau social permettant le décollage, c'est dans cette région alpine que les deux aînés, Antoine et Claude, associés à quelques parents, font leurs premières armes dans l'approvisionnement des troupes pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg; ils se spécialisent dans les transports par terre – ils sont capables de rassembler 3000 mulets en un temps record – et par eau, sur le Rhône et l'Isère. En 1696, Antoine « monte » à Paris, connaît quelques temps difficile, se rétablit en spéculant sur les prix des grains, différents d'une région à l'autre, en vendant aussi du blé pourri. En 1706, Joseph rejoint Antoine. Leur envol comme grands financiers est dû à leur rôle de munitionnaires des armées de Flandres et d'Allemagne lors de la guerre de Succession d'Espagne. Joseph est l'homme de terrain, décisif, fonceur, s'adaptant au mouvement des armées, sachant aussi faire infléchir l'action militaire en fonction des énormes difficultés de l'intendance. Les Pâris sont en relation avec Samuel Bernard, ils spéculent en profitant des mutations monétaires, ils rachètent des rentes, ils prêtent... Après la mort de Louis XIV, l'action judiciaire désigne les Pâris, devenus multi-millionnaires, à l'opprobre de l'opinion publique. Grâce à Noailles et d'autres protecteurs, ils échappent à une amende de 1,2 million et tiennent le haut du pavé sous le Régent qui les anoblit. Ils sont très méfiants envers Law, investissent très peu dans le système, mettent leur argent à l'abri dans l'immobilier. Sont-ils les chefs de la cabale contre l'Écossais? Leur franche opposition à Law leur vaut un court exil. Rappelés dès décembre 1720 par Le Pelletier de La Houssaye, le nouveau contrôleur général des finances, ils reprennent leur place dans le dispositif fisco-financier du royaume en attendant d'être « les maîtres de la France ». La suite de cette extraordinaire saga est attendue avec impatience.

CLAUDE MICHAUD

ÉRIC HASSLER, *La Cour de Vienne 1680-1740. Service de l'empereur et stratégies spatiales des élites nobiliaires dans la monarchie des Habsbourg*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2013, 384 p. (coll. « Les mondes germaniques »).

Version remaniée d'une thèse de doctorat, cet ouvrage se distingue au sein de la littérature sur la cour, prolifique depuis un quart de siècle. Le Habsbourg de Vienne n'est pas au centre de la problématique, ni sa résidence, la *Hofburg* dont la médiocrité frappe les voyageurs. En revanche, ceux-ci sont éblouis par la magnificence déployée par l'aristocratie à l'intérieur et à l'extérieur de ses palais. L'A. a choisi d'appréhender le phénomène de la cour par le monde des chambellans (plus de 400 en 1705). Seule une poignée de ceux-ci sont au service personnel du souverain; dix fois plus nombreux sont ceux qui constituent le personnel gouvernemental et détiennent les fonctions auliques, le *Hofstaat*; la moitié ne sert pas et constitue une cour virtuelle qui n'existe que sur le papier. Les causes de l'absence sont diverses : l'armée, la diplomatie, le gouvernement des pays, le tropisme seigneurial, économique et symbolique, éloignent de Vienne. Des villes comme Prague, Graz, Innsbruck, Presbourg conservent une force d'attraction. S'imposent une vision cristallérienne de la monarchie et l'ubiquité de l'aristocratie qui alterne les séjours à Vienne et dans

la seigneurie. Avec minutie, l'A. localise les chambellans dans l'espace réduit de la Vienne intra muros où les prix flambent. La grande aristocratie investit certains quartiers ou rues, telle la bien nommée *Herrengasse* où se concentre la noblesse rodolphinienne. Acquérir est souvent œuvre de longue haleine, conserver le patrimoine s'avère souvent impossible, 50% des demeures nobiliaires changent de main pendant la période, dont un tiers de palais. Un marché immobilier fébrile est le propre de Vienne où on déménage beaucoup. Trois quarts des chambellans recourent à la location; leur choix se porte de préférence vers un palais qui procure ainsi un revenu à son propriétaire. Cette volatilité semble contradictoire avec l'opinion répandue d'une omnipotence aristocratique à Vienne, due, moins au nombre qu'à la médiatisation extrême d'un petit effectif de lignages prestigieux, les Althan, Dietrichstein, Harrach, Herberstein, Liechtenstein, Starhemberg (ils ont deux résidences à Vienne) et quelques autres, dont les faits et gestes remplissent les gazettes (*Gazette de Leyde*, *Wienerisches Diarium*), dont les somptueux palais alignent des façades très ornementées, dont les portails à blason ouvrent sur des vestibules et des escaliers de parade, dont la domesticité pléthorique en livrée affiche le renom dans la ville, dont les courses de traîneaux ouvrent les festivités de l'hiver. C'est au niveau collectif du lignage avec ses différentes branches et ses réseaux matrimoniaux enchevêtrés qu'il faut considérer la présence à Vienne de cette élite pour laquelle le faveur impériale n'est qu'un maillon de la chaîne aristocratique. À Vienne, il existe un réseau public d'information confisqué par la noblesse, au détriment de la représentation du souverain confiné dans le cérémonial espagnol. On est donc loin des schémas eliasien et habermasien. C'est dire tout le prix de cet ouvrage dont l'enquête minutieuse (parfois au niveau de la parcelle urbaine) débouche sur des perspectives originales. Signalons un doublon pour une citation de Lady Montagu (p.119 et 248), et le hongrois distingue le *ö* du *o* (Erdödy et non Erdödy).

CLAUDE MICHAUD

Vladimir HAWRYLUK, *Constitution ukrainienne 1710. La première Constitution en Europe*, Paris, Éditions Beaurepaire Pôle Sud, 2009, 192 p.

Vladimir HAWRYLUK, *Le premier Journal en Ukraine. « Gazette de Leopold ». Année 1776*, Paris, Éd. Beaurepaire, 2009, 418 p.

La mémoire historique fait grand cas des apports décisifs que représentent les Constitutions corse (1755), américaine (1787-1789), polonaise (1791) et française (1789-1791). Doit-on réhabiliter le statut décisif (injustement méconnu des Européens) de l'ancienne Constitution ukrainienne de 1710? Certainement (aux yeux de Vladimir Hawryluk). Entre 1708 et 1710, en période de Grande guerre du Nord, des responsables ukrainiens menés par l'*hetman* Ivan Mazepa, tentèrent de se dégager de l'influence moscovite pour se tourner vers l'allié suédois Charles XII. Le 8 juillet 1709 la bataille de Poltava avait tourné à l'avantage de l'armée russe de Pierre I^{er} et au détriment des troupes suédoises combattant avec l'appui des cosaques d'Ukraine de Mazepa. Charles XII confirmera solennellement la validité du texte de *Pacte et Constitution* ukrainiens, le 10 mai 1710. Une Constitution est un ensemble de règles qui s'impose aux citoyens d'une nation, un acte juridique concrétisé par un document écrit déterminant les droits, les principes et l'organisation politiques. Elle se situe au sommet de l'ordre juridique (tout autre acte se conforme à ses prescriptions). En 1710, les exilés ukrainiens (Pylyp Orlyk) élaborèrent et adoptèrent le traité de « Pacte et constitution » des lois et libertés de l'Armée Zaporogue. Il s'agissait d'un engagement à se libérer de la suzeraineté russe et à souscrire à des normes. S'agit-il donc de la première constitution européenne? Le texte représente en tout cas un témoignage unique de la pensée politique des élites cosaques russophobes du début du 18^e siècle, de leurs aspirations à une monarchie élective parlementaire et du patriotisme ukrainien. Le texte original du *Pacte et Constitution* est en latin (référence mémoriale et internationale) et en ukrainien (usage local interne). Le Préambule établit l'État ukrainien et célèbre la Providence. Seize

articles déterminent la forme de l'État (séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, religion, frontières, relations avec la Crimée, biens russes, libertés militaires, Cour compétente, statut des soldats, des paysans, des veuves, privilèges de Kiev et autres villes, voyageurs visiteurs, redevances, taxes et impôts). Vladimir Hawryluk fournit des explications et un appareil historique nécessaire à l'appréciation des documents présentés. Un an après cet ouvrage bien informé, paraissait celui d'Iaroslav Lebedynsky, *La « constitution » ukrainienne de 1710. La pensée politique des élites cosaques d'Ukraine*, Paris, l'Harmattan (Présence ukrainienne), 2010. Signalons par ailleurs sur ces premières Lumières ukrainiennes, Serhii Plokhyy, *Ukraine and Russia: Representations of the past*, Toronto, Toronto UP, 2008, 391 p.; Serhii Plokhyy, *The Origins of the Slavic Nation. Premodern identities in Russia, Ukraine, and Belarus*, Cambridge, Cambridge UP, 2006, 379 p.; *The Crimean Khanate between East and West (15th-18th c.)*, éd. Denise Klein, Wiesbaden, Harrassowitz (coll. Forschungen zur osteuropäischen Geschichte 78), 2012, 241 p. De son côté, Vladimir Hawryluk a consacré un second ouvrage bienvenu à la période plus tardive du *Premier Journal en Ukraine. "Gazette de Leopold". Année 1776*, composé de 152 pages d'exposé explicatif (attention prêtée à l'Ukraine, mais aussi à la Pologne, à l'Autriche, à la Russie, à la France, à Voltaire, aux faits divers, à l'Amérique), suivies de 264 pages de reprint exhaustif du texte publié entièrement en français de la « *Gazette de Leopold* », du numéro 1 (13 janv. 1776) au numéro 52 (26 déc. 1776).

JACQUES BERCHTOLD

Philippe HOCH (dir.), *Metz et les Trois-Evêchés au temps de Belle-Isle*, Metz, 2012, 278 p.

Contrairement à Nancy, où le nom de Stanislas s'étale en toutes lettres sur les places, rues, portes, mais aussi hôtels, restaurants ou commerces, au point de devenir l'emblème de la ville, et comme sa marque déposée, Metz n'a pas su entretenir la mémoire du Maréchal de Belle-Isle (1684-1761). Pourtant son œuvre à Metz et dans les Trois-Evêchés n'a rien à envier à celle de son voisin le roi de Pologne. Le 250^e anniversaire de sa mort était l'occasion pour trois sociétés savantes messines de rendre hommage à ce bienfaiteur : l'Académie nationale de Metz, fondée par Belle-Isle en 1757, et érigée par lettres patentes en Académie royale en 1760 ; Renaissance du Vieux Metz et des Pays Lorrains ; la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, fondée en 1888. Les manifestations qui ont émaillé l'année 2011 ont donné lieu à un beau livre, extrêmement soigné et richement illustré, qui en plus d'un état de la recherche, ajoute, au long de ses dix-huit contributions, à la connaissance du personnage et de son époque des données nouvelles, notamment extraites de sources inédites. Le petit-fils du surintendant Nicolas Fouquet, qui osa *offusquer* le Soleil, eût mérité plus que son aïeul l'orgueilleuse devise qu'il arbora (*Quo ascendet?*). Sa carrière dans le métier des armes, où il s'illustra dans les différents conflits européens, et gagna par son génie grades et distinctions, se doubla d'une carrière d'homme d'État. Duc, pair, ministre d'État en 1756, puis ministre de la Guerre deux ans plus tard, il exerça à Versailles une influence considérable, joua un rôle clé dans le règlement de la guerre de Sept Ans et engagea la réforme de l'administration royale. Metz occupe plus qu'une simple parenthèse dans la vie du grand homme. Arrivé à Metz en 1727, en qualité de commandant en chef de la généralité, devenu en 1733 gouverneur en titre, il ne cessera jusqu'à sa mort d'œuvrer en faveur d'une ville qu'il nomme plaisamment sa « maîtresse ». Comme de juste, la plupart des communications sont consacrées à l'œuvre militaire et urbanistique, non seulement à Metz, qui par là répond à sa vocation de *défendre l'État*, selon le mot de Vauban, mais aussi à Thionville, Verdun et Toul. L'embellissement de Metz, concomitant de celui de Nancy, est conduit selon des vues militaires et politiques. Faciliter le déplacement des troupes, permettre la revue des régiments, exposer les symboles de la puissance civile, religieuse et militaire, telles sont les fins que s'est proposées Belle-Isle. Selon un programme mené tambour battant, la ville

passé en quelques années du Moyen Âge à la modernité. Sous la pelle des démolisseurs, et au bénéfice des nombreuses excavations, la science archéologique fait de spectaculaires progrès. L'impulsion est donnée, dont les sociétés éditrices du présent volume sont toutes tributaires. Homme d'épée, Belle-Isle est aussi homme de plume, et le prouve en fondant une Société royale, destinée à « favoriser le commerce, les arts, l'agriculture, la navigation, les végétaux et les minéraux », c'est-à-dire ceux des arts qui doivent enrichir la province, conformément à sa devise, qu'il légua à sa fondation, « *l'utile* ». Mais il importait, pour lui rendre tout son relief, de replacer l'action de Belle-Isle dans le cadre des problématiques sociales, culturelles, politiques et religieuses propres à son temps. C'est l'ambition à laquelle répond le présent ouvrage. La physionomie de la Lorraine des Trois-Évêchés, en pleine mutation depuis 1552, se trouve ainsi éclairée, cette Lorraine que Belle-Isle contribua à arrimer plus étroitement à la couronne de France, avant que l'annexion de l'autre Lorraine, ducal, vint en 1766 clore le processus, et qu'en homme acquis au progrès et aux lumières il engagea dans la voie de la modernité.

NICOLAS BRUCKER

Daniel JOZIC, *Liège entre guerre et paix. Contribution à l'histoire politique de la Principauté de Liège (1744-1755)*. Liège, Presses Universitaires de Liège, 2013, 528 p. (Série Histoire).

Le règne de Jean-Théodore de Bavière (1744-1763), frère de l'empereur Charles VII, ne conclut pas glorieusement la domination des Wittelsbach sur la principauté ecclésiastique de Liège. Ce petit État, qui coupait en deux les Pays-Bas autrichiens, contrôlait par la Meuse la liaison de la France avec les Provinces-Unies, ne laissait pas indifférent les gouvernements de Bruxelles et de Vienne, ni celui de Versailles. La traditionnelle alliance franco-bavaroise ne préserva pas le pays des ravages de la guerre de Succession d'Autriche. La neutralité de Liège fut bafouée aussi bien par les armées françaises du maréchal de Saxe que par celles des alliés anglais et autrichiens et les batailles de Raucoux et de Lawfeld eurent lieu sur son sol. Les protestations du prince-évêque auprès des belligérants, de la Diète de Ratisbonne et du cercle de Westphalie, furent sans effet, tout comme une bonne part des démarches entreprises pour récupérer les dettes contractées pendant la guerre pour faire face aux réquisitions et aux quartiers d'hiver. Au terme de ce maquignonnage financier, l'Angleterre et les Provinces-Unies ne remboursèrent rien, l'Autriche dédommagea partiellement avec des billets dévalués, le meilleur payeur fut Louis XV. Que le pays exsangue dépendît des subsides français, dont une partie n'allait pas à la population, mais était détournée au profit du prince-évêque et de ses favoris, dont le tout puissant comte Maximilien-Henri de Horion, alimenta les protestations d'un parti patriote qui dénonçait le vasselage envers la France. Le redressement passait par des accords commerciaux avec les voisins et l'amélioration des voies de communication. La guerre des tarifs entre Liège et Bruxelles perdura, en dépit de négociations qui sont suivies au jour le jour (p. 357-407). Les longs développements consacrés à la chaussée de Givet, et à la liaison de Liège avec Aix-la-Chapelle, Luxembourg, les Provinces-Unies, auraient été plus clairs s'ils avaient été illustrés de quelques éléments de cartographie. Même remarque pour les contestations territoriales à propos de l'abbaye de Saint-Hubert, où l'on invite le lecteur à regarder une carte inexistante (p. 408, « Rien qu'en regardant une carte, on devine aisément... »). En dépit du marasme financier et des faiblesses d'un souverain absentéiste, plus préoccupé de ses évêchés allemands que de Liège, la principauté connut, selon l'A., une réelle expansion des industries métallurgiques et textiles (p. 448) pour laquelle le lecteur aimerait en savoir plus. Au total, une étude d'histoire politique et diplomatique, remarquablement précise, abondamment documentée, appuyée par des notes copieuses, d'une facture que l'on pourra juger trop traditionnelle.

CLAUDE MICHAUD

Wolfgang SCHMALE, *Das 18. Jahrhundert*, Vienne/Cologne/Weimar, Böhlau Verlag, 2012, 425 p. (Schriftenreihe der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts, 15).

« Mon dix-huitième siècle » annonce l'auteur, professeur à l'université de Vienne et excellent connaisseur de l'histoire française. Ce maître livre est essentiellement franco-allemand, il confronte la France des Lumières de l'Ancien régime et de la Révolution avec le Saint Empire et la monarchie des Habsbourg au temps de l'*Aufklärung*, usant à la fois de la micro-histoire – la comparaison des villages bourguignons et saxons – comme de la lexicométrie quantitative pour analyser les sources juridiques saxonnes. Six grands chapitres structurent l'ouvrage, l'absolutisme, les droits fondamentaux, la culture et les savoirs, l'anthropologie « genrée » des Lumières, la recherche d'un substitut à Dieu, enfin la culture européenne. L'absolutisme, thème encore plus inépuisable depuis qu'il est qualifié de mythe, oppose le joséphisme, qui seul, selon l'A., ressortit à l'absolutisme éclairé (le recenseur approuve) et le combat parlementaire dans la France de Louis XV, et débouche sur une histoire du concept et sa déconstruction. Les droits fondamentaux, droits naturels, droits de l'homme, n'ont pas attendu 1789 pour exister. La légende noire de la Bastille et des lettres de cachet, l'absence de constitution, le despotisme sont des vieilles lunes. L'abondance des archives judiciaires prouve à l'envi le fonctionnement d'un droit ancré dans des coutumes de plus en plus rédigées et d'un argumentaire mettant en avant les droits de l'humanité, sous diverses dénominations. Les droits fondamentaux au village sont illustrés par des exemples locaux, Mockau en Saxe, Maxilly/Saône en Bourgogne... Dans le domaine de la culture, il n'est plus question d'opposer brutalement culture des élites, écrite et urbaine, et culture populaire, orale et rurale. Il existe une culture du quotidien, souvent visuelle, divers vecteurs, juges seigneuriaux, maîtres d'école... alimentent les formes de transition qui permettent à un savoir discursif d'imprégner les savoirs populaires, comme en témoignent les protocoles des assemblées d'habitants en Bourgogne ou les procès des paysans saxons contre leur seigneur. La scolarisation et son corollaire, l'alphabétisation, est un enjeu entre l'État, l'Église et sa société; l'école, de moins en moins présente d'Ouest en Est de l'Europe, se trouve instrumentalisée dès ses débuts au profit de tel ou tel. Le thème de l'histoire du genre est introduit de façon originale par la lecture « genrée » de l'autobiographie du Suisse Ulrich Bräker (1735-1798), se poursuit avec l'évocation de l'idéal masculin de beauté selon Winckelmann, David ou Ingres, conclut avec le thème de la régénération de l'homme par la Constitution de l'homme mâle, nouvel Hercule; le monde politique de la Révolution est masculin, Olympe de Gouges et Théroigne de Méricourt payèrent cher leur transgression. La Constitution (écrite) et la loi, et ce qui gravitait autour, bien public, prospérité, bonheur, sécurité de la personne et des biens, furent le nouveau catéchisme de l'humanité et l'objet d'un véritable transfert de sacralité. Dieu sortit du quotidien humain. Déchristianisation ou perte de foi? Peut-on parler d'une culture européenne en 1789, d'une Europe « européanisée », celle de la République des Lettres et des loges maçonniques? N'oublions pas l'apport des jeunes États-Unis et le thème autrefois à la mode de la révolution atlantique. La culture européenne est faite de transferts; la Vienne des Habsbourg, la culture d'un Karl von Zinzendorf en sont de parfaites illustrations. Mais l'européanisation n'est pas antagonique de la nationalisation des cultures. La conclusion élargit le propos, confronte l'*Aufklärung* à l'école de Francfort et aux thèmes post-modernes. L'héritage des Lumières a certes été malmené par les deux guerres mondiales et les totalitarismes. Mais l'Europe actuelle (le monde?) n'a-t-elle pas encore un besoin urgent de son inspiration? L'*Aufklärung*, une période de l'histoire, mais aussi un processus ininterrompu et jamais achevé. On ne saurait trop conseiller la lecture du livre et la méditation de ses thèmes.

CLAUDE MICHAUD

Suzanne VARGA, *Philippe V Roi d'Espagne Petit-fils de Louis XIV*. Paris, Pygmalion, 2011, 586 p.

Ces derniers lustres, trois siècles après l'accession de Philippe V au trône d'Espagne, sa réhabilitation est une nouvelle étape de la ré-appropriation par l'Espagne de son dix-huitième siècle. Historiens espagnols et français (et aussi un britannique) renouvellent la vision de son règne et de sa personne. Ils restaurent sa mémoire et rompent avec une présentation quasiment caricaturale entretenue depuis le dix-neuvième siècle par une historiographie traditionaliste empreinte de préjugés défavorables à l'influence française ou européenne qu'aurait installée la nouvelle dynastie. L'A., hispaniste, s'attache à la personnalité du roi, à sa formation et à son évolution plutôt qu'au développement de l'activité politique d'un souverain qui ne fut pas seulement un guerrier vaillant, mais aussi un réformateur. Intéressantes pages que celles où est exposée l'éducation intellectuelle et spirituelle du duc d'Anjou, dirigée par Fénelon et son disciple Beauvilliers, puis son influence sur l'activité de gouvernement, la vie personnelle et la réflexion religieuse d'un prince scrupuleusement soucieux de son salut et du bien de ses sujets, préoccupé aussi par la mort, qui le frappa cruellement dans ses proches les plus chers. Justice est faite de la folie de ce roi. Se fondant sur l'étude des tempéraments plutôt que sur des interprétations cliniques aujourd'hui hasardeuses, l'A. analyse les comportements de Philippe V à partir du concept de mélancolie. Même dans ses crises mélancoliques, dans le besoin de solitude qui lui fit choisir le séjour de La Granja, fuir le jour et vivre la nuit, il ne cessa de travailler au gouvernement de son royaume. Grand lecteur, car élève de Fénelon, il joue un rôle déterminant dans la fondation de l'Académie Espagnole et de la Bibliothèque Royale. Il fait traduire Fénelon et Bourdaloue, et entreprend lui-même la traduction française de l'historien Mariana. Contrairement à l'idée rebattue qu'il aurait désiré la couronne de France, l'A. souligne son hispanisation ; à son attachement à l'Espagne répond celui du peuple de Madrid à un jeune roi qui rompt avec l'inaccessibilité des Habsbourg. Son goût pour la musique s'épanouit en Italie ; il s'appuie sur elle dans son combat contre la mélancolie. Le dévouement de Farinelli et l'ampleur du répertoire musical qu'il mit en jeu pour aider le roi sont ici mis en valeur. Les personnalités et le rôle des deux reines, Marie-Louise de Savoie et Élisabeth Farnèse, font l'objet d'une utile analyse. Cet ouvrage attachant sait émouvoir le lecteur, mais il lui apporte aussi une information et une réflexion sérieuses et approfondies.

MICHEL DUBUIS

HISTOIRE DES SCIENCES

Franck COLLARD et Evelyne SAMAMA (dir.), *Dents, Dentistes et Art dentaire*, Paris, L'Harmattan, 2012, 368 p.

C'est un événement assez rare pour ne pas passer à côté du compte rendu d'un livre de grande qualité sur ce thème. Paru fin 2012, il est le résultat d'un colloque qui s'est tenu à Villeneuve, Nanterre et Saint-Quentin-en-Yvelines du 8 au 10 mars 2012 avec le soutien de trois laboratoires : Le CRESC (Centre de recherche espaces, sociétés, culture, EA 2356) Université de Paris 13, le CHiSCO (Centre de recherches en histoire sociale et culturelle de l'Occident, 17^e-18^e, EA 1587) Université de Paris Ouest-Nanterre et l'ESR (États, Société, Religion, EA 2449) Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines. Ce colloque dont les Actes sont publiés dans ce livre a été préparé lors de deux journées d'études. Une première rencontre qui eut lieu le 17 septembre 2010 à la MSH de Paris-Nord était réservée au vocabulaire des textes grecs, latins et arabes évoquant le thème « dents », mais aussi à l'archéologie et l'archéo-pathologie. La deuxième journée qui eut lieu à Nanterre le 11 février 2011 était destinée à dresser une sorte d'état des lieux des textes médicaux contenant le thème « dents, dentistes et art dentaire ». Descriptions anatomiques, maux, pathologies et thérapeutiques dans les textes grecs, latins, byzantins et arabes entre le 11^e et le 13^e siècle,

ont permis de faire le point sur ces questions. Ont été abordés également les traités médicaux de l'Occident médiéval, avec principalement ceux de l'École de Médecine de Salerne, dans lesquels il est question de « dents », ainsi que les textes de la Renaissance. Enfin la période moderne jusqu'au début du 18^e siècle fut abordée sous l'angle iconographique. Les organisateurs de ce colloque ont voulu que cette grande fresque, balayage de nombreux siècles, ait une borne ancrée dans le 18^e siècle. *Le Chirurgien-Dentiste ou Traité des Dents* de Pierre Fauchard paru en 1728 était tout trouvé car ce traité est la première grande monographie – plus de 900 pages – de toute l'histoire de l'art dentaire. L'auteur, considéré par tous les historiens de la médecine comme « le père de la dentisterie moderne », a rédigé une somme des connaissances de cette partie de la chirurgie à l'orée du Siècle des Lumières, y apportant des techniques personnelles remarquables.

L'intérêt de ce colloque, et donc du volume qui en résulte, réside dans la rencontre de chercheurs issus de différentes disciplines afin de mieux cerner le thème « dents, dentistes et art dentaire » suivant plusieurs angles de vue. Étaient réunis, en plus des organisateurs, tous deux professeurs d'histoire, des philologues, hellénistes et latinistes, égyptologues, médiévistes et historiens de la Renaissance, historiens de la médecine arabe, historiens de la médecine et de l'art dentaire, historiens d'art, peinture et sculpture, et enfin paléo-pathologistes. La somme des connaissances recueillies font de cet ouvrage une référence incontournable par son originalité, tout à fait dans la tendance actuelle qui va vers la pluridisciplinarité.

Ce livre se compose de trois parties. La première (« Du vocabulaire à la description anatomique ») commence avec le monde grec, Homère, Hippocrate, Aristote et Hérodote et ce qu'ils ont écrit sur le thème du colloque. Bruxisme, termes anatomiques et divers discours sur les dents sont étudiés avant d'aborder le monde byzantin et « l'odontologie dans la littérature médicale ». Puis sont étudiées « les théories dentaires dans le monde galénique » ce qui sert de transition pour aborder le Moyen Âge. En remontant le temps, c'est l'âge d'or de la médecine arabe et ses rapports avec la dentisterie passant du « charlatanisme à la pratique experte », principalement avec le célèbre chirurgien de Cordoue, Albucasis. Puis c'est le « vocabulaire et métaphores dentaires chez les lexicographes, 16^e et 17^e siècle. Cette première partie s'achève sur deux articles sur Fauchard, qui était le terme du colloque en matière de date, l'un s'interrogeant sur sa « modernité » de son vivant et l'autre sa « non-modernité » à l'époque actuelle.

La deuxième partie (« Pathologie, thérapeutique et soins de la bouche ») débute par les « dentistes et soins dentaires à l'époque des pharaons », se poursuit par le monde romain avec « traitement magique des maux de dents », « la douleur dentaire à Rome » et enfin « Celse et Scribonius Largus ». Puis c'est le Moyen Âge avec des thèmes tout à fait nouveaux comme « dents et poisons » et « hygiène et cosmétique », ce qui introduit différents thèmes sur la dentisterie à la Renaissance, l'hygiène, les soins dentaires en Espagne, les « douleurs de Vésale à Fauchard » et, enfin, « les dents des rois de France ». La dernière partie (« Identification, image et mise en scène ») commence par « l'apport de la paléopathologie à la connaissance de la santé bucco-dentaire des populations anciennes ». On passe ensuite à un sujet peu traité en France, les charlatans, avec « Théâtre et Pont-Neuf, 1580-1625 ». Les derniers articles concernent tous l'art avec « l'iconographie de Sainte-Apolline à la fin du Moyen Âge », « les dents et soins dentaires dans la peinture néerlandaise du 17^e siècle », « Cris, rires, rictus chez Caravage et les caravagesques » et enfin « la représentation des dents dans les arts visuels en France au 18^e siècle » orienté principalement sur la sculpture.

PIERRE BARON

Fumie KAWAMURA, *Diderot et la chimie. Science, pensée et écriture*, préface de Stéphane LOJKINE, Classiques Garnier, Paris, 2013, 586 p.

Ce livre, paru en décembre 2013, est issu d'une brillante thèse soutenue en décembre 2009. Le délai de quatre années pour la rédaction montre le sérieux de la candidate devenue

auteur. La réussite de l'ouvrage tient aussi à la sensibilité littéraire de Fumie Kawamura. La réflexion est toujours située dans le contexte de l'époque à propos de laquelle l'auteur souligne, à juste titre, qu'au 18^e siècle l'écart entre la littérature et la science n'était pas ce qu'il est de nos jours. Et l'œuvre de Diderot incarne leur relation ici abordée à partir de deux textes dialogués que sont *Le Rêve de d'Alembert* et *Le Neveu de Rameau*. Pourquoi? parce que ces deux œuvres offrent un modèle pour penser la nature et les rencontres entre le monde et notre manière de le lire et de le dire. Le modèle est celui de la fermentation. Ce livre rigoureux présente une introduction, trois parties et une conclusion auxquelles s'ajoutent une bibliographie et des index des noms et des thèmes et articles de l'*Encyclopédie*. En effet, cette dernière est largement sollicitée dès l'introduction. L'auteur explique que dans le *Prospectus*, l'enjeu de l'*Encyclopédie* suit les mouvements de descente-montée, extension, bouclage. On descend puis on remonte des premiers principes aux conséquences, on passe d'une science ou art à une autre et on fait ainsi le tour du monde littéraire. Diderot a tracé dans la structure de l'*Encyclopédie* le fonctionnement de sa démarche intellectuelle qu'il ne modifiera guère : mettre en relation. Une première liaison est étudiée entre les pratiques scientifique et littéraire (Partie 1 : La chimie comme modèle épistémologique), une deuxième touche l'action-réaction des matières hétérogènes (Partie 2 : La fermentation comme modèle de la pensée analogique) et enfin l'échange dialectique au cours du développement de la pensée dans le dialogue des idées et des points de vue (Partie 3 : La fermentation comme dispositif d'interaction chimique dans le dialogue). Effervescence de la pensée, maladie de devenir philosophe, etc., le vocabulaire scientifique est une formidable ressource pour la pratique littéraire. Les physiiciens et les chimistes, essentiellement Rouelle, font l'objet d'études épistémologiques appuyées sur les travaux de Michel Foucault. L'auteur, qui a, entre autres, une grande connaissance de l'œuvre de Jacques Roger, historien des sciences mais d'abord éminent littéraire, analyse avec pertinence et critique les rapports qui entre élasticité et flexibilité de la pensée, vibration des nerfs et fibre musicale etc., font émerger petit à petit la finesse du génie diderotien qui joue de la pathologie et de la sensibilité. Ce livre est donc original dans la mesure où il remet en question des interprétations strictement mécanistes pour, sans oublier de les contextualiser, les placer en référence au monde de l'art plus que de la médecine. « La chimie a donné à Diderot, conclut F. Kawamura, l'occasion et les moyens de développer à la fois sa pensée matérialiste et sa créativité poétique ». Dans ce livre bien mené et d'une grande qualité littéraire, la démonstration de la naissance de cette créativité est elle aussi une forme d'art parfaitement réussie.

MARTINE GROULT

LITTÉRATURES

Jean-Christophe ABRAMOVICI, *Encre de sang – Sade écrivain*, Paris, Classiques Garnier, collection « L'Europe des Lumières », 2013, 162 p.

Avec *Encre de sang*, Jean-Christophe Abramovici nous propose de renouer avec un des écrivains les plus controversés et décriés du 18^e siècle : Sade. Son image sulfureuse d'auteur exaltant la violence, le crime, les pratiques sexuelles condamnables et dérangeantes ont conduit à l'associer, comme le rappelle le critique, aux soldats nazis ou à des tueurs en série. On n'est et on ne sera jamais vierge devant une œuvre de Sade, mais J.C. Abramovici nous invite à dépasser les aprioris qui entourent cet auteur en nous offrant une étude esthétique et littéraire des textes. Son approche claire (qui permet de s'adresser à un large public désireux de comprendre l'auteur de *Justine*) s'organise en douze études. Dans un premier temps, l'essayiste analyse les modalités narratives mises en place dans les romans de Sade, montrant par là-même que la violence des textes repose moins sur la description de gestes criminels ou pervers que sur la façon dont les narrateurs sadiens s'adressent au lecteur. Il montre ainsi qu'il y a chez Sade une volonté de jouer avec le lecteur, voire de se jouer de lui,

en excitant puis en frustrant sa curiosité. Ceci explique le minutieux travail du texte mené par l'auteur des *Cent vingt journées de Sodome*, d'*Aline et Valcour*, des *Infortunes de la vertu*, de *La Nouvelle Justine* et de *La Philosophie dans le boudoir*, œuvres que Jean-Christophe Abramovici étudie dans les quatre premiers chapitres. Dans un deuxième temps, il propose une approche thématique des écrits de Sade en étudiant plusieurs motifs récurrents (la merde, l'objet, la machine, l'art, le corps, le volcan, l'imagination). De cette façon, il fournit au lecteur des clés pour comprendre les textes de Sade et mieux en percevoir la complexité esthétique (avec les motifs de l'art et de l'imagination) et métaphorique : l'étude du motif du volcan (p. 129-135) met par exemple en valeur la construction de réseaux d'images, le volcan étant tantôt un élément géologique, tantôt le symbole de la violence humaine, tantôt celui de l'énergie et de la violence sexuelles. Ainsi, la clarté des analyses proposées dans *Encre de sang* constitue une bonne entrée pour appréhender l'œuvre de Sade et la démarche pédagogique menée par J. C. Abramovici en fait un ouvrage accessible aux chercheurs, aux étudiants comme aux néophytes.

NADÈGE LANGBOUR

Christelle BAHIER-PORTE (textes réunis et présentés par), *(Re)lire Lesage*, Presses Universitaires de Saint-Étienne, Coll. « Lire le dix-huitième siècle », 2012, 218 p.

En 2003, les six premiers livres de *L'Histoire de Gil Blas de Santillanne* (1715) d'Alain-René Lesage eurent l'honneur d'être au programme de l'agrégation de Lettres. Dix ans plus tard – et près de vingt ans après le colloque international de Sarzeau, commune du Morbihan où Lesage vit le jour en 1668 – l'éditrice du présent volume d'articles a pensé nécessaire de renouveler la connaissance de l'œuvre lesagienne. Il est quelque peu regrettable en effet que *Gil Blas* (1715-1724-1735) et le *Diable boiteux* (1707) pour le roman, ainsi que *Turcaret* pour le théâtre, aient été les textes les plus lus et étudiés, et que l'on ne se soit pas plus intéressé aux autres écrits de cet auteur prolifique, notamment dans le domaine du théâtre de Foire. Le travail sur l'édition future des *Œuvres complètes* était l'occasion de rendre compte « des avancées critiques » et « des découvertes permises par la relecture en profondeur de l'ensemble de l'œuvre » (p.10). Dix études chronologiques, encadrées d'une part par un « État présent et perspectives » (C. Bahier-Porte), d'autre part par la représentation du clergé dans l'œuvre – du *Diable boiteux* à *La Valise trouvée* (F. Assaf) – s'attachent à répondre à ces objectifs, mais aussi à mieux situer Lesage dans l'histoire littéraire et philosophique de son temps. Les diverses contributions, à lire la seule table des matières, auraient pu sembler relativement disjointes. Quelques-unes s'intéressent en effet au travail de reprise et de réécriture, et de fait à l'hypotexte de l'œuvre étudiée ; trois à des genres et à des œuvres méconnues ; trois encore observent une approche thématique. La variété des articles, qu'ils s'intéressent à la poétique, à l'esthétique, ou à des aspects thématiques des textes retenus, variés eux aussi, souligne en fin de compte la grande richesse d'un auteur qui, dans une réflexion déjà moderne, questionna le sens même de l'acte d'écrire.

Le grand plaisir de ce volume collectif vient de ce qu'il remplit l'un de ses objectifs : à savoir faire découvrir de nouveaux pans de l'œuvre et faire comprendre ce qu'en apporte aujourd'hui la lecture. Ainsi, grâce à F. Rubellin, la poétique foraine de Lesage est-elle éclairée par la transcription et l'analyse d'un prologue intitulé *Les Petits-Maitres*, représenté le 19 septembre 1712 en ouverture à sa première pièce *Arlequin et Mezzetin morts par amour*. Ainsi S. Ballestra-Puech nous fait-elle re-découvrir *Une journée des Parques* (1735), récit s'inscrivant dans la tradition du songe allégorique, mais que Lesage revisite avec l'humour qu'on lui connaît, et qui surtout, à partir du motif du songe provoqué par la lecture, invite à entrer dans un jeu métatextuel. Les Parques filent ici « le destin des auteurs et des œuvres » (p. 155), et le romancier en « vieille parque » figure déjà avec ironie Jacques se soumettant au « grand rouleau où tout est écrit ». Progressivement se dessine au fil des contributions l'unité du volume qui est de révéler la modernité de Lesage dont nombre de

récits sont comparables à des ateliers d'expérimentation du romanesque, dans une intention ludique qui habite l'auteur jusqu'à sa dernière publication : celle du *Mélange amusant de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappants* (1743), ignorée quasiment depuis les commentaires de R. Laufer en 1971. H. Duranton propose donc une nouvelle approche du *Mélange*, qu'il voit non comme le fatras d'un écrivain vieillissant, mais comme « le maître-mot de l'esthétique lesagienne » (p. 176); *Mélange* dans lequel se retrouvent le recours au discontinu et l'effacement de la conception d'auteur (p.178), techniques d'écriture propres à un romancier adepte d'un certain « bricolage » peut-être, mais bricolage ô combien créateur chez celui qui avait l'art de faire de sa grande érudition des fictions séduisantes.

Ses réécritures le montrent. Telle que celle d'une des premières comédies de Calderón : *Peor está que estaba en Donc César Ursin* – jouée en 1707 – modifiant de manière subversive l'ordre régnant dans la *comedia*, en ce que la pièce se caractérise par une agressivité dirigée vers les rôles masculins, dessinant ainsi les « ambivalences du féminisme » de Lesage (S. de Maussion de Favières-Thuret, p. 38). Telle encore que celle du *Diablo Cojuelo* de Guevara qui permettra à Lesage, s'inscrivant dans la veine du merveilleux, de mettre en exergue sa critique de la superstition dans son édition remaniée du *Diable boiteux* en 1726. L'optique du merveilleux donne ainsi « toute sa place à ce roman atypique dans le mouvement critique, voire post-critique, qui caractérise la première moitié du 18^e siècle » (C. Bahier-Porte, p. 118). C'est encore la nouveauté, ou du moins la modernité de son temps qui définit l'écrivain lorsqu'on examine son adaptation en prose, en 1717, de l'*Orlando Innamorato* de Matteo Maria Boiardo, plusieurs fois rééditée. Plus qu'une traduction, il s'agit bien de voir en *Roland l'Amoureux* un récit dans lequel se dessine en filigrane un auteur participant à « l'avènement d'une esthétique romanesque à caractère comico-satirique et picaresque » (G. Dotoli et M. Leopizzi, p. 98). Le traitement de l'hypotexte révèle par conséquent à chaque récit nouveau un auteur singulier, pré-moderne, et non sans impertinence. J. Cormier n'hésite pas en effet à comparer Lesage au Voltaire des *Lettres philosophiques*, celui qui, encore jeune en 1734, osa défier le maître : Pascal. Le chef-d'œuvre baroque que fut le *Guzman d'Alfarache* va donner l'occasion à Lesage d'exercer avec brio caricature, antiphrase et autres procédés comiques, mettant à portée des lecteurs une histoire du temps passé dont la signification première n'importe plus.

Un volume d'études sur Lesage peut difficilement se passer de revenir aux textes majeurs, et d'insister sur l'ironie, l'humour, le rire lesagien. J. Wagner n'y manque pas et inlassablement questionne toujours davantage les six premiers livres parus en 1715, pour cette fois-ci observer quelle fut la réception par la critique d'un roman qui séduisit malgré son manque de composition. De la fin du 19^e siècle aux publications de 2003, les critiques se sont tous heurtés au geste désinvolte d'un écrivain échappant délibérément aux normes de l'esthétique classique. Il s'agit en fait de comprendre que dans ce « roman plus citationnel que romanesque », Lesage moralise en écrivain « (pré-) post-moderne » (Wagner, p. 72-73), se moquant du souci d'offrir une œuvre « bien faite ». Ce « geste de pêcheur » (J. P. Sermain, p. 52) permet de voir alors en *Gil Blas* le laboratoire d'une poétique romanesque neuve, « distincte et accordée à celle des autres acteurs du renouvellement romanesque du premier 18^e » (Sermain, p. 55). Pas d'innovations néanmoins sans éventuelles défaillances et incohérences dans la disposition des scènes narratives de ce roman (Z. Hakim). Mais loin de s'affliger d'une narration déceptive, ne s'agit-il pas de se réjouir d'une poétique libératrice et ludique et des ruses de celui qui perturbe les attentes du lecteur (Hakim, p. 83) ? de s'enchanter d'une désinvolture à entendre comme art poétique ?

L'ambition du volume ne s'arrête toutefois pas aux seules contributions. En même temps que son « État présent », C. Bahier-Porte a tenu à établir une bibliographie des études des années 2000, la précédente, exhaustive, ayant été effectuée en 1997 (O. Margerit, « État présent des études sur Lesage (1970-1995) », in *Lesage, écrivain*, Rodopi, p. 337-366). L'entreprise est fort louable. Il reste un peu dommage que n'ait pas été donnée la pagination

de certains articles ; et surtout que certaines références aient été omises. Du volume *Lectures du Gil Blas de Lesage* paru en 2003 sous la direction de J. Wagner, manquent par exemple celles de quatre contributions (dont une de l'A. de ces lignes !) sur les douze de l'ouvrage. Le présent volume restera néanmoins incontournable pour toute étude sur Lesage.

HÉLÈNE CUSSAC

Wendy Laura BELCHER, *Abyssinia's Samuel Johnson. Ethiopian Thought in the Making of an English Author*. Oxford, Oxford University Press, 2012, 274 p. + index (10 p).

L'A. se propose de démontrer l'influence africaine – *African agency* – sur la littérature canonique européenne en prenant l'exemple des écrits de Samuel Johnson. Elle examine de façon critique les divers modèles d'études postcoloniales : certains affirment que les colonisateurs et les colonisés ne se sont pas mutuellement influencés, d'autres que la culture des colonisateurs a absorbé voire annihilé celle des peuples colonisés (Edward Saïd par exemple) tandis que d'autres encore insistent sur la culture de résistance des colonisés. Tout en reconnaissant leur apport, elle désire proposer un autre modèle. Prenant appui sur l'ouvrage de Simon Gikandi, *Map of Englishness : Writing Identity in the Culture of Colonialism* (NY : Columbia University Press, 1996), l'A. reprend l'idée de l'influence de la culture africaine sur les Européens – *African agency* – mais va plus loin en proposant le concept de « possession par le discours » – *discursive possession*. Elle entend par là que le discours africain anime à leur insu des textes européens, et ne craint pas d'avoir recours à la métaphore de la possession des cerveaux par des « esprits », affirmant qu'un aussi grand écrivain que Samuel Johnson a été sous l'emprise du discours africain. Ainsi, selon elle, certains textes littéraires européens sont des « énergumènes » car ils sont habités à l'insu de leurs auteurs par d'autres textes – Africains en l'occurrence – et Samuel Johnson a été imprégné par le discours des Habesha. Le peuple habesha qui vit encore sur les hauts plateaux d'Éthiopie et d'Erythrée (l'ancienne Abyssinie), se disait le plus ancien du monde et envoya des émissaires en Europe dès le 15^e siècle.

L'A. prend soin de préciser qu'elle est américaine, blanche, et donc elle-même étrangère à la culture africaine, bien qu'ayant vécu chez le peuple habesha. Elle note avec humour que les rastafari attribuent aux Habesha et en particulier à leur empereur Haïle Selassie des vertus qui dépassent l'entendement. On peut toutefois se demander en quoi les notions de « possession par le discours » ou « d'énergumène » étaient indispensables pour ce que voulait démontrer l'A. qui par ailleurs s'exprime avec clarté en évitant un quelconque jargon. Le titre même « Abyssinia's Johnson », que l'A. a emprunté à Sarah More, sœur de la célèbre Hannah More, nous aurait semblé suffisamment éloquent pour évoquer le fait que Johnson fut fortement marqué par l'histoire et la culture d'Abyssinie. L'A. se justifie par le fait que Johnson lui-même avait recours à la notion de « possession » : « Beware what spirit rages in your breast/For ten inspired, ten thousand are possessed » : « Méfiez vous de l'esprit qui fait rage en vous/pour dix personnes qu'il a inspirées, il en a possédé dix mille » (Johnson à propos du poème de l'auteur Roscomon, dans *Lives of the English Poets*).

Le grand mérite de cet ouvrage est d'identifier avec précision la source des écrits orientaux de Johnson : la pièce de théâtre *Irene*, le conte *Rasselas*, la nouvelle *A Vision of Theodore* ainsi que quelques anecdotes publiées dans les périodiques dirigés par Johnson, *The Idler* et *The Rambler*. À notre connaissance cela n'avait jamais été fait de façon aussi précise et convaincante. L'A. explique que Samuel Johnson a traduit en anglais en 1733 un texte français intitulé *Voyage Historique d'Abyssinie*. Ce texte était lui-même la traduction réalisée par Joachim le Grand, prêtre catholique, de *Itinerario*, récit rédigé en portugais au siècle précédent par le Jésuite Jeronimo Lobo qui avait vécu dix ans chez les Habesha d'Éthiopie. Johnson, alors en proie à une humeur dépressive et trop faible pour écrire lui-même, avait dicté la traduction anglaise de ce texte très long, traduction qui ne remporta aucun succès. Cette véritable épreuve aurait ainsi laissé sa marque indélébile sur l'écriture de Johnson, tout comme la culture des Habesha.

Après avoir étudié le *Voyage Historique d'Abyssinie* ainsi que l'*Histoire d'Éthiopie* rédigée par Hiob Ludolf (traduite en anglais en 1682), l'A. a pu affirmer que les Habesha avaient pour coutume d'enfermer dans une prison dorée les héritiers potentiels du royaume tout comme Rasselas et ses frères ou encore que la vallée d'Abyssinie était connue pour ses richesses naturelles qui en faisaient un véritable paradis, tout comme « la vallée heureuse » de *Rasselas*. L'analyse de l'astronome fou est particulièrement bien menée : l'astronome incarne selon l'A. l'érudit qui perd possession de ses facultés lorsqu'il se laisse envahir à son insu par un discours qui lui est étranger. D'une certaine façon l'astronome serait l'incarnation de Samuel Johnson qui était parfois gagné par la peur de devenir fou.

L'A. a le mérite de soutenir une thèse et de tout mettre en œuvre pour la démontrer. Son ouvrage apporte donc un éclairage original. On peut toutefois regretter que chemin faisant, elle laisse totalement de côté l'apport des Lumières sur ce conte qui, tout en étant oriental, nous semble avant tout être un essai ironique sur la quête du bonheur. La bibliographie et l'index sont de qualité. On regrettera toutefois que l'ouvrage de Claire Gallien, *L'Orient anglais. Connaissances et fictions au 18^e siècle* (Oxford, Voltaire Foundation, University of Oxford, 2011) ne soit pas cité alors qu'il témoigne justement d'une réflexion très équilibrée sur l'apport de la culture orientale dans l'écriture des Lumières.

CÉCILE RÉVAUGER

Sonia BELLAVIA, *La lezione di Friedrich Ludwig Schröder. Lo sviluppo della recitazione realistica nella Germania del secondo Settecento*, Roma, Bonanno Editore, 2010, 213 p.

Friedrich Ludwig Schröder (1744-1816) consacra toute sa vie au théâtre. Fils d'une excellente actrice, Sophie Charlotte Ackermann, il fut lui aussi un remarquable acteur, mais également directeur de troupe et auteur dramatique. Tout comme Conrad Ekhof dont il fut l'élève, il s'employa à définir un jeu de l'acteur « vrai et naturel » aussi éloigné que possible de la déclamation « à la française », et il soigna particulièrement la mise en scène. De 1771 à 1780, il dirige avec sa mère le théâtre de Hambourg, celui-là même où Lessing avait tenté en 1767-1769 de mettre en œuvre un « Théâtre national », c'est-à-dire un théâtre qui, s'écartant à la fois du théâtre ambulant et du théâtre des cours, entendait fonder et jouer un répertoire à la fois d'une bonne tenue littéraire et libéré du modèle français. Il le dirige une seconde fois, seul, de 1786 à 1797, puis y revient à partir de 1810. Dans l'intervalle, puis en 1800, il accomplit une longue tournée à travers tout l'Empire, y compris à Vienne, où il eut un immense succès. Schröder contribue, tout comme avant lui Lessing, à la mutation du théâtre allemand du 18^e siècle vers une plus grande qualité de l'écriture dramatique, mais aussi de la représentation.

D'abord réticent envers les idées de Lessing, Schröder s'en est ensuite nourri. Ses propres pièces et ses spectacles s'efforcent de tenter un compromis avec le refus de la facilité et la nécessité économique de satisfaire aux goûts d'un public avec qui Lessing n'avait pas eu le temps de mener à bien ses projets plus ambitieux. Il parviendra finalement à imposer Goethe, Lessing et Kotzebue dans le répertoire fixe de Hambourg à côté de Shakespeare et du *Père de famille*.

L'A. montre l'articulation de ce nouveau jeu de l'acteur, plus orienté vers l'expression des émotions, situé au point de rencontre des sens et de l'intellectualité, sur la question philosophique du rapport entre la perception et la connaissance. La « leçon » évoquée dans le titre est bien une conférence donnée par Schröder en 1810 devant les acteurs du théâtre de Hambourg. Publiée sous le titre *Vorschriften über die Kunst des Schauspielers* (1819, 1821²), elle s'inscrit dans la réflexion théorique sur le théâtre qu'illustrent en Allemagne les « manuels de l'acteur » de Goethe (1803), de Iffland (1807) et déjà de Engel (1785-1786), ainsi que, plus largement aussi, dans la réflexion conduite alors en Europe sur l'art du spectacle, le jeu du comédien (« être » ou « représenter » le personnage), la déclamation de l'acteur et la rhétorique corporelle. La leçon consiste en un commentaire critique sur certains passages de *L'Art du théâtre* de Francesco Riccoboni (1750), lui-même traduit par Lessing

à qui il inspira un manuel de l'acteur en 1754. Contre Riccoboni et Diderot, Schröder, qui allie le refus de la déclamation conventionnelle avec la recherche d'un équilibre entre la technique et la sensibilité, adopte la position de Lessing pour qui la sensibilité n'est pas un obstacle à l'expression de l'émotion, mais au contraire une richesse, et qui considère que ce sont avant tout les attitudes, les mouvements, le ton des acteurs qui comptent. La « leçon », expression du « réalisme » hambourgeois, est largement une réplique à l'esthétique weimarienne (Goethe, dans ses *Règles*, se montre beaucoup plus proche de Diderot), à laquelle Iffland, le rival de Schröder, a ouvert la voie. Cet aspect essentiel, certes bien cerné ici, aurait pu donner lieu à des développements plus copieux.

Solidement documentée et fondée sur les travaux récents de théâtrologie parus en Allemagne (Erika Fischer-Lichte, G. Heeg, J. Golawski-Braungart...), cette étude de Sonia Bellavia évoque liens et écarts séparant le théâtre national de Hambourg des autres modèles. Elle ne néglige pas non plus le contexte plus « philosophique » et souligne le lien entre les théories nouvelles de la déclamation de la seconde moitié du 18^e siècle et l'anthropologie nouvelle, en particulier la notion de « ganzer Mensch » et relie la passion pour le théâtre chez les Allemands de la fin des Lumières au désir d'intégrer les affects dans la vie bourgeoise. On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage bref et dense, qui est la première monographie sur cet acteur depuis... 1823, et qui propose en annexe une traduction italienne des annotations de Schröder au texte de Riccoboni et les passages correspondant de ce dernier (d'après l'édition de 1821, retrouvée par l'A. à Vienne et à Gießen).

GÉRARD LAUDIN

Sabine CHAOUCHE, *La Mise en scène du répertoire de la Comédie-Française (1680-1815)*, Paris, Honoré-Champion, 2013, 2 vol. de 961 p., ill.

La notion de mise en scène et, encore plus, celle de metteur en scène semblent absentes de la production théâtrale avant les années 1880 au moins, avant André Antoine et quelques autres : on considère en général que la mise en forme du spectacle était du ressort d'un comédien chevronné ou, très rarement, de l'auteur lui-même. L'ouvrage de Sabine Chaouche, fruit de longues enquêtes à la Bibliothèque-Musée de la Comédie-Française, révèle une situation beaucoup plus complexe, tant lors des créations que pour la constitution du répertoire. Le texte dramatique, autant que sa mise en scène, était l'objet d'adaptations, de révisions dont les deux solides volumes donnent le détail. La présence des spectateurs sur la scène (le « théâtre ») jusqu'en 1759 qui rétrécissait le champ d'action des comédiens obligés de jouer d'avant en arrière, latéralement aux spectateurs et de fausser la perspective par rapport aux châssis de la décoration était une contrainte majeure pour l'illusion théâtrale (le « tableau ») et, encore plus, pour le mouvement des acteurs sur scène et la mise en espace du spectacle. L'élaboration d'une pratique scénique adaptée se fit lentement, sous l'impulsion de comédiens comme Lekain, auteur de « Cahiers de mises en scène » que l'A. analyse de près. Le texte lui-même qui avait subi le feu de la scène était la partie la plus modelable du spectacle : l'A. parle de « palimpsestes », ces adaptations et corrections, rarement des auteurs, que l'on trouve sur les exemplaires annotés des Archives et qui servaient, comme les manuscrits de souffleur – plus de quatre cents jusqu'en 1793 –, aux reprises dites « remises ». Cela donnait un certain pouvoir aux acteurs sur les auteurs vivants, qui, d'ailleurs, n'avaient que fort peu à dire sur la décoration et les costumes. Les acteurs les plus célèbres exigeaient, de même, des coupures ou des adaptations à leur goût qui n'était pas nécessairement celui des auteurs : de nombreuses copies de rôles, spécialement de Lekain, sont conservées à la Comédie-Française. Les indications scéniques manuscrites sur les imprimés annotés pour la scène complètent les didascalies d'origine, telles des « lazzis » subtilisés discrètement à la tradition italienne (p. 446-448). Le décorateur – Paul Brunetti entre 1753 et 1781 – et les accessoiristes avaient une large réserve de châssis peints et d'objets qui pouvaient bâtir l'espace scénique des salons et palais « à volonté » du répertoire

comique ou tragique. Mais, dans la seconde moitié du 18^e siècle – peut-être sous l'influence des « féeries » d'opéra –, et la scène étant débarrassée des banquettes, le décor original commença de s'imposer pour un public las des anciennes conventions et l'on rechercha les effets visuels, tant dans l'éclairage qui restait primitif, la salle restant éclairée pendant la représentation, en levant ou en baissant la rampe lumineuse pour donner l'illusion du jour ou de la nuit, que dans les costumes pour lesquels M^{lle} Clairon fit beaucoup pour les reformer au nom de la vraisemblance historique dans la tragédie et sociale dans la comédie. L'ouvrage est complété d'Annexes documentaires très précieuses : modifications lors des « remises » (1756-1790), durée et accessoires appropriés aux diverses pièces, etc.

FRANÇOIS MOUREAU

Nicholas DION, *Entre les larmes et l'effroi. La tragédie classique française, 1677-1726*, Classiques Garnier (coll. « Lire le 17^e siècle », 14), 2012, 465 p., ill.

Entre le crépuscule du soir des classiques (*Phèdre*), et le crépuscule de l'aube des Lumières, que devient la tragédie classique française? La thèse de l'auteur, appuyée sur l'examen attentif d'une centaine de pièces, est que les poètes cherchent à renouveler le genre en puisant dans des formes différentes mais voisines : d'un côté l'épique – la plainte –, de l'autre la tragédie lyrique – l'horreur, le « merveilleux noir » –, dans des « versions hyperbolisées » de la pitié et de la crainte. Les textes théoriques sont explorés dans une longue durée, avant des lectures détaillées et souvent fines du corpus établi. L'auteur dégage deux tendances dominantes, vers une tragédie complexe usant de l'horrible ou une tragédie « simple » s'appuyant sur l'épique. Il constate au passage une « délitescence du politique » (« Vivre avec ce qu'on aime est plus que de régner » dit Thomas Corneille dans sa *Bradamante* en 1695), que traduit souvent une nostalgie de l'exil. Les citations très nombreuses de ce répertoire largement méconnu des lecteurs modernes sont longues et pertinentes, parfois touchantes, parfois, surtout dans la recherche de l'horreur, à la limite d'une anthologie d'aberrations... Les héros sont bien, selon l'expression de Carine Barbafieri, « Atrée et Céladon ». La thèse est utilement complétée d'un corpus en ordre chronologique comprenant les manuscrits ainsi que les rares éditions modernes, d'un corpus alphabétique et d'un index, ainsi que d'une double bibliographie des sources et textes critiques avant et après 1800.

MARTINE DE ROUGEMONT

Colas DUFLO, *Les Aventures de Sophie. La philosophie dans le roman au 18^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, coll. Biblis, 2013, 290 p.

Cet essai sur le genre du roman philosophique des Lumières, compris dans son ensemble, représente une belle réussite. L'ouvrage présente des qualités de clarté. Il faut toutefois accepter de partager avec l'auteur quelques-unes de ses prémisses. Il avance notamment un certain nombre d'affirmations positives comme si l'opposition entre littérature et philosophie se situait en lieu sûr. Les séquences d'« aventures » (voyages, etc.) peuvent-elles être distinguées de séquences dissertatives? Le poéticien Philippe Hamon est habilement sollicité sur le plan théorique : de même que l'on distingue en narratologie discours narratif et descriptif, de même on serait fondé à comprendre le roman philosophique comme le composé de discours narratif et dissertatif alterné. Colas Duflo s'emploiera, durant tout son ouvrage remarquable, à mettre en lumière des effets de complexité croissants qui contraignent en fin de compte d'abandonner le confort illusoire d'un modèle d'analyse coupablement simplificateur. Une piste que Colas Duflo se refuse par contre à envisager, c'est celle du jeu autoréflexif centré sur les démonstrations métapoétiques. Il ne considère pas que l'objet du roman est un enseignement prodigué sur les apories du roman lui-même. Si Duflo affronte son sujet (a priori oxymorique) du « roman philosophique » avec une grande probité, s'il s'exprime avec une grande clarté sur la présence de la philosophie dans le roman et s'il va à l'essentiel, il s'expose parfois au risque de la simplification. Des oppositions

heuristiques sont mises en place : le jugement esthétique vs. le jugement logique ; la poésie vs. la philosophie. L'horizon de la réflexion retrouve l'injonction du *placere et docere* et la disqualification symétrique du pur et gratuit divertissement romanesque. Ne se simplifie-t-on pas la tâche en reprenant les données de l'époque ? De façon plus moderne, la narration est opposée à la démonstration, à la dissertation – à la dispute d'idées. C'est à propos de *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau que ce discours « dissertatif » est examiné et mis en procès. Il est difficile de conserver l'illusion consistant à considérer qu'il puisse y avoir du « dissertatif » susceptible d'être isolé. Une prémisse fautive consisterait en effet à tenter le procès du dissertatif comme corps étranger du romanesque : dans *La Nouvelle Héloïse*, les dissertations doivent être interprétées dans leur fonction narrative. C'est toujours le cas ! Les catégories de travail envisagées déjà présentes chez Huet ou chez La Harpe (dans le prolongement du *delectare et instruere*) risquent ainsi de se révéler trop convenues et confortables (le dissertatif et le narratif ; le didactique et le romanesque). Le poids énorme de l'héritage proprement scolaire et rhétorique de l'exercice de la « disputatio » mériterait d'être rappelé. D'autre part le texte de fiction est-il intransitif et l'œuvre d'art est-elle une « monade leibnizienne sans fenêtre » (*fensterlose Monade*) comme l'a pu proposer le jeune Georg Lukács ? Duflo montre comment Rousseau lutte contre ce statut d'exclusivité de l'évaluation esthétique et cette conception de l'intransitivité et de l'autonomie de l'art. On pourrait mieux souligner que le roman suit volontiers une tradition sceptique : si le détour par la fiction est requis, c'est que le roman lockien du 18^e siècle ne saurait partager sans critique la croyance « naïve » en une catégorie de « vérité morale », alors que celle-ci est le bien suprême (*agathon*) de la quête philosophique (75, 255). De même aucun grand roman ne saurait affirmer de façon simple qu'il poursuit le but d'éradiquer les passions. Camper la philosophie implique d'instaurer un cadre de mise en perspective de celle-ci : le roman est de surcroît équipé pour intégrer une réflexion distanciée, méfiante ou auto-ironique sur sa propre contribution au discours « philosophique ». Un corpus de référence « en progrès » de valeur canonique mais de complexité croissante, est à cet égard présenté tout au long du siècle suivant une ouverture du compas qui va du *Télémaque* de Fénelon à l'*Agathon* de Wieland et à l'*Hyperion* de Hölderlin (l'horizon du roman philosophique allemand témoignant de façon conjuguée du retour à l'Antique et de la réception des Lumières françaises est laissé de côté). Les études particulières sont justes, intelligentes et pertinentes, mais les interprétations présentées acceptent d'adhérer le plus souvent au signifié explicite du texte (concernant le mode d'appropriation du propos philosophique) et à son intention première affichée. Les différents chapitres sur Prévost, Diderot (*Religieuse* et *Jacques*) témoignent d'une grande pénétration et d'esprit de synthèse. On rappelle l'interaction et le dialogue polémiques noués par *La Religieuse* (126, 132, « l'homme est né pour la société ») ou par *Paul et Virginie* (230, 234) avec le *Discours sur l'origine de l'inégalité* de Rousseau. Colas Duflo propose la solution élégante et convaincante : *La Religieuse* et *Le Fils naturel* montrent solidement que la privation de liberté est à la vie conventionnelle ce que la privation de sociabilité est à la vie isolée. Alors que le registre thématique est réhabilité, les interprétations de Duflo se signalent plutôt par un sens puissant de la synthèse que par une attention empirique aux configurations de motifs. On ne prend pas en considération les acquis nouveaux de la critique thématique (refusant de considérer séparément forme et fond, dispositifs et contenus) et l'on semble renouer avec une conception convenue de la prose d'idées ou du « roman à thèse » (237). Un thème omniprésent serait celui de la philosophie des passions (en particulier chap. 7 et 8). Mais le débat engagé par le roman des Lumières ne porte-t-il pas autant sur la liberté et le déterminisme, sur l'assiette du moi au sein de la relation sociale, sur les conditions de connaissance d'autrui ? Très original, le 8^e chapitre analyse un roman mineur méconnu de Durosoy, *Clairval philosophe, ou La force des passions*. Des considérations importantes sont formulées à cette occasion sur la complémentarité entre exemple et précepte, sur le dosage au sein du texte entre récit d'événements fictifs

particuliers et énoncés de maximes morales de validité générale. Les conclusions ouvrent sur une importante réflexion sur une pratique du recyclage de matériaux somme toute limités, qui appellerait des prolongements. Le positionnement critique de Dufflo assume une adhésion empathique. De son côté Pangloss, le philosophe dogmatique stylisé par Voltaire, présente la caricature des suiveurs de Leibniz (il faudrait en effet préciser et nuancer : le grand Leibniz est sans doute moins visé que les disciples serviles du système de Christian Wolff). Le remarquable chapitre sur *Candide* est l'occasion de réfléchir sur le rapport à une certaine catégorie d'hypotextes proprement philosophiques, de compléter Genette et de formuler des remarques particulièrement pénétrantes distinguant de façon probante entre antiroman philosophique et roman antiphilosophique. Enfin l'ultime chapitre sur *Jacques le fataliste* de Diderot constitue une apothéose. Le roman offre un véritable enjeu philosophique centré sur la question de la liberté du lecteur. L'analyse suggère que la tradition littéraire prolongée (procédés présents chez Cervantès, Scarron et Sterne) n'aurait jamais été mise au service, jusqu'alors, d'enjeux philosophiques d'une telle profondeur de vues. L'interprétation donnée au dispositif mérite sans doute d'être discutée plus avant. Par ailleurs spécialiste du jeu, Colas Dufflo choisit de s'en tenir en ce livre aux enjeux philosophiques sérieux, ce qui l'oblige à tenir à distance des ouvrages qui prennent le parti de situer centralement le propos philosophique des fictions des Lumières dans la proximité immédiate des théories du jeu (Zeina Hakim, *Fictions déjouées. Le récit en trompe-l'œil au 18^e siècle*, Genève, Droz, 2012). Corriger l'ordre alphabétique de la bibliographie p.275! Corriger dans l'index lacunes Descartes 143-144, 195, 199, 201, 206. Dufflo 102, 222, 234, 263. Fénelon non pas 230 mais 142, 220. Martin 12, 193. Sgard 108, 218.

JACQUES BERCHTOLD

Colas DUFFLO (dir.), *Fictions de la pensée, pensées de la fiction. Roman et philosophie aux 17^e et 18^e siècles*, Paris, Hermann, Collection « La République des Lettres » du CIERL, 2013, 313 p.

Depuis que Platon a banni artistes et poètes de la Cité, la littérature et la philosophie connaissent des relations conflictuelles. Les écrivains de l'Âge classique ont pourtant fait le rêve – ou le pari – de les concilier, prouvant ô combien que la pensée n'appartenait pas seulement à nombre de faiseurs de systèmes s'exprimant dans des textes théoriques quelque peu dogmatiques, mais dans des écrits assez libres pour ne pas se laisser enfermer dans des genres rigides aux frontières hermétiques. Loin d'exprimer par conséquent le refus d'une littérature mettant au cœur du romanesque une pensée philosophique, ils ont cherché à faire du roman un lieu polémique, un objet de questionnements, un outil du savoir, en un temps où le genre proprement romanesque était souvent dénigré. Mais ils ont encore cherché, à l'intérieur même d'une littérature de réflexion, à intégrer des récits d'expérimentations fictionnelles, qui prennent alors valeur d'*exempla*.

C'est ce que démontrent les vingt études réunies sous la direction de C. Dufflo, correspondant aux Actes du colloque international qui s'est tenu au mois de mars 2009 à l'université de Picardie Jules Verne. La plupart des textes hybrides auxquels s'attachent les contributeurs bousculent bien en effet, comme l'explique C. Dufflo en introduction, « les classifications implicites qui structurent notre pensée du champ littéraire » (p. 5). Les bousculent d'autant plus que les fictions faisant preuve de velléités philosophiques « s'inscrivent dans un mouvement général qui peut aller de l'apologétiste chrétien au libertin militant » (p. 4). C. Dufflo date l'émergence de ce mouvement de romanciers se plaisant à mettre en scène des héros philosophiques, à décrire et inventer des sociétés politiques et à exprimer des problèmes d'ordre métaphysique, des années 1660. Le volume rend donc compte du sujet de façon chronologique, dans une temporalité que C. Dufflo appelle « le grand 18^e siècle ». Entre 1660 et la fin du 18^e siècle s'épanouissent en effet, comme jamais auparavant, une nouvelle philosophie et un « nouveau roman ».

Dans les fictions étudiées, l'enjeu philosophique est soit plus particulièrement politique, soit moral, soit pédagogique. Parmi les auteurs requis, sont présents Montesquieu avec un article de F. Calas : « Embrayeurs de fiction et discours critique dans les *Lettres persanes* » ; ainsi que Marivaux auquel sont consacrées les réflexions de F. Salaün (« Les savoirs de la fiction : le cas Marivaux ») et T. Kolderup (« Marivaux philosophe : la fiction qui fait penser "tout le monde" »), tous deux démontrant qu'entre philosophie et « bel esprit », l'avantage pour l'écrivain va au second. Voltaire a intéressé I. H. Kjørholt (« Philosophie du cosmopolitisme et cosmopolitisme vécu au 18^e siècle »). Rousseau, lui, Ø. G. Fjeldbu (« Fiction et philosophie dans *Émile ou de l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau : élaboration fictionnelle de la structure cognitive propre à Émile ») et R. Larue (« Julie et les poissons du lac de Genève. Sur quelques aspects philosophiques d'un épisode de la *Nouvelle Héloïse* »). Sade n'a pas été oublié grâce à L. Ruiz (« Scène pornographique, scène philosophique chez Sade ») ; de même que Fougeret de Montbron (« Margot philosophe », A. Wenger). Mais aussi Prévost, « qui n'écrit pas d'œuvre philosophique » mais qui est « peut-être le plus philosophe des romanciers du temps » (p. 3). S. E. Fauskevåg, à partir de l'image du monstre chez le même Prévost, remarque que « le désordre radical dont le monstre est la figure pousser le lecteur à réfléchir sur le sens sous-jacent de l'opacité de la condition humaine » (p. 126). La notion de hasard a retenu A. B. Maurseth qui l'observe chez Marivaux, Laclós et Prévost. C'est au statut de l'exemple moral dans deux romans de Prévost qu'a réfléchi C. Bournonville. On peut regretter, certes, l'absence de Diderot, mais l'objectif d'un tel volume est sans doute aussi de faire découvrir quelques auteurs dits mineurs explorant le lien entre pensée et fiction, comme Geneviève Forest (*L'Histoire de la philosophie des héros* : 1681-1683) ou Daniel Jost de Villeneuve (*Le voyageur philosophe dans un pays inconnu aux habitants de la Terre* : 1761) ; le roman de la première devant être entendu, d'après P. Chométy, comme un texte écrit contre le roman de la philosophie ; le second exprimant l'idée, selon F. Dervieux, que la fiction est pour lui une nécessité épistémologique. Boyer d'Argens et l'abbé d'Olivier, avec l'autre grand genre romanesque au 18^e siècle, le roman-mémoires, ont été étudiés par D. Orsini, dans le sens où le roman-mémoires est « capable d'innovation poétique pour tenir un discours philosophique » (p. 76). L'abbé Chiari a été pensé dans une confrontation avec Prévost (« Un roman plus philosophique que *Cleveland* ? *La Filosofessa italiana* de l'abbé Chiari (1753) », N. Ferrand), et l'abbé Gérard à partir du paradoxe que présente pour la littérature apologétique de se trouver face à la nécessité d'« orner les vérités chrétiennes » (« Écriture romanesque et philosophie chrétienne : *Le comte de Valmont* (1774) de l'abbé Gérard », S. Albertan-Coppola). Pour le 17^e siècle, ou début du grand 18^e siècle du point de vue de l'objet de l'ouvrage, outre G. Forest, trouvent leur place avec bonheur Denis Veiras (« Ordre de la pensée, ordre de la fiction dans *L'Histoire des Sevarambes* », I. Trivisani-Moreau) et M^{lle} de Scudéry (« Des conversations galantes aux entretiens de morale, M^{lle} de Scudéry et les usages du roman », Eric Méchoulan). Quelques-uns des collaborateurs ont préféré envisager la question chez une pluralité d'auteurs. Ainsi de M. Wählberg (« La philosophie de la musique dans le roman du 18^e siècle : de l'effet au charme ») et de F. Lotterie (« Comment la "femme philosophe" peut-elle devenir personnage de roman ? Pour un bilan "critique" de la question »).

Les études témoignent ainsi non seulement de la manière dont la pensée philosophique mobilise les écrits fictionnels, mais aussi du fait que ces derniers révèlent « une forme de dualité interne, entre effet littéraire et discours de savoir, entre fiction et pensée » (p. 1). Que la fiction pense : nous le savions. Qu'elle soit indispensable à une pensée qui vise l'émancipation, peut-être moins, même si un Diderot nous en a montré la voie avec sa *Religieuse*. Mais ce dont nous n'avions peut-être qu'insuffisamment idée, comme l'affirme un traité allemand de 1799 (*L'art des livres*, J. A. Bergk), « c'est que c'est par la lecture des romans – de certains d'entre eux – qu'on sera en mesure de "penser par soi-même" » (N. Ferrand, p. 220). Le volume, à l'heure d'une bien triste crise des humanités, renouvelle

avec bonheur l'idée de l'art de philosopher, dans et par la fiction, comme savaient si bien le faire nos écrivains du grand 18^e siècle.

HÉLÈNE CUSSAC

Thierry GOATER et Élise OUVRARD (dir.), *L'engagement dans les romans féminins de la Grande-Bretagne des 18^e et 19^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012. 245 p.

Réunissant, outre les deux coordinateurs, quatorze contributeurs (Caroline Bertonèche, Laure Blanchemain Faucon, Julien Morel, Gaëtane Plottier, Audrey Souchet, Benjamin Toussaint, Odile Boucher-Rivalain, Patrice Bouche, Patsy Stoneman, Stéphanie Drouet-Richet, Pascale Denance, Stéphanie Bernard, Gaïane Hanser et Isabelle Hervouet-Farrar), cet ouvrage bilingue, mais majoritairement écrit en français, porte sur onze autrices britanniques : Jane Austen, Mary Wollstonecraft, Ann Radcliffe, Mary Shelley, Susan Ferrier, Harriet Martineau, Margracia Loudon, Anne Brontë, Charlotte Brontë, Elizabeth Gaskell et George Eliot. On le constate, les études sont donc massivement consacrées, à l'exception des deux articles sur Wollstonecraft, à la littérature du dix-neuvième siècle. Elles sont dominées par les outils fondamentaux de la critique de genre : l'identification de l'exclusion sociale des autrices, éventuellement appuyée sur une analyse de l'anonymat et du pseudonymat, la mise en évidence d'une spécificité de l'écriture féminine, subversive *a minima* des codes patriarcaux voire nationalistes, l'étude de la représentation des personnages féminins, fortement conditionnée par la biographie de l'autrice. Quelques contributions tiennent cependant à souligner que cet engagement féminin est loin d'être toujours progressiste, qu'il peut, par exemple dans le cas de George Eliot, s'accompagner de positions très conservatrices, ou même ouvrir, dans l'univers de la fiction, à un complet isolement finalement très proche du renoncement, comme chez Charlotte Brontë. Si bien qu'à la lecture de l'ouvrage, c'est un tableau assez sombre de la possibilité d'un engagement dans la production romanesque féminine qui s'offre au lecteur : rares sont finalement les autrices à prendre ouvertement position. Seule Mary Wollstonecraft, qui nous concerne plus particulièrement dans le cadre de *Dix-huitième siècle*, paraît avoir adopté dans le domaine une attitude résolue et systématique. La perspective générique adoptée par cet ouvrage entièrement consacré au roman permet d'ailleurs de remettre en lumière une partie de la production textuelle assez méconnue de cette philosophe. Il faut également saluer les contributions qui ont à cœur de ne pas se consacrer exclusivement à la question du féminisme, mais de mettre également en avant l'engagement des autrices dans des questions économiques et politiques de premier plan, tel le rôle de Harriet Martineau ou Margracia Loudon dans les réformes économiques des années 1830 et 1840. L'ouvrage, s'il ne se distingue donc pas par ses originalités de méthode, tant du côté des études littéraires que de celui des études de genre, à l'immense mérite de ne jamais se départir d'une approche nuancée : aucune contribution ne cherche à attribuer à toute force à telle autrice une position politique révolutionnaire et toutes s'attachent à souligner les ambiguïtés de stratégies littéraires et de convictions personnelles qui peuvent allier progressisme dans un domaine et conservatisme dans un autre, déclarations de principes et inactivité de fait. Si le nombre restreint des autrices étudiées prive parfois l'ensemble d'ampleur, la récurrence des mêmes personnalités et des mêmes œuvres participe, à l'inverse, à la nuance de ces analyses. L'ouvrage est donc instructif, clair et rigoureux.

FRANÇOIS-RONAN DUBOIS

Geneviève GOUBIER et Stéphane LOJKINE (dir.), *Sources et postérités de La Nouvelle Héloïse de Rousseau : Le modèle de Julie*, Desjonquères, « L'Esprit des lettres », 2012, 273 p.

Conjuguant un hommage à l'œuvre critique d'Henri Coulet et la célébration du tricentenaire de la naissance de Rousseau, cet ouvrage collectif rassemble 23 contributions dont la

présentation des éditeurs résume l'apport selon quatre déclinaisons de la catégorie de modèle : comme champ, comme combinatoire fictionnelle, comme processus de modélisation interne au roman, comme inscription dans la fiction. Il en ressort que, par sa cohérence autant que ses tensions, *La Nouvelle Héloïse* engendre un effet de dissémination littéraire et multigénérique qui n'est sans doute pas sans précédents illustres depuis Homère ou Cervantès, mais qui provoque à l'évidence une mutation irréversible du champ, sensible autant à travers une foule de romans ou de pièces aujourd'hui devenus illisibles, que dans quelques œuvres plus marquantes dont le point commun serait de s'y être étayées pour s'en distancier en vue d'autre chose. Ainsi, entre autres, des *Sacrifices de l'amour* (M. Delon), de *Dolbreuse* (M. Delon, G. Goubier), d'*Aline et Valcour* (B. Durand et B. Clauzel), de *Claire d'Albe* (M. Delon, G. Goubier, H. Krief) ou du *Lys dans la vallée* (B. Louichon), et dans d'autres genres, *La Mère coupable* (B. Tane) ou certains aspects de la poésie de Delille (J.-N. Pascal).

La notion de « modèle » inclut ainsi celle de *contre-modèle*, mais elle résonne également avec celles de *sources* et de *topoi*, sans que ces catégories de vieille obédience soient d'ailleurs fort définies ni modernisées ici sur le plan théorique, sauf rares exceptions : on étudie donc la *Julie* comme réinterprétation critique d'un modèle hérité : mythes et héroïdes (J. Berchtold, B. Baucher, J.-D. Mazaré), corpus des réécritures de l'histoire d'Héloïse et Abélard jusqu'à F.-A. Gervaise (A. Montoya), romans de Prévost (V. Altachina pour *Cleveland*, O. Mostefai pour *Manon*), de Richardson (M. Gianico et J.-D. Mazaré pour *Clarissa*, S. Lojkin pour *Paméla*), littérature de piété voire tradition mystique (N. Brücker, G. Waterlot).

En aval, plusieurs études épluchent les avatars plus ou moins réussis du modèle : comme patron attirant mais impossible à assumer dans l'*Adélaïde de Clarendon* de François Vernes (C. Seth), dans ses « variantes révolutionnaires » en clef de régénération conjugale et d'« utopie rustique » (H. Krief), selon l'histoire de ses « altérations » et « réinventions » de Loaisel de Tréogat à Mme Cottin, en passant par Baculard d'Arnaud, Dubois-Fontanelle et Louvet (G. Goubier), comme « dissémination » européenne où l'époque reconnaît ses contradictions et fantasme leur résolution (M. Delon), enfin au prisme de tels motifs pris comme fils conducteurs : la tension de la piété filiale et de la loi d'amour dans les intrigues balzacienes (M. Mas), la réécriture critique de la lettre posthume de Julie par celles de Mme de Mortsau et de Nathalie dans *Le Lys* (B. Louichon), la traduction ironique de Clarens en Vertfeuille dans *Aline et Valcour* (B. Durand). Si la postérité théâtrale du roman est clairement établie jusqu'au début du 20^e siècle, tant pour le drame que pour la comédie (F. Marty), il est dommage que les rapports amont au théâtre classique ne soient guère traités dans l'ouvrage : il y avait là une occasion de développer les belles avancées sur ce plan du colloque de Genève : *L'amour dans La Nouvelle Héloïse, texte et intertexte* (*Annales Jean-Jacques Rousseau*, n° 44, 2002).

Si l'approche historique ou généalogique du phénomène littéraire domine ce collectif, deux études attentives à la subtilité de l'art de Rousseau sur les plans stylistique et narratologique envisagent la notion de modèle comme dispositif de mise en scène rusée des illusions ou des fantasmes des personnages et des lecteurs : ainsi des lettres concernant le portrait de Julie (J.-C. Sampieri) ou de l'accroc ouvert dans la disposition narrative que constitue la scène onirique dans le rêve de Lovelace relu par les deux rêves de la *Julie* (J.-D. Mazaré). C'est enfin en jouant de la dynamique du « modelage » latente à l'idée de modèle, que N. Ferrand présente l'état actuel des recherches génétiques en cours sur le vaste corpus des avant-textes du roman : une perspective qu'avaient esquissée naguère H. Coulet et J. Starobinski. Les études rousseauistes ont du pain sur la planche jusqu'en 2112 et bien au-delà!

JEAN-FRANÇOIS PERRIN

Anna GRZESKOWIAK-KRWAWICZ, *Gulliver in the Land of Giants. A Critical Biography and the Memoirs of the Celebrated Dwarf Joseph Boruwlaski*, Farnham, Ashgate, 2012, 155 p., 21 ill.

L'introduction biographique (p.1-79) nous fait découvrir ce personnage de petite noblesse polonaise, né en 1739, orphelin de père à 9 ans, un des trois nains dans une famille de six enfants. Bien proportionné, il mesurera à l'âge adulte 99 cm. Comme son frère et sa sœur de petite taille, il se trouve des protectrices riches et titrées ; on l'appelle Joujou ; on lui fait apprendre la danse, la guitare, le violon, le français ; on l'emmène à travers toutes les cours et les capitales de l'Europe. À 32 ans, il est amoureux d'une toute jeune fille (de taille normale) qu'il parvient à épouser ; il lui faut alors, pour nourrir sa famille, entreprendre des tournées comme dans sa jeunesse : il se présente aux souverains, donne des concerts, danse avec sa femme. Plus ou moins fixé en Angleterre et en Irlande à partir de 1782, il reçoit aussi chez lui moyennant finance, donne des « breakfasts ». Il écrit des Mémoires qui seront publiés par souscription en 1788, en français et en anglais, et republiés avec des souscripteurs renouvelés et des variantes jusqu'en 1820. C'est apparemment une autre souscription en 1805 qui produit un capital dont les rentes lui suffiront pour vivre tranquille dans la petite ville de Durham jusqu'à sa mort à 98 ans. On a sur lui un mémoire adressé à l'Académie des Sciences par le comte de Tressan en 1760, traduit ici en fin de volume. L'auteur de la présente biographie, publiée en polonais en 2004, veut comme Tressan réhabiliter cette personnalité assez attachante, qui s'est comparé lui-même à Gulliver arrivant au pays des géants, et qui nous donne une vision assez rare du « phénomène » vu de l'intérieur.

L'autobiographie donnée dans sa première version anglaise est intéressante à plusieurs titres : elle peut se lire comme un Almanach de Gotha, listant les protecteurs européens de l'auteur, comme un roman d'amour épistolaire (contenant de longs échanges au moment où il courtise sa future femme), ou comme une réflexion sur son sort curieux.

MARTINE DE ROUGEMONT

Roland KREBS, *De Gottsched à Goethe. 24 études sur le théâtre allemand/Von Gottsched bis Goethe. 24 Studien zur Geschichte des deutschen Theaters*, Bern..., Peter Lang, 2012, 415 p. [Coll. « Convergences », 61].

Dans sa thèse publiée en 1985, *L'idée de 'Théâtre national' dans l'Allemagne des Lumières* (DHS n° 18/1986, p.545), R. Krebs montre que Gottsched, contrairement à une idée reçue (que Lessing a contribué à établir), n'a pas cherché à placer résolument le théâtre allemand dans la dépendance du théâtre français, mais ouvert la voie à un vaste mouvement qui, *via* Hambourg, Vienne et Mannheim, plus tard Berlin, promut un répertoire de mieux en mieux ancré dans les réalités culturelles allemandes et qui chercha à faire se rejoindre un théâtre esthétiquement et littérairement ambitieux et le théâtre professionnel.

L'A. réunit ici, sous une forme parfois remaniée, 18 études en français, 6 en allemand, publiées entre 1985 et 2010 dans des revues et des Actes de colloque. Un premier groupe d'articles prolonge ou précise des aspects abordés dans son premier ouvrage en s'intéressant en particulier au public des théâtres, grave problème en Allemagne, car, outre que le théâtre y est comme ailleurs en butte aux dévots de tout poil, le public urbain cultivé, longtemps trop peu nombreux pour stimuler une vraie vie de la scène comme c'est le cas à Londres ou à Paris, y demeure surtout friand de théâtre populaire. Il n'est donc pas étonnant que ce soit le drame sentimental qui constituait une étape de la conquête des publics, après que des réformateurs comme Gottsched et Lessing se furent aliéné le public populaire avant d'avoir été en mesure de conquérir (ou de former) le public de leurs vœux. Si la confusion de la chaire et de la scène laisse des traces jusqu'à la fin du 18^e siècle dans l'exigence récurrente d'un théâtre poursuivant un programme d'éducation et que les weimariens durent faire bien des efforts pour détacher le théâtre de visées didactiques, il était de surcroît nécessaire que les belles-lettres parvinssent à accéder à la reconnaissance sociale dont elles jouissaient en France mais pas encore outre-Rhin. La critique théâtrale acquit de ce fait une importance particulière en remplissant une fonction d'éducation tant du public que des acteurs

et des auteurs, et elle revêt une forme particulière, minutieusement étudiée ici à partir d'un corpus d'« adresses au public ».

Une seconde section revient sur la réception du théâtre français en Allemagne. Sont abordées des questions aujourd'hui bien connues par les travaux de l'A. lui-même (et désormais aussi d'Elsa Jaubert, *De la scène au salon. Le modèle français dans la comédie allemande des Lumières*, DHS, n° 45/2013, p. 814-815) comme l'influence exercée sur les troupes par *L'Art du théâtre* de François Riccoboni (traduit par Lessing) et les traductions de comédies françaises par le cercle gottschédien, ou comme les destins croisés des théâtres parlés de Berlin, où coexistent une scène en langue française et une autre en langue allemande, toutes deux victimes du sens frédéricien de l'épargne (mais la cour de Frédéric II fut toutefois l'avant-dernière à renvoyer, en 1778, sa troupe française). Plusieurs articles portent sur la formation d'un genre patriotique, qui se développe en relation directe avec la guerre de Sept Ans, même si ses racines remontent bien plus haut. L'exemple d'Arminius illustre ici la critique récurrente envers la tragédie française en raison de la place jugée excessive qu'y occupe la thématique amoureuse. D'intrigue galante chez Scudéry et de moment de l'histoire romaine chez Campistron, il devient au 18^e siècle en Allemagne un grand sujet patriotique « germanique », et ceci dès la pièce de Schlegel (1743), lequel s'appuie pourtant sur deux victimes françaises. Dans l'adaptation fort libre qu'en fait Jean-Grégoire Bauvin (1769), cet Arminius devient, sous le titre *Les Chérusques*, la première pièce allemande représentée en France, à la Comédie-Française en septembre 1772, avec un appréciable succès, quelques années après le triomphe du *Siège de Calais* de de Belloy. La référence aux Germains s'inscrit alors dans l'éloge des « libérés germaniques » qui constitue une forme de la critique de l'absolutisme. De même qu'Arminius n'est nullement une thématique germano-allemande, *Le Siège de Calais* est diffusé par des traductions anglaise, néerlandaise et allemande. Après ces articles qui mettent en perspective des œuvres majeures avec des pièces, aujourd'hui négligées, mais alors représentatives d'enjeux culturels importants, d'autres analysent des œuvres majeures de Lenz, Goethe, Schiller, Lessing. Une étude sur le théâtre révolutionnaire offre l'occasion de parler d'une œuvre de « second plan » de Goethe (*Der Bürgergeneral*), mais aussi des pièces de « grands mineurs » comme Iffland (*Die Kokarden*) et Kotzebue (*Der weibliche Jacobiner-Club*).

Regroupés dans cet ouvrage, ces études qui, en leur temps, ouvrirent la voie à une nouvelle compréhension du rôle social du théâtre allemand des Lumières en liaison avec les questions esthétiques, gagnent en relief et révèlent des cohérences autres que dans leurs lieux originaires de publication.

GÉRARD LAUDIN

Martial POIRSON, *Les Audiences de Thalie. La comédie allégorique, théâtre des idées à l'âge classique*, Classiques Garnier (coll. « Lire le 17^e siècle », 22), 2013, 835 p., album iconographique.

Dans ce troisième gros livre, Martial Poirson feint d'abord de restreindre son champ d'étude à la comédie allégorique entre deux dates symboliques, la création de *La Hollande malade* de Poisson en 1672 et celle de *La France foutue* en 1795. Dans sa longue introduction, intitulée « Les voiles de Thalie » (p. 11-98), il repère ce « dispositif esthétique-idéologique » dans un corpus de plus de trois cents titres. Il annonce sa méthode, qui sera interdisciplinaire ou « métadisciplinaire », de « *divagations interprétatives* » et de « lectures actualisantes ».

Une première partie explore la « Poétique de l'allégorie dramatique ou comment nouer le voile » ; elle identifie et situe le dispositif, qui implique de l'action et un double sens, et montre son rapport avec l'iconologie. C'est une poétique « inductive », « pragmatique » et métathéâtrale ; les exemples nombreux sont bien présentés. La figure du spectateur en est le centre : « première « société du spectacle » ».

La deuxième partie, « Politique de l'allégorie dramatique ou comment dénouer le voile », précise l'enquête sur la typologie des enjeux et le rapport aux temps. Un chapitre chaleureux sur Regnard dans la crise et la « morale sans provision » (?); un sur les « Avatars scéniques de Molière et les usages de la nécromancie dramatique », pour nous mener jusqu'en 1989. Un chapitre sur « le Public en personne, troisième partenaire ou tiers exclus? » démarre du Festival d'Avignon 2005 pour remonter jusqu'à *L'Écho du Public*, un acte de Riccoboni et Romagnesi (1741), qui a droit à quinze pages d'analyse et de citations. Un chapitre « Sous le signe de Pluton. Efficacité performative et effets réalisateurs » montre la connivence entre *Le Marchand de merde* de Gueullette (1756), notre « capitalisme cognitif », et toute une tendance du théâtre expérimental et contestataire du 20^e et 21^e siècle. Enfin « La Révolution en effigie ou le crépuscule d'une idole », après une analyse des Épiménides, « comédies à narcolepsie », culmine sur la réaction burlesque et obscène avec *La France foutue*, écrite en 1795, publiée en 1800; puis c'est Napoléon.

Dans une substantielle « Conclusion générale. Déchirer le voile d'ignorance » (p. 597-676), Poisson jette « un pont » entre la comédie allégorique de l'âge classique et notre « théâtre parabole » (Sarrazac) ou « théâtre postmoderne » (Lehmann) et dévoile son propos personnel, une défense et illustration d'un théâtre militant « qui joue l'allégorie dramatique contre l'allégorie médiatico-publicitaire ». Suivent un album de trente illustrations (d'époque), et de plus de cent pages de bibliographie « sélective » et d'index.

MARTINE DE ROUGEMONT

Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL et Dominique QUÉRO, *Charles Collé (1709-1783). Au cœur de la République des Lettres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (coll. Interférences), 2013, 323 p., ill.

« Au cœur » des lettres françaises de 18^e siècle, Charles Collé l'est à deux titres : comme auteur dans presque tous les genres dramatiques de l'époque (à part la tragédie, qu'il a seulement parodiée), et comme témoin, acteur et chroniqueur de la vie littéraire. Enfin voilà Collé au cœur d'un ouvrage réunissant dix-neuf contributions de chercheurs de toutes les générations. Une première section, « Chansons, musique et fêtes privées », porte surtout sur la première partie de la carrière de Collé, auteur de société. Une deuxième, la plus importante, sur « l'œuvre théâtrale », balaie le tout mais en accordant une place majeure, hasard ou choix?, à *La Partie de chasse de Henri IV* (trois textes sur neuf). La troisième partie, « Amis et ennemis », se concentre sur les journaux et la correspondance; elle met en relief l'extrême difficulté que nous avons à classer Collé selon nos catégories habituelles : il est « écrivain d'opposition » comme son ami Crébillon fils, mais refuse d'entrer dans la querelle pour ou contre les philosophes. Il a une attitude très ambiguë envers des auteurs dont son œuvre se rapproche, Nivelde de La Chaussée d'une part, les Forains de l'autre; il s'oppose ouvertement à des créateurs qui parfois le subjuguent, Rameau ou Voltaire... Une surprise encore : c'est lui-même qui censure ses œuvres les plus libres quand il les publie.

On comprend, en lisant ce volume foisonnant et savant, qu'il y a encore beaucoup à dire et à apprendre sur Charles Collé, et deux listes, de ses chansons et des manuscrits de ses pièces, nous confirment que son œuvre est encore en grande partie à publier – ou à republier, notamment les Journaux et la Correspondance. Nous avons beaucoup de travail et beaucoup de plaisirs en perspective.

MARTINE DE ROUGEMONT

August Wilhelm SCHLEGEL, *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide* (et autres textes), Édition présentée, annotée et commentée par Jean-Marie VALENTIN, Arras, Artois Presses Université (coll. Artothèque), 2013, 474 p.

Jean-Marie Valentin nous donne à lire un texte écrit en français par Schlegel et publié en 1807 (ici en « restitution diplomatique » p. 105-183; on regrette l'absence de l'Avant-propos

de 1846 dont l'intérêt est plusieurs fois signalé). Le propos est de montrer la supériorité de l'*Hippolyte* d'Euripide, le moins grand des tragiques grecs, sur la *Phèdre* de Racine considérée comme le chef-d'œuvre de la tragédie classique française, la comparaison développant une étude des personnages, mais surtout dans un deuxième temps une réflexion philosophique et morale sur la tragédie et le tragique. L'éditeur l'accompagne de tout un ensemble de textes sur le même sujet : des extraits du *Cours de littérature dramatique* du même Schlegel, et surtout des écrits précurseurs, du père Brumoy et de l'abbé Batteux, qui soutiennent en savants la même thèse sur la supériorité des Grecs, de même que Cubières-Palmézeaux en préface à son *Hippolyte* (1803), ainsi qu'un passage de *De la Littérature* de Madame de Staël (1800) pénétré au contraire de l'idée d'un progrès des temps modernes sur l'Antiquité. Puis un bref dialogue : Schlegel ému par la poésie que dégage Madame de Staël jouant Racine, et Madame de Staël impressionnée par la *Comparaison* de Schlegel. Suivent enfin plus de cent pages sur « l'accueil en France de la *Comparaison* (1807-1808) » : des extraits de la presse impériale parisienne, précédés d'une très utile présentation des journaux et des chroniqueurs, et culminant sur des extraits du poème joyeux et furieux de L.-S. Mercier, *Satyres contre Racine et Boileau, dédiées à A. W. Schlegel, auteur de Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide* (1808).

C'est très opportunément fournir un ensemble de textes qui ne sont pas forcément des grands textes, mais qui illustrent de façon vivante un moment précis de l'histoire de la pensée esthétique et littéraire européenne, dans le tournant essentiel entre un Ancien Régime et le romantisme philosophique qui advient. Un solide dossier, que déparent seulement quelques coquilles ou inadverences (ainsi dans le texte de Mercier, ni Lemerrier auteur d'*Agamemnon* ni Alexandre-Louis de Villeterque journaliste ne sont identifiés).

Surtout, ce dossier est précédé d'un long essai de l'éditeur, Jean-Marie Valentin, plus de 80 pages intitulées « Du "parallèle" à la critique romantique. La tragédie à l'aune du nouveau tragique », qui commence par resituer le débat depuis la Querelle des Anciens et des Modernes en France, puis nous ouvre le domaine des philosophes et littérateurs allemands – surtout ceux du groupe de Iéna – qui après un passage inévitable par Aristote (Lessing) pointent la notion d'une « moralité idéale » et en arrivent à distinguer fondamentalement l'« art » de la tragédie et la notion du tragique. L'ouverture de Schlegel sur Calderon et Shakespeare, la notion d'une tragédie « philosophique » en témoigne. Nous entrons dans les temps modernes, par une belle porte.

MARTINE DE ROUGEMONT

Testaments pour rire. Testaments facétieux et polémiques dans la littérature d'Ancien Régime 1465-1799. Édition critique par Pierre et Marie-Hélène SERVET. Textes Littéraires Français, Genève, Librairie Droz, 2013, 2 vol. de 1790 p. en numérotation continue.

Une des modes actuelles de la critique littéraire est l'analyse, sinon la découverte, de genres mineurs, voire inconnus des rhétoriques et autres arts poétiques traditionnels. Le présent et copieux ouvrage s'inscrit dans cette lignée. Le titre dit tout : faire un recensement aussi complet que possible de tous les testaments fictifs, quelles qu'en soient les formes, les origines ou les finalités, les reproduire intégralement et s'interroger sur cet ensemble original. Avouons que le lecteur moyen interrogé sur le sujet ne trouverait guère à citer que le testament de Villon. Or nos auteurs en ont découvert 95 répartis sur quatre siècles, dont le total permet effectivement de dessiner les contours d'un genre, ayant originalité et cohérence, lui-même se déclinant en sous-groupes.

Toute œuvre de ce type, sérieuse ou badine, se détermine évidemment en fonction de son modèle premier, le testament réel passé devant notaire, ce qui impose une parodie du style juridique et propose une succession logique avec passages obligés : Les adieux à la vie, la confession des fautes passées, les dispositions devant présider à la cérémonie des adieux, les legs enfin ; le tout en dosages variables, avec de possibles omissions, la liste des donations paraissant la seule séquence à être toujours présente.

Le corpus en son entier se décline en 38 textes versifiés et 57 en prose au gré d'une répartition chronologique forte. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre pour un genre qui renvoie à un modèle juridique, c'est le testament en vers qui est chronologiquement le premier. Il est seul présent jusqu'à la fin du 16^e siècle. À partir de 1787, la prose va, à l'inverse, régner sans partage. Pour l'ensemble du 18^e siècle qui doit nous intéresser ici, 38 textes sont retenus, mais seulement 7 antérieurs à 1788. On constate ensuite une brusque accélération jusqu'en 1799, avec un pic pour la période 1789-91 (respectivement 5, 6 et 5 occurrences) ce qui ne surprendra pas pour une époque d'effervescente activité pamphlétaire.

Pour éviter la monotonie d'une banale présentation chronologique, les textes sont répartis selon deux grandes catégories : testaments facétieux, testaments polémiques, chacune se subdivisant ensuite en sous-genres ; par exemple pour la première on distinguera des testaments carnavalesques/de gueux et de mauvais garçons/de bouffons et de farceurs/de courtisanes et de vérolés, etc. Répartition pas toujours très convaincante – les auteurs étant les premiers à l'admettre – pour autant que seule est réellement pertinente la distinction entre textes ne visant qu'à faire rire et ceux franchement agressifs.

On ne saurait trop saluer l'ampleur et le sérieux de l'enquête qui s'appuie sur des recherches dans les domaines le plus divers. S'y manifeste une connaissance encyclopédique du sujet et de ses abords ; presque trop, car on se sent parfois quelque peu submergé par un apparat critique dont la longueur fait souvent plus que doubler le texte présenté. En ce sens une préface de plus de 200 pages, en y comprenant tableau récapitulatif et très copieuse bibliographie, fait figure d'essai critique et aurait facilement pu constituer une étude séparée. La louable volonté d'exhaustivité qui est à la base de cette publication induit une lecture à la longue quelque peu fastidieuse de textes par définition de mérite inégal. Au reste l'inévitable monotonie qu'induit le retour des mêmes procédés n'est pas toujours compensée par la charge comique, car, avouons-le, nous ne rions ni des mêmes sujets, ni de la même manière que nos ancêtres.

HENRI DURANTON

Jean-Marie VALENTIN, *Poétique et critique dramatique. La Dramaturgie de Hambourg (1769) de G. E. Lessing, Les Belles Lettres/essais, 2013, 190 p.*

L'élégante collection « essais » des Belles Lettres reprend l'introduction copieuse jointe à la traduction de Lessing par Jean-Marie Valentin chez Klincksieck en 2010, dont Pierre Frantz avait donné une ample recension dans *DHS* 43 en 2011. Cette translation révèle la nature de cet « essai », qui est un dialogue vivant, créatif et critique entre Valentin et Lessing et non une simple présentation de la *Dramaturgie de Hambourg*. Celle-ci apparaît elle-même comme le lieu d'un dialogue entre Lessing et son maître Aristote, Destouches et Diderot, d'un combat de Lessing contre Corneille, Voltaire et encore Diderot – le rapport entre Lessing et Shakespeare restant ambigu. La notion de dialogue est centrale, quand le refus du système « introduit, par delà le débat avec soi-même, au dialogue virtuel avec autrui, le lecteur lui-même à nouveau impliqué par ce moyen dans la genèse d'un texte qui vise à le rendre actif ».

Le lecteur du 21^e siècle peut rester un peu frustré en ce qui concerne le Théâtre de Hambourg en 1767-68, mais il aura beaucoup appris et il aura été excité à réfléchir sur la poétique et la critique dramatique en général, et sur la place de Lessing dans le débat. Il aura vu Lessing tirer d'Aristote, en forçant un peu, le modèle d'une « tragédie de la proximité et de la compassion » et d'une comédie réhumanisée. Il l'aura vu chercher un nouveau théâtre allemand et contemporain dans une réforme définitive du système français dominant, alors que Voltaire voulait réformer celui-ci de l'intérieur. Il aura aussi vu ses réserves devant les « conditions » du drame diderotien dans sa recherche d'une tragédie bourgeoise fondée sur les caractères : l'humain, toujours. Finalement, c'est un double combat qu'aura mené Lessing : pour un certain théâtre allemand « aristotélien », une tragédie bourgeoise que

le *Sturm und Drang* va balayer mais qui triomphera avec le théâtre naturaliste européen de la fin du 19^e siècle ; et pour une réflexion philosophique sur le théâtre, une « dramaturgie » poétique et créatrice qui a rendu possibles tous les débats suivants sur la poésie et le tragique. Nul mieux que Jean-Marie Valentin ne pouvait nous conduire dans ce passé si vivant.

MARTINE DE ROUEMONT

ARTS ET MUSICOLOGIE

Delphine BURLOT, *Fabriquer l'antique. Les contrefaçons de peinture murale antique au 18^e siècle*. Préface de François BARATTE, postface d'Hélène Eristov, Naples, Centre Jean BÉRARD, « Mémoires et documents sur Rome et l'Italie méridionale », 2012, 347 p.

L'étude des « contrefaçons » est difficile, car l'objet ne se désigne jamais comme tel et sitôt connu tend à s'évanouir. Celle menée ici sur un échantillon de réalisations les plus marquantes dans le domaine particulier des peintures murales romaines – une production issue pour l'essentiel de la vogue des découvertes d'Herculanum et Pompéi –, offre néanmoins une variété suffisante pour que l'on puisse en mesurer l'enjeu : aujourd'hui tantôt reconnue comme œuvre moderne (la *Muse de Cortone* au musée de l'Académie étrusque), tantôt exposée comme « pseudo-antique » (le *Jupiter et Ganymède* de Mengs, palais Barberini), tantôt refoulée dans les réserves (*Scène égyptisante* du Louvre), déclassée quand elle n'est pas détruite... Aussi une part de l'enquête – et non la moins fascinante – va porter sur des œuvres disparues, connus le plus souvent par la gravure (voire, comme on y reviendra, sur des œuvres qui n'ont jamais existé). L'écart entre le corpus des objets matériels étudiés (huit retrouvés, en France et à l'étranger) et ce qu'on pourrait appeler le corpus virtuel est ici considérable. L'implication, on le devine, sur notre connaissance des antiques et (de) leur présentation muséale aussi.

Les méthodes habituelles de l'attributionnisme demeurent nécessaires, mais sont loin de suffire. Outre l'approche iconographique et stylistique, outre l'étude technique des matériaux, il faut encore restituer les intrigues qui ont permis à la contrefaçon d'être ignorée, et reçue comme peinture antique. S'y mêlent politiques (romains et napolitains), religieux (jésuites et anti-jésuites), experts (tantôt victimes tantôt complices), amateurs et marchands, collectionneurs (surtout français et anglais) avec leurs intermédiaires (souvent italiens), artistes et artisans... Puis succède à ce temps de « l'invention de la fable » celui de la révélation de la « supercherie » : parfois avec les mêmes acteurs, parfois bien postérieur et dans certains cas sans doute encore à venir.

Le point de départ de ce livre fut en effet l'identification de la *Scène égyptisante* comme un faux, lors de sa restauration – un des apports est de faire la lumière sur son créateur : un certain Giuseppe Guerra, auquel D. Burlot attribue cinquante-six œuvres (sur une probable centaine), dont sept seulement conservées ; talent médiocre, figure obscure, mais prodigieusement révélatrice. Car l'auteure, aux qualités académiques qui lui ont été pleinement reconnues pour ce travail (bourse Carnot, Académie de France à Rome, prix Schneider de la Chancellerie des Universités de Paris, Getty Research Institute), joint celle de restauratrice, qui n'est pas rien lorsqu'on se donne, comme elle le souligne justement en introduction, « un objet d'étude matérielle et théorique ». Ainsi se trouve dépassée – le cas est trop rare pour ne pas être souligné – l'opposition entre praticiens et savants, dont le conflit entre Casanova et Winckelman fut un épisode : le premier voulant prouver au second, il est vrai en le dupant, que « les artistes en savaient bien plus que les antiquaires grâce à leur connaissance et leur expérience de la matière ».

Le faux devient objet d'histoire ; une histoire qui n'est pas seulement celle de l'art, ni même du goût, car elle participe plus largement d'un déplacement : de l'amour des lettres (et des arts) – la Fable pour les Classiques – à l'archéologie. Le choc de la découverte d'Herculanum, rappelle François Baratte en préface, ce fut d'une « réalité » venue d'un

coup remplacer la littérature. Or cette réalité se révéla en partie décevante et les faussaires surent combler l'imaginaire laissé vacant par le « rêve réalisé » (nous empruntons cette fois l'expression à D. Burlot) des peintures romaines retrouvées, leur écart d'avec un grand art grec perdu, leur méconnaissance (ou leur dédain?) de certaines règles comme la perspective, ou des grands sujets historiques et mythologiques. Bien sûr cela même qui fit leur réussite devait signer leur échec, puisque frapper leurs œuvres d'anachronisme, au fur et à mesure que l'on s'éloignait du temps qui y avait mis ses marques sans les voir. Cette dimension imaginaire est particulièrement frappante dans la production gravée qui a accompagné le phénomène. D. Burlot rappelle qu'à l'époque le terme d'original est réservé à « une œuvre d'art ayant servi de modèle à des copies ». Il n'est pas rare que le faussaire ait été d'abord un copiste, pour faciliter ensuite la production de gravures dont la vente était lucrative ; souvent il introduisait des variantes qui servaient de signature, et parfois des œuvres d'invention, dont le succès sous forme gravée rendait tentant de les réaliser... Ce monde de la gravure offrait par ailleurs des modèles aux faussaires, l'un des critères stylistiques pour les démasquer étant le caractère de citation ou de centon de leurs réalisations. Hélène Eristov note ainsi que « les fausses peintures antiques véhiculent un imaginaire foisonnant où se mêlent fictions et vérités » et nous emprunterons avec elle à Valéry le mot de la fin : « matière à doutes » que ces hybrides ou ces chimères, certaines devenues réelles.

FRANÇOIS TRÉMOLIÈRES

Jean-Pierre CUZIN, assisté par Isabelle MAYER-MICHALON, *Vincent 1746-1816 entre Fragonard et David*. Préface par Pierre ROSENBERG, Paris, Arthena, 2013, 33 x 25 cm, 592 p., nb. ill. noir et couleur.

La monographie de J.-P. Cuzin concerne un peintre un peu écrasé entre les deux génies novateurs dont il est question dans le sous-titre de l'ouvrage. François-André Vincent naquit à Paris dans une famille genevoise de religion réformée. Brillant élève de Vien, il obtint le Grand Prix de Rome en 1768 et séjourna dans la Ville éternelle de 1771 à 1773. C'est là qu'il rencontra son premier mécène, Bergeret de Grancourt, qu'il accompagna ensuite à Naples avec un autre « pensionnaire », Fragonard, dont les dessins de paysage et de personnages sont parfois confondus avec les siens. Le grand portrait de Bergeret, en négligé galant, témoigne du goût de la « charge » chez le jeune artiste, qui oublierait bientôt un talent peu propice à sa carrière. De retour à Paris, il fut agrégé en 1777 à l'Académie de peinture, année où il présenta au Salon un « Bélisaire » que suscitait l'ouvrage à la mode de Marmontel. Il s'orientait alors vers une peinture d'histoire, au coloris chaleureux, dont le dessin témoignait d'un académisme nourri de son expérience romaine. À la même époque, les sujets de l'histoire nationale brillant sur les scènes parisiennes, Vincent s'y consacra dans de grandes commandes concernant la Lorraine ducale, la Fronde vue du côté du pouvoir royal, naturellement, et la vie d'Henri IV (dont une toile inspirée de *La Partie de chasse* de Collé). En 1781, David présenta au Salon son « Bélisaire » et Vincent ses « Sabines » : le débat était ouvert avec le futur peintre de « l'Enlèvement des Sabines ». Reçu en 1782 à l'Académie, un an avant David, Vincent y présenta un « Enlèvement d'Orythie ». Parallèlement, il continuait sa série de portraits intimes où l'esprit du temps colorait ces œuvres d'une simplicité bourgeoise et familiale dans l'environnement d'Adélaïde Labille-Guiard, la portraitiste qui fut longtemps sa compagne avant de devenir son épouse. Comme « adjoint à professeur », il se consacra beaucoup à l'enseignement, tout en envoyant ses œuvres aux Salons et en répondant aux commandes royales. Vint la Révolution. Depuis « les Horaces », David avait « régénéré » la peinture française. En 1794, année terrible, il qualifia la position politique de Vincent de « patriotisme sans couleur ». Nommé en 1790, garde des dessins du roi, Vincent avait adhéré la même année au Club des Jacobins. Privé des commandes royales, il semble alors avoir dessiné des costumes de théâtre et, surtout, une brillante série de portraits qui sont ses œuvres les plus sensibles et les plus abouties. En 1792, Roland, ministre girondin, le choisit, au grand déplaisir de David, comme

membre de la Commission du Muséum chargée d'élaborer le futur musée national. Vincent échappa de peu à la Terreur. Sa sœur fut guillotinée. Après Thermidor, il fut nommé président du Concours de l'an II chargé de magnifier les gloires de la Révolution ; il s'y vit gratifier d'un prix dont il ne se targua jamais. Il fit aussi partie du jury créé pour purifier les cartons de la ci-devant Manufacture royale des Gobelins de sujets contraires aux idées républicaines. Le sujet politiquement adapté de « Guillaume Tell et Gessler », inspiré de la tragédie de Lemierre et présenté au Salon rénové de 1795, fut l'occasion d'une œuvre frénétique qui témoigne de l'influence de l'époque sur le pinceau de l'ancien Académicien. Élu à l'Institut, qui remplace à partir de 1795 les Académies, il s'y distingua par son intérêt pour l'enseignement des beaux-arts... et par quelques caricatures de ses confrères, pratique renouvelée de ses années romaines. Au Salon de 1798, « La Leçon d'agriculture » destiné à l'hôtel toulousain Boyer-Fonfrède est une composition puissante qui rend hommage à la terre et à ceux qui la cultivent, mais cela sans la moindre mièvrerie. Si Vincent se consacra de plus en plus à l'enseignement et à un *Dictionnaire de la langue des beaux-arts*, il n'en cultivait pas moins encore l'art du portrait. Des essais « patriotiques » comme « la Bataille des pyramides » à la gloire de Bonaparte ou l'« Allégorie de la libération des esclaves d'Alger par Jérôme Bonaparte » montrent que dans la peinture d'histoire « régénérée » son talent peinait maintenant un peu, malgré tout le soin qu'il y mettait. Il mourut au début de la Restauration. La diversité thématique de l'œuvre de Vincent et les vicissitudes de l'histoire politique du temps ont largement obéré l'image que l'on peut se faire de l'artiste. L'ouvrage de J.-P. Cuzin accompagné d'un inventaire de la production dessinée et peinte de Vincent le replace dans sa singularité, en particulier comme portraitiste.

FRANÇOIS MOUREAU

Noémie ÉTIENNE, *La restauration des peintures à Paris (1750-1815). Pratiques et discours sur la matérialité des œuvres d'art*. Préface de Mauro NATALE, postface de Dominique POULOT. Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Art & Société », 2012, 353 p. + XXXII p. d'illustrations couleurs (36) d'illustrations n&b in texte (34).

Le présent livre relève d'une histoire sociale de l'art, depuis l'attention aux métiers, au statut des acteurs, jusqu'aux enjeux politiques de l'exposition, dont la restauration est un puissant révélateur. Dans le contexte hautement sensible de la naissance du musée, il s'agissait à la fois d'inventer une « école française » capable de rivaliser avec l'Italie (d'où le privilège accordé à Le Sueur, « le Raphaël français »), de justifier les déplacements d'œuvres à Paris, conséquence des annexions révolutionnaires et impériales (d'où les mises en scène censées démontrer à la fois les mauvais traitements subis par les œuvres dans leurs pays d'origine et l'excellence de ceux reçus dans leur terre d'accueil ; démonstrations amplifiées par voie de presse et querelles de libelles, dans des controverses à l'échelle européenne), enfin de s'ériger en modèle (voire, aporétiquement, en lieu de l'universel) – prétention qui fait de la restauration un enjeu public, non sans instrumentalisation comme le montreront les avatars des restitutions, après la défaite de Napoléon : telle intervention a mal vieilli, révélant son caractère flatteur initial, lié à une politique, dirait-on aujourd'hui, événementielle.

Approche doublement novatrice. D'une part, la restauration commence seulement à devenir objet d'histoire ; et selon l'auteure dans une perspective, du moins en France, encore orientée par un discours muséal intéressé à y lire un progrès. Or on est plutôt frappé, à la lire, d'une étonnante actualité, ou pérennité, des problèmes ; d'où la dimension critique de son travail, qui peut « aussi servir à une généalogie de la restauration contemporaine ».

Quant à l'histoire de l'art, si elle fait de plus en plus place – surtout celle de la période – à la dimension d'institution, à la question de l'espace public, aux enjeux politiques et idéologiques, elle reste mal à l'aise pour intégrer une histoire proprement matérielle, qui nous paraît une des grandes spécificités, un apport majeur, de la prise en compte, dans l'étude

des œuvres d'art, de la médiation de la restauration. Aussi accordera-t-on une attention particulière à la deuxième partie : « actualiser les œuvres » et plus précisément à l'idée de « la peinture redéfinie par sa restauration » (titre de la section centrale de cette partie). L'expression vaut en particulier pour la transposition : très en vogue vers 1750, cette technique spectaculaire, dissociant la couche picturale du support, oblige à se demander si leur unité est essentielle à l'œuvre, ou si celle-ci consiste finalement en la seule « image ». Et plus encore pour la dépose, qui transforme une fresque en tableau, une peinture sur un mur d'église en « œuvre de musée », un décor en « œuvre d'art »... Il est clair que « les changements de paradigmes sont construits par les manipulations réalisées sur les œuvres : les rapports aux objets ne sont pas le produit d'une évolution "théorique" déconnectée de toute pratique. Au contraire, leur évolution est jalonnée et suscitée par des interventions matérielles », même si elle ne relève pas exclusivement d'elles.

C'est dire aussi que l'objet, ne serait-ce que par les contraintes qu'il impose au restaurateur, est acteur de sa propre histoire. Il se s'agit pas d'une « chose stable », pas même comme référent originaire, en vérité inatteignable. Les œuvres nous sont présentes en un lieu, à un moment, en un état donné (c'est-à-dire, le plus souvent, construits). Le paradoxe est que moins l'intervention du restaurateur y est visible, plus elle a chance de déterminer la vision. Les débats sur le vernis et sur la patine le montrent bien ; ainsi de Diderot, qui dans *L'histoire et le secret de la peinture en cire* (anonyme, 1755) recommande une certaine matité de la surface, afin de la faire oublier, produisant l'illusion du tableau comme « fenêtre ».

Il ne faudrait pas pour autant, croyons-nous, diluer la spécificité de la restauration dans une myriade d'opérations et « manipulations », concourant toutes à parts égales à la construction de l'œuvre. On peut contester par exemple que la copie en mosaïque, dont un *Essai* de 1768 cité ici tenait qu'elle assure aux œuvres « une durée inaltérable », renvoie comme l'auteur paraît le soutenir aux mêmes problèmes que la transposition, qui modifie l'œuvre elle-même. Et si la proximité du restaurateur avec le copiste (voire avec le faussaire) nous apprend beaucoup sur l'histoire du goût, la distinction n'en conserve pas moins sa pertinence – justement pour aider à penser en profondeur une historicité de l'œuvre.

Signalons enfin (à la suite de Mauro Natale dans la préface) la qualité documentaire de cet ouvrage : les thèses s'appuient sur une exploitation minutieuse de nombreux fonds d'archives, dont témoigne notamment le « Dictionnaire des restaurateurs actifs à Paris entre 1750 et 1815 » en annexe, avec indication des sources. Notre recension est passée un peu vite sur cet aspect d'histoire « positive », comme l'écrit Dominique Poulot en postface – pour souligner davantage les enjeux « interprétatifs », qui placent l'histoire de la restauration ainsi pratiquée à la croisée des disciplines ; mais les uns ne sauraient aller sérieusement sans l'autre. C'est pourquoi, avec D. Poulot, « on parie aisément sur ce livre dans l'agenda futur de la recherche dix-huitièmiste ».

FRANÇOIS TRÉMOLIÈRES

Malgorzata Maria GRABCZEWSKA (dir.), *Stanislas Auguste, dernier roi de Pologne. Collectionneur et mécène dans l'Europe des Lumières*, Paris, Bibliothèque polonaise de Paris/Institut d'études slaves, 2013, 152 p. (Collection historique de l'Institut d'études slaves.-L).

On sait le véritable attachement qui lia Stanislas Auguste Poniatowski et Madame Geoffrin, « maman », depuis le séjour du jeune aristocrate à Paris en 1753 et qui s'entretint par une correspondance de treize années. La salonnière fut la conseillère artistique pour les achats en France de meubles, de médailles, de tableaux ; elle protégea Alexandre Kucharski que le roi avait envoyé à Paris pour parfaire son apprentissage de peintre. Le goût français régnait à la cour de Pologne. L'abbé Delille et Madame Geoffrin firent le voyage, le peintre Pillement, Madame Vigée-Lebrun, l'architecte Victor Louis séjournèrent à la cour. Le roi commanda quatre grandes allégories pour la chambre des Seigneurs du Palais royal à Boucher,

Vien, Hallé et Lagrenée l'Ainé. Mécène généreux, le roi était parfois fort directif, ce qui ne plut pas à Boucher qui déclara forfait. La personnalité artistique marquante du règne ne fut pas un Français, mais Marcello Bacciarelli, premier peintre et directeur des bâtiments royaux. Le sculpteur le plus coté fut André Le Brun (1737-1811), un élève de Pigalle. L'inventaire de 1793 recense 2200 tableaux, toutes les écoles étaient représentées, flamande et hollandaise (14 Rembrandt), allemande (5 Cranach, 10 Holbein), italienne, française : Coypel, Oudry, Boucher, Natoire, Hubert Robert, Claude-Joseph Vernet, le pastelliste Louis Marteau... Stanislas Auguste en emporta quarante quand il partit en exil en Russie. La collection fut dispersée, perte irréparable pour le patrimoine national polonais.

CLAUDE MICHAUD